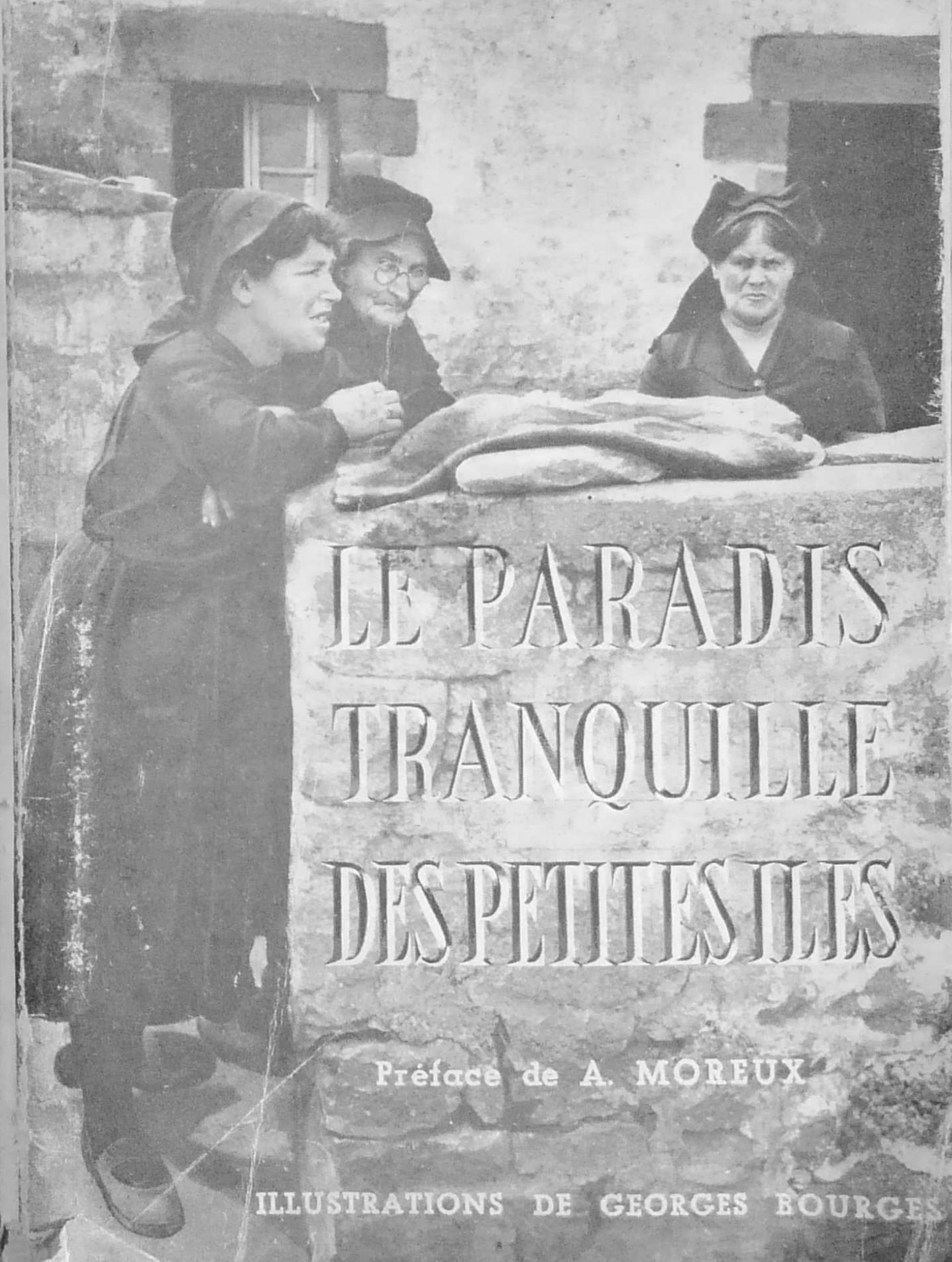


Pierre CRESSARD

A black and white illustration of three people in traditional Breton clothing. On the left, a woman in a dark dress and a headscarf leans over a stone ledge, looking at a large fish. In the center, a man with glasses and a cap looks on. On the right, another woman in a dark dress and headscarf looks towards the fish. The background shows a stone building with windows.

LE PARADIS
TRANQUILLE
DES PETITES ILES

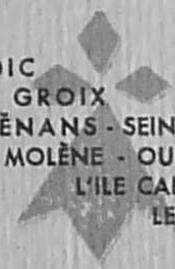
Préface de A. MOREUX

ILLUSTRATIONS DE GEORGES BOURGES

Pierre CRESSARD



**LE PARADIS
TRANQUILLE
DES PETITES ILES**



ILE-AUX-MOINES
HOUAT & HOEDIC
BELLE-ILE - GROIX
LES GLÉNANS - SEIN
MOLÈNE - OUESSANT
L'ILE CALLOT - BATZ
LES SEPT ILES - BRÉHAT
ILES CHAUSEY - SERK

Préface de A. MOREUX

ILLUSTRATIONS DE GEORGES BOURGES

**LE PARADIS
TRANQUILLE
DES PETITES ILES**

Pierre CRESSARD

LE PARADIS TRANQUILLE DES PETITES ILES

ILE-AUX-MOINES
HOUAT & HOEDIC
BELLE-ILE - GROIX
LES GLÉNANS - SEIN
MOLÈNE - OUESSANT
L'ILE CALLOT - BATZ
LES SEPT ILES - BRÉHAT
ILES CHAUSEY - SERK

Préface de A. MOREUX

ILLUSTRATIONS DE GEORGES BOURGES

PRÉFACE

Mon ami Pierre Cressard me demande de présenter son petit livre au lecteur... S'adresse-t-il à moi parce que j'habite une île ou parce que, vieux journaliste, j'ai encouragé ses débuts et que les hasards du métier nous ont réunis jadis, pendant de longues années, dans une collaboration étroite et confiante ? Ces deux raisons ont sans doute déterminé son choix et je suis un peu confus de cet honneur. Le certain, en tout cas, est que je connais les îles bretonnes dont il parle, que je les aime, que j'aime mon île où il fait si bon vivre et qui sera ma dernière escale.

Pauvre et beau métier que celui de journaliste ! Nous écrivons sur le sable ; nous œuvrons tous les jours, et notre œuvre est d'un jour, chose fragile, comme ces châteaux que les enfants bâtissent sur les plages et qu'emporte la marée suivante... Parfois, certains d'entre nous réussissent à sauver de l'oubli quelques pages bien venues. C'est la chance de Pierre Cressard d'avoir pu rassembler en un charmant petit volume les reportages qu'il a publiés dans Ouest-France sur les îles de l'Atlantique et de la Manche, ces îles bretonnes si peu connues et d'un charme si prenant !

Qu'on se rassure, il ne s'agit pas de monographies arides, d'études géologiques savantes, ni même de ces descriptions poussées qui encombrant l'esprit sans le satisfaire ; Pierre Cressard, d'une plume alerte, nous livre ses impressions, les impressions d'un observateur avant tout sensible à la beauté. Rien d'autre. Et c'est beaucoup. Ce que l'auteur a voulu, c'est faire aimer nos îles en révélant au touriste de passage le charme secret, la poésie latente qu'elles renferment et qui risquent de lui échapper faute de temps pour les découvrir. Et Pierre Cressard y a parfaitement réussi. Il nous promène à travers nos îles, sans s'inquiéter des

guides officiels, des brochures à tendances publicitaires plus ou moins déguisées ; il nous les montre telles qu'il les a vues — et bien — telles enfin qu'il faut les voir, précieux joyaux dont les beautés naturelles n'ont pas encore été altérées par l'urbanisme envahissant qui commence à déshonorer nos côtes... Hélas ! pour combien de temps ? Il nous découvre leur vie intime, teintée de légendes, leur âme, si l'on peut dire, ce que l'on chercherait en vain dans les meilleurs guides dont l'ambition n'est que d'organiser des itinéraires permettant de voir le plus de choses possibles dans un temps record.

Je ne médis pas de ces guides ; ils ont leur utilité pratique, mais l'aspect extérieur d'un site, d'une jalaise, de rochers n'est pas tout, sachons gré à Pierre Cressard d'avoir pénétré au delà des apparences.

En vérité, si différentes qu'elles soient les unes des autres, nos îles bretonnes ont un attrait commun : la mer qui les isole du monde et plie à son rythme les hommes et les choses ; elles ont de commun cet air d'une pureté, d'une légèreté, d'une douceur incomparables, cette lumière de qualité rare que l'on ne retrouve que sous le ciel de l'Italie, cette atmosphère unique, enfin, qu'elles doivent à leur isolement même. Un Parisien de mes amis me disait un jour : « Quand je mets le pied sur votre île, il me semble que je me libère des lois de la pesanteur ! » Cet ami exagérait, de toute évidence, mais il est certain que l'homme de la grande terre se sent revivre quand il aborde une de nos îles. De commun, elles ont le climat tempéré que leur vaut le Gulf-Stream, la même flore abondante qui ne souffre pas des rigueurs de l'hiver continental ; palmiers-dattiers, drassenas, aloès, géraniums grimpants géants, mimosas y sont chez eux. A Houat, avec l'immortelle jaune et l'œillet de jalaise, fleurit le lys de Crête au parfum pénétrant, plante rare apportée de l'Orient lointain par quelque navigateur et qui n'a pu s'acclimater que là.

La population de nos îles, en dépit des distances parfois considérables qui les séparent, ne diffère guère : pêcheurs, retraités de la marine de l'Etat ou du commerce, petits cultivateurs acharnés à tirer du sol, souvent ingrat, les ressources qui les feront vivre pendant la mauvaise saison, de braves gens, tous, que le progrès à la chaîne n'a point gâtés.

Mais l'hiver ? Eh bien ! l'hiver, le vent règne ici en maître. Les anciens le savaient ; toutes les maisons qu'ils ont bâties sont orientées la façade au sud, avec de petites fenêtres, sans ouverture au nord, à l'est ou à l'ouest, maisons basses, trapues, solides, tapies dans quelque creux, à l'abri d'un rocher ou d'une faible élévation de terrain, le tout entouré de hauts murs et de fusains robustes. Après dix-huit mois et plus de navigation hasardeuse, capitaines de voiliers au long cours, corsaires, pêcheurs de haute mer, en gens avertis, se garaient des surprises brutales du vent. La rafale d'ouest qui balaie Sein, Molène et Bréhat, n'épargne pas les autres îles bretonnes. Etalées sur la mer comme des vaisseaux au large, elles sont livrées sans défense aux trente-deux divisions de la rose des vents.

Et pourquoi ne vous recommanderais-je pas de visiter une de nos îles un jour de tempête ? Une mer démontée, battant la ceinture de rochers millénaires est un spectacle d'une poignante grandeur. Une impression inoubliable !

En attendant, profitez de la belle saison pour visiter nos îles bretonnes, lieux d'élection, paradis tranquilles, havres de paix où le moins imaginaire des hommes souhaiterait de finir ses jours loin de la foule, du bruit et de l'agitation des villes.

Quant à moi, que les servitudes du métier ont promené à travers la France, mon choix était fait. Et, si j'ai hésité quelque peu entre nos îles, c'est que toutes m'attiraient, que toutes m'enchantaient.

Lisez le livre de Pierre Cressard, rêvez devant les belles illustrations de Georges Bourges, véritables petits tableaux, heureusement composés et mis en page, comme disent les peintres ; au surplus, l'artiste, qui l'emporte sur le photographe, a su nous rendre sensible le caractère propre à chaque site, son originalité, sa poésie.

Lisez, admirez, et décidez-vous au voyage. Vous n'avez que l'embarras du choix.

Ile de Bréhat, juillet 1951.

A. MOREUX.



ILE-AUX-MOINES, ARZ

Parmi les merveilles du monde, les Bretons ne sont pas peu fiers de voir venir au troisième rang, après la baie d'Along et les cañons du Colorado, le Golfe du Morbihan. L'immense baie que forme l'Atlantique au large de Vannes, est semée d'un chapelet d'îlots, qui mêlent au bleu de la mer les frondaisons vertes de leurs pinèdes. Il y a de petites îles, il y en a des grandes, mais toutes sont aussi jolies, quand le soleil, une mer calme et l'été s'assemblent pour en faire une poignée d'émeraude et de rubis, posée sur l'écrin de velours de la mer. Parmi ces petits paradis en miniature, l'Île-aux-Moines et Arz sont les plus enchanteurs et les plus fréquentés.

Autrefois, l'Île-aux-Moines et l'île d'Arz étaient reliées ensemble ; du moins c'est la tradition qui le dit, car rien ne permet de l'affirmer, et cette chose merveilleuse qui explique l'inexplicable, la légende raconte ainsi la disparition de la chaussée, qui autrefois reliait les deux îles. A l'île d'Arz vivait autrefois un jeune noble, follement amoureux de la fille d'un pêcheur. Celle-ci, avec une beauté de patricienne, possédait une très jolie voix qui ensorcelait le jeune homme, tant et si bien qu'il décida de l'épouser. Les parents du jeune homme, redoutant cette mésalliance, le firent enfermer au couvent de l'Île-aux-Moines, fondé par saint Brandan. C'était mésestimer de l'amour des deux jeunes gens ; la pêcheuse, sous prétexte d'aller ramasser du goémon, venait chanter sous les murs du couvent et nulle muraille n'était assez épaisse pour empêcher sa voix de parvenir jusqu'au reclus, en qui elle réveillait, au grand scandale de ses compagnons, les fureurs de la passion contrariée.

On essaya tout pour conjurer cette hantise, mais prières,

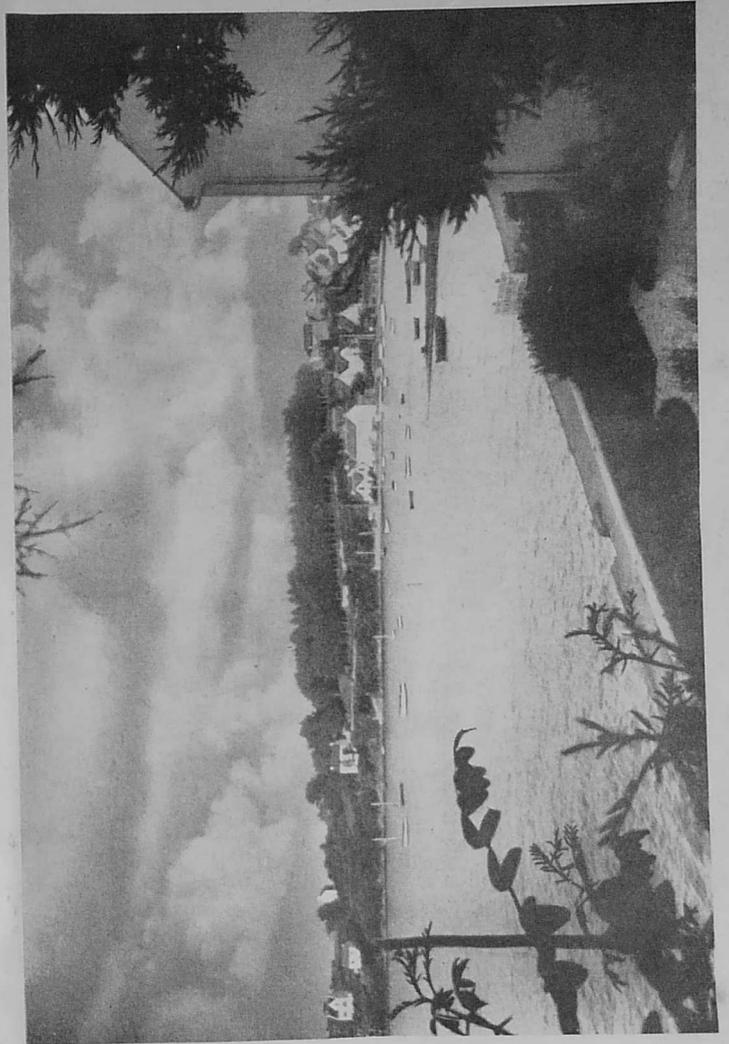
exorcisme, rien n'y fit. En désespoir de cause, le prier fit appel aux forces destructrices de l'océan. Le résultat ne se fit pas attendre. Et au matin suivant, quand la jeune pêcheuse voulut gagner l'île des moines, elle ne vit à la place de la chaussée que des vagues furieuses et écumantes. Dans la nuit, l'océan avait détruit la digue. De chagrin, elle se jeta dans l'eau. La nuit au dire des pêcheurs, on entend parfois, quand le temps est calme, le chant de la « sirène » monter des profondeurs.

De la pointe de Kerner, on aperçoit l'île-aux-Moines, île odorante, paradis terrestre, au dire de nos pères, puisqu'il suffisait d'y séjourner quelques heures pour avoir ses vêtements parfumés à jamais. Elle apparaît comme une étroite arête aux pentes mamelonnées, couvertes d'arbres, de hameaux, de moulins, se terminant au sud par le sévère promontoire d'En-Ioul, face à la pointe Saint-Nicolas.

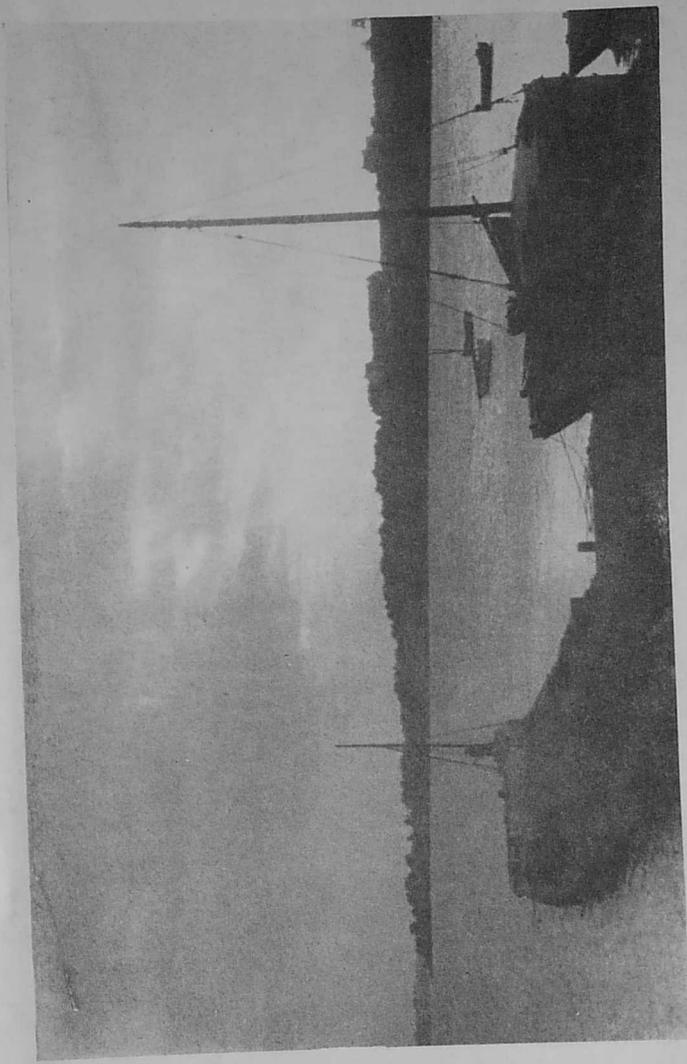
Le voyage en lui-même, la simple traversée, a autant de charme que le site de l'île, surtout quand le temps est clair. Le bateau glisse doucement dans une fine et ténue bande d'écume. Il a l'air, au départ, d'ouvrir un sillon entre les rives, puis soudain l'horizon s'élargit ; les rochers roses et ocre, couronnés de verdure, jalonnent la route ; on se croirait sur un lac tranquille aux couleurs changeantes.

Le bateau aborde dans une petite crique au pied du bois d'Amour. En montant vers le dolmen de Kerborec, on découvre tout le golfe du Morbihan, ses îles, et l'on a le panorama de toute l'île-aux-Moines, ses cultures, ses broussailles et ses bois d'ormeaux. Un grand chemin fait le tour de l'île, il court entre deux murs couronnés d'ajoncs et encercle la colline. Devant ces paysages, on se sent loin de la Bretagne grise et brumeuse chère aux littérateurs ; devant les yeux du visiteur se déroule un paradis mythologique. Partout des bosquets, de petits bois aux ombrages discrets et aux noms charmants, bois d'Amour, bois des Regrets, bois des Soupirs, qui résume comme l'histoire d'un amour malheureux, peut-être celui du jeune seigneur et de la pêcheuse. Sous les branches courent des ruisseaux, comme des rubans d'argent ; dans les bosquets, merles, étourneaux, chardonnerets chantent et sautillent.

Au sommet de la colline sont nés de nombreux hameaux qui ne sont que des vergers fleuris, où pommiers et poiriers tiennent la promesse de leur floraison printanière : Radel, Kerno avec ses maisons fleuries de résédas et de lauriers-



→
Ile-aux-Moines - Le port - Le grand pont au crépuscule



tins Kergoneic et Kergonan, dont les jardins étalent leurs parterres d'hortensias, de roses, de géraniums et de verveines. Dans les anses abritées, vraies calanques de Provence, myrtes et figuiers abondent.

Quand l'île s'élargit, les bosquets deviennent bois, et les bois deviennent forêt. Sur un mamelon se dresse un vieux moulin, dont, depuis longtemps, les bras suppliants ont disparu ; autour de ses murs à demi ruinés court un encorbellement de granit. De ce moulin, on aperçoit la péninsule Rondo couronnée de pins, creusés de carrières ; tout autour de ces ruines, des fleurs.

Un frais parfum montait des touffes d'asphodèle

Avec ses bois, ses petits ruisseaux, son calme, sa douceur, ce petit pays a quelque chose de biblique, qui rappelle les gravures des catéchismes en images, une beauté de terre promise.

Au pied de la colline, étalé au soleil c'est Micquel, le chef-lieu de l'île, aux maisons de granit cossues, entourées de jardins fleuris.

De toute la Bretagne, l'île-aux-Moines est sans doute la seule qui, habitée par des marins et des paysans, n'a rien de spécifiquement maritime ou campagnard. L'île est aussi particulière que ses filles aux riches costumes et que ses « sinagots ».

Les habitants qui descendraient d'une colonie espagnole (les noms en « o », Prado, Pinto, Rio, semblent le prouver), sont divisés en castes qui, autrefois, étaient assez tranchées. Actuellement, cette hiérarchisation a disparu, mais il en reste des traces. Au bas de l'échelle sociale venaient les « paysans » et les ouvriers, dédaignés par tous les autres habitants, les marins. Mais là encore il y avait des différences : d'abord le simple matelot, puis les capitaines. Dans cette caste il fallait encore faire séparation : capitaine au cabotage, où l'on distinguait le grand cabotage et le petit cabotage et enfin, au sommet la noblesse de l'île, les capitaines au long-cours, caste peu nombreuse, mais riche, dont les maisons regorgent de richesses exotiques, meubles et colifichets. Autrefois, car tout a changé maintenant, les « veuves », c'est-à-dire les femmes d'officiers, attendaient leur mari sans rien faire, à la différence des autres femmes de marins. Sur les plages couraient leurs enfants, « les retours

de campagne », comme on les appelait dans l'île. Quant aux pêcheurs, les « sinagots » c'étaient de rudes marins qui n'admettaient aucune contrainte ; il fallait qu'un côtre de la Marine de guerre surveillât l'île pour les empêcher de sauter, à pieds joints, les réglemens maritimes.

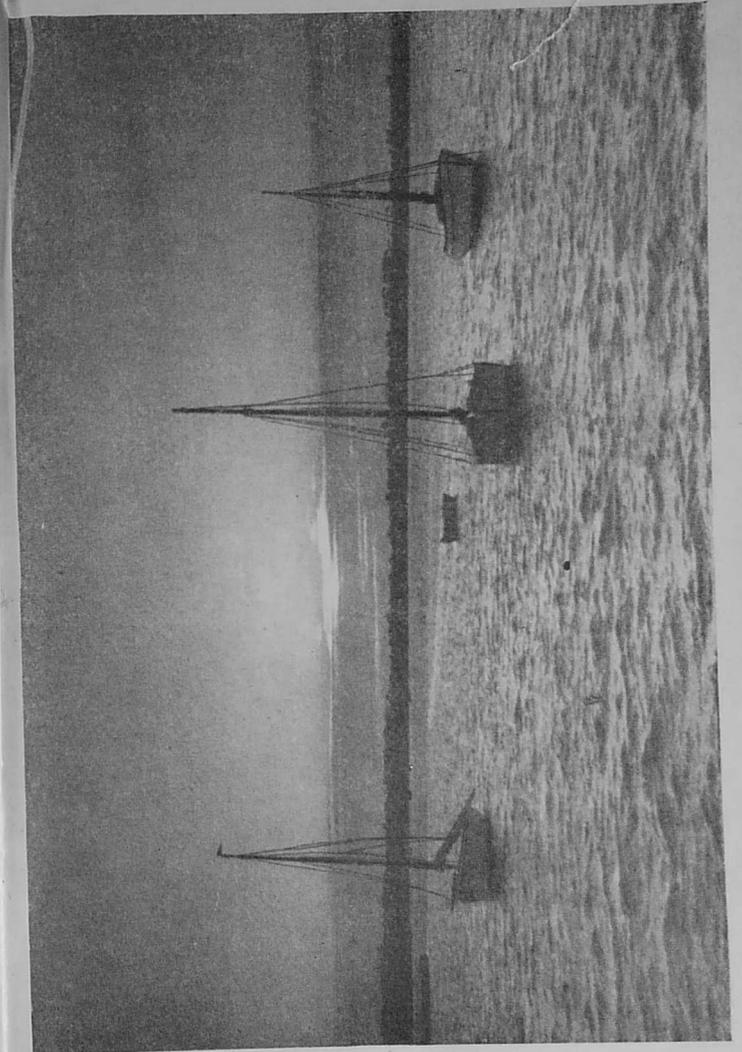
Mais les naufrages n'étaient pas rares, et dans l'île, souvent, l'on prenait le deuil ; il reste encore des anciennes coutumes, telle que celle qui fixe la durée du deuil ; d'un an pour un frère, de deux pour le père, il est éternel pour le mari. Au soir de la Toussaint on fait des galettes, chacun en mange son saoul, mais personne ne manque d'en laisser sur la table, au cas où l'âme d'un ancêtre reviendrait visiter la demeure. Du fâr on coupait une belle tranche et on la plaçait dans l'armoire, enveloppée d'une serviette blanche ; elle servait à deviner le sort du mari ou du père ; dès qu'une tempête s'annonçait, on regardait la tranche ; en bon état, c'était signe que l'absent avait échappé à tout danger ; mais si elle était émiettée, le présage était fâcheux.

Dernier refuge de l'aristocratie des marins, l'île-aux-Moines reste la perle du Morbihan et sa baie, comme celle d'Along, baigne dans la mer ses rochers verdoyants.

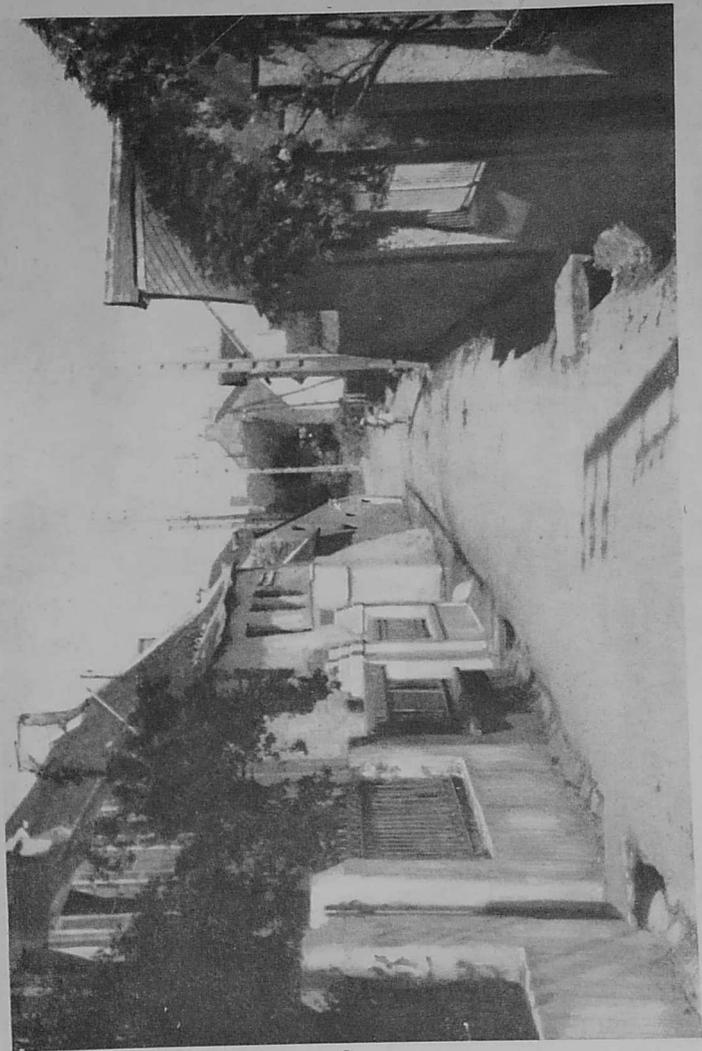
Quand on arrive à l'île d'Arz, venant de l'île-aux-Moines, l'impression est défavorable, car Arz est bien moins jolie que sa voisine.

C'est cependant une île riche et prospère, où pas un coin de terre n'est perdu pour la culture. Elle est de forme trapue et paraît ainsi plus petite qu'elle n'est en réalité ; verdoyante, elle aussi, elle est le lieu de prédilection des figuiers, mais on les plante pour leur ombre et leur beauté, car le fruit est un peu dédaigné. Le bourg et Gréavou, le faubourg, sont pittoresques avec leurs vieilles maisons si propres, si bien tenues, dont les portes à plein cintre sont entourées de nervures. L'église est du XI^e siècle, d'art roman ; sur un de ses murs on voit encore un boulet anglais resté encastré dans la pierre.

Autrefois, on avait établi à Arz une grande industrie de passementerie, pour faire vivre les veuves des marins ; elles tiraient ressources de leur dentelle et de leur broderie ; un musée garde, à Arz, certains de ces chefs-d'œuvre, car



→
île-aux-Moines - Coucher de soleil sur le golfe
Les maisons fleuries de l'île d'Arz



aujourd'hui la concurrence de la mécanique a tué le travail manuel.

Outre la pêche aux huitres, la grande ressource de l'île réside dans la culture ; ce sont les femmes des marins qui labourent et sèment, mais en dépit de l'étendue des terres cultivées, la récolte est insuffisante pour satisfaire aux besoins de l'île et il faut faire venir le ravitaillement du continent.

Il y a bien d'autres îles dont on pourrait parler, Berder, Gavr'inis, fleurant bon la menthe et le miel, Boëdic, Logoden, Irus Ilur et tous ces rochers aux formes non moins bizarres que leur nom, la Chèvre, le Mouton, la Truie. Mais, de ces îles, poignée de bijoux jetés par un dieu prodigue, les deux joyaux sont l'Île-aux-Moines et Arz.



HOUAT ET HÆDIC

Dans les parages de Belle-Ile et face à la baie de Quiberon, se dressent sur l'Atlantique Houat et Hoedic, en français « le canard et le caneton ». La légende veut qu'autrefois ces îles fussent reliées au continent. Elle n'a peut-être pas tort, car de récentes fouilles archéologiques et géologiques montrent qu'il y a des milliers d'années, la presqu'île de Quiberon se continuait très loin et englobait ces deux îles. Mais cette langue de terre, plus sableuse que rocheuse, fut détruite par la mer et submergée. Houat et Hoedic ne seraient que d'anciens « ménezs », qui nouveaux Ararat, auraient échappé à l'engloutissement.

On allait, paraît-il, à cheval de Quiberon à Hoedic, à travers une forêt profonde et pleine de ténèbres ; aussi, une administration vigilante, à l'époque, avait-elle fait disposer à tous les relais, des flambeaux qui brûlaient jour et nuit. Le phare de Teirefour occuperait actuellement la place d'un de ces flambeaux, placé au carrefour le plus dangereux et le plus impénétrable de cette nouvelle Brocéliande. Des racines, des troncs d'arbres, découverts dans la baie de Quiberon, seraient des vestiges de cette autre Scisci.

Force est aujourd'hui, si vous n'avez pas votre yacht — et Houat est pour les yachtmen « un relais de gueule », la sage-femme, qui a des loisirs, étant un cordon bleu réputé — de descendre à bord du côté *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* parmi le ravitaillement de l'île, bois, charbon, vins, essence, boette. La traversée dure environ une heure et demie, mais la récompense est au bout. Car Houat, que Madeleine Desroseaux nous dit avoir « la forme allongée d'un squal, dont la mâchoire ouverte sur Hoedic est hérissée de dents pointues, qui sont les récifs », se révèle autant qu'elle s'aperçoit. D'abord les cris aigres des mouettes qui planent, ailes

raidies au-dessus du bateau, puis le cri-cri assourdi, mais lancinant et pareil à un grincement de limes, des crabes, araignées et homards qui grimpent et retombent avec un grattement monotone et suintant au long des barreaux des paniers-viviers immergés. Et puis, porté sur le cri grêle de l'alouette, la terre vous envoie le parfum subtil du lys d'Houat, la senteur veloutée de l'œillet de falaise.

*Ils rasent quelque plaine
Les zéphirs odorants ;
Humez leur douce haleine,
C'est le parfum des champs.
.....
Sous un ciel toujours rigoureux
Au sein des flots impétueux
.....
Il est une île, affreux rivage.*

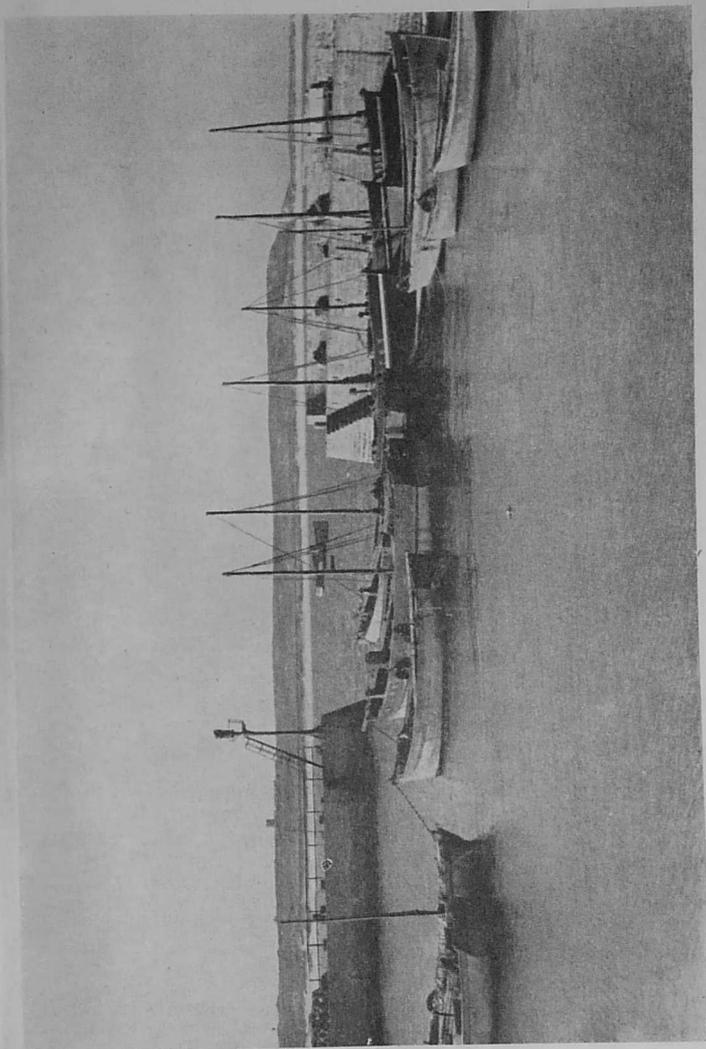
Derrière la masse de ses rochers, Houat à la côte rocheuse et découpée surplombant la mer de plus de trente mètres, est un vrai paradis, un jardin sur la mer ; sur les landes monotones et grises, les fleurs forment de vrais bouquets de mariée. Avec l'immortelle jaune et l'œillet de falaise, on trouve le célèbre lys d'Houat au parfum pénétrant ; plante venue de l'Orient lointain, de Crète, il n'y a qu'à Houat qu'elle ait pu s'acclimater.

Au long d'un chemin, où l'oya se courbe sous le vent en crissant, nous arrivons au bourg. Il s'est établi sur une hauteur et ses maisons entourent le clocher, maisons basses, aux murs blancs, coquettes et accueillantes, où le soleil pose de larges touches brillantes ; elles sont couvertes de toits bleus ou rouges, parfois verdis par le lichen. Autrefois, dans le village, se dressaient des monuments mégalithiques, mais aucune protection officielle ne les entourant, il y a belle lurette qu'ils ont été utilisés comme matériaux de construction. Seuls subsistent le Menhir de la Vierge, préservé par sa croix et un loch près du cimetière

Bien différente est Hoedic. C'est à trois milles d'Houat, sur une mer grise une île grise. Où est la grâce plantureuse et avenante d'Houat, ses fleurs ses parfums, où sont-ils ? Ici, ce n'est au premier abord qu'une terre plate, un peu chauve, sorte de banc de sable épargné par l'érosion.

Pourtant un charme discret s'en échappe. Au centre de

→
Houat - Le petit môle



l'île, le bourg étale sous le ciel ses maisons grises basses, que dore le soleil ; la lande l'entoure d'une mélancolie discrète.

*
* *

Il est impossible de séparer Houat de Hoedic quand on veut étudier leur histoire. Toutes deux ont connu les mêmes destins, tantôt heureux, tantôt malheureux.

Les quelques restes de monuments mégalithiques, des poteries, des bibelots, des pointes de fleche en silex, prouvent que ces îles étaient habitées aux périodes de la préhistoire. Elles ont connu aussi les invasions romaine et barbare. Une carte de cette époque, représentant les possessions de Rome en Armorique signale Siatta et Attica, noms qui leur furent donnés par les légionnaires de César. Les rudes pêcheurs qui habitaient ces rochers, furent les meilleures recrues de Vénètes, venus du golfe du Morbihan. Leur habileté à manier les navires, à éviter les tempêtes, en faisait des marins de premier ordre. Quand les Romains eurent vaincu les Vénètes la « paix romaine » s'établit sur la Gaule. Mais Houat et sa voisine n'en connurent pas les bienfaits ; et ses habitants la désertèrent peu à peu, attirés par le confort des cités gallo-romaines.

Comme un vol de vautours, les invasions barbares succédèrent à Rome. Houat et Hoedic, pillées, repillées, perdirent les quelques habitants qui y demeuraient encore. Jusqu'au vi^e siècle, Houat restera déserte et ignorée, Hoedic jusqu'au xi^e siècle. Mais à ces dates commenceront pour les deux îles une civilisation nouvelle, celle des moines. En effet, un monastère s'était établi à Rhuys, et de là partirent les anachorètes en auge de pierre désireux d'évangéliser le pays. A Houat, le nom de saint Gildas est vénéré de même que celui de saint Goustan à Hoedic.

Un jour, des pêcheurs descendus de la côte vers Houat pour y dénicher des œufs d'oiseaux de mer, trouvèrent sur la grève un ermite qui vivait dans une petite cabane en forme de ruche d'abeille. Ce moine n'était autre que Gildas, fils du roi de Bretagne Camus ; il avait préféré la vie de cénobite à celle de souverain ; devenu moine, il voyagea et à sa rentrée à Rhuys, il fut envoyé à Houat. Quand il sera las de rester dans cette Thébaïde à prêcher aux mouettes et aux corbijos, il repartira en tournées lointaines. Mais toujours il reviendra à Houat se reposer, et c'est là qu'il

mourra. Il fit dans l'île de nombreux miracles : quand les provisions venaient à manquer, il s'agenouillait sur la grève de Salus et priait ; aussitôt, merlues et vieilles sautaient sur le sable. Avant de mourir, il ordonna que son corps, mis dans une barque, fut livré au gré des flots. Trois mois après on retrouva la barque et la dépouille sur une grève près de Rhuys. On l'enterra au monastère et à Houat on lui éleva un oratoire autour duquel se groupèrent les habitants venus de Bro-Erec. Au cours du IX^e et du X^e siècle les barbares détruisirent l'abbaye de Rhuys et l'oratoire de Gildas ; plus tard saint Félix les restaura et envoya à Houat de nouveaux disciples.

Au XI^e siècle, Hoedic fut évangélisée par saint Goustan. Sa vie est bien différente de celle de saint Gildas. Enfant volé, devenu pirate, il fut abandonné par ses compagnons à cause d'une jambe malade, Recueilli, soigné et instruit par Félix, il devint moine. Après un pèlerinage à Jérusalem, il fut envoyé à Hoedic avec un compagnon nommé Rioc. L'aspect rude et sauvage de l'île les découragea d'abord. Mais peu à peu ils s'acclimatèrent et défrichèrent l'île. Goustan, lui aussi fit des miracles. Un jour qu'il manquait de tout et que Rioc était malade, il se mit en prière sur la grève et aussitôt un gros poisson sauta à ses pieds. Il le dépeça et put nourrir avec, son ami et les habitants. Il fut la providence des marins qui naviguaient dans les parages. Après sa mort, il fut enterré à Rhuys, et on lui éleva un oratoire à Hoedic. Sa fête est célébrée le 27 novembre.

Pendant plusieurs siècles, les deux malheureuses îles vont connaître les pires calamités, invasions et épidémies. Anglais, Espagnols Hollandais s'y comporteront comme en pays conquis. Plusieurs fois les moines furent dépossédés. De 1795 à 1800 une épidémie de fièvre pernicieuse ravagea l'île. Il fallut la chute de l'Empire pour apporter à Houat et à Hoedic la tranquillité.

Cette présence en pointe dans la mêlée de l'Histoire, n'empêchera point que les deux îles restent plus ou moins ignorées de la France. On pouvait lire dans le *Petit National* du 2 décembre 1879, ces lignes après tout pas tellement étonnantes, puisque même de nos jours, il se trouverait encore quelques étonnés pour imaginer faire pareille découverte.

« Un hardi navigateur vient de découvrir une île qui n'est pas déserte, mais qui paraissait perdue depuis long-

temps pour la géographie administrative de la France. Cette île est située à 10 lieues de Port-Navalo (Morbihan) et s'appelle Houat. »

Si elles sont restées longtemps inconnues, c'est que Houat et Hoedic furent pendant plusieurs siècles des monarchies à part ayant leurs lois propres. Jusqu'au XVIII^e siècle ce furent des prieurés, administrés par des moines ou des prêtres séculiers. Puis en 1815, Houat reçut sa chartre ; celle d'Hoedic fut codifiée en 1822.

Celle de Houat faisait du curé le souverain d'un petit royaume ; il est à la fois officier d'état civil, chargé de la police de l'île, douanier, directeur de la poste. Il est encore juge de paix, percepteur, médecin et sage-femme. Dans l'île une cantine débitait vin et épicerie ; les bénéfices étaient affectés aux pêcheurs, qui pouvaient ainsi faire des emprunts pour leur avitaillement de pêche. Par la suite, les recteurs annexèrent à la cantine une coopérative dont les revenus bien utilisés servirent à l'intérêt général. Grâce aux économies réalisées, on put faire venir dans l'île des religieuses de Kermaria. Ce sont ces sœurs qui s'occupent des enfants et soignent les malades.

Le dernier souverain de l'île du Canard fut l'abbé Lavenot à qui les îliens gardent un souvenir attendri. En 1801, par suite du vent d'anticléricalisme, un adjoint pris parmi les pêcheurs fut donné au curé. C'était la fin de la monarchie houataise. Mais le recteur régenta toujours plus ou moins la vie de l'île. Le souverain sans autre sceptre que la torche pour allumer le phare de la jetée d'Er-Bec et le plus populaire, fut l'abbé *Le Cam*, mort il y a quelques années recteur de Brandérion. Le « Tigre », qui s'y connaissait en hommes, l'avait remarqué au passage dans une tranchée du bois des Caures et durant tout le rectorat de l'abbé *Le Cam*, à Houat, l'évêque se damnait, quand arrivant sur la barque pavoisée, il voyait à la place d'honneur, dans la salle à manger, la photo que Clemenceau avait dédicacée au capitaine-recteur : « A Monsieur *Le Cam*, recteur de l'île d'Houat, bon compagnon de bombardement à Pinon, avec une bonne poignée de main ».

Un peu à la manière du Tigre, le curé patriarche, marin, fermier, épicier, gardien de phare, et au besoin médecin-accoucheur, conduisait ses ouailles, qui étaient fières de lui. Car on parla de l'abbé *Le Cam* bien avant que Houat n'ait

la notoriété ; c'est à lui que l'on doit l'histoire la plus documentée des deux îles.

La chartre locale d'Hoedic est encore plus pittoresque que celle de sa voisine. Les recteurs l'ont rédigée en s'efforçant d'y inclure les vieux us en même temps qu'une saine indulgence. Les articles 2 et 3 indiquaient les droits du recteur ; il avait droit à une part de jonc coupée dans l'étang et à un bateau pour son service en été. Les filles de moins de trente ans ne pouvaient sortir seules sans sa permission.

Aujourd'hui la vie n'a guère changé à Houat et à Hoedic. Elle est restée celle des contemporains de l'abbé Lavenot. Même les plus utiles découvertes modernes n'ont pu trouver ici leur emploi, la Fée Electricité n'étant pas une Fée des îles. La vie y est rude, mais saine ; qui a échappé au naufrage est assuré de vivre longtemps.

Les hommes vont à la pêche. Puisqu'il n'y a pas de radio dans l'île, on se passe des avis de la météo ; le journal n'arrive que tous les trois jours et ses prévisions sont un peu périmées. Mais les pêcheurs ont leur façon de prévoir le temps. La teinte qu'a le jour en se levant, la couleur de la mer, l'écume dont se barbifient les rochers solitaires, l'air que chante le vent en s'engouffrant dans les venelles, la manière de bonjourner des cormorans, voilà des indices les plus sûrs. Il faut vraiment que les pronostics soient alarmants pour les pinasses restent au port.

Chaque bateau emmène de 150 à 200 casiers, dont il faut repérer dans la vague le dizainier, avec son aigrette rouge piquée dans la calotte de liège du flotteur. On les remonte en souquant ferme sur le filin, on change la boette et on les coule entre Hoedic et Belle-Ile. Puis on repère l'endroit pour les relever le lendemain. Cela mène jusqu'à deux heures. A midi l'équipage fait une petite pause, pour grignoter un quignon de pain avec un peu de lard, et on boit à la régale une bouteille d'eau, car les Houatais sont des gens sobres, et on n'emporte jamais de vin à bord.

La tâche ardue est souvent décevante, araignées, homards et langoustes semblent désertier les fonds râclés par les chalutiers, les eaux moirées de mazout. Avec cela le matériel coûte fort cher : un casier qui ne dure que deux ans vaut

1.000 francs, une pinasse équivalait au prix d'un pavillon de quatre pièces.

Durant ce temps, les femmes s'échinent à la bêche à cultiver les maigres bouts de champs conquis sur la lande et les dunes. Un carré de pommes de terre, dont les feuilles sont roussies par le vent ; ces pommes de terre ont du mal à venir, mais elles sont succulentes et farineuses à souhait. C'est aussi la femme qui fauche l'avoine pour nourrir les vaches. Chaque famille à peu près possède la sienne ; le matin on lâche les bêtes, elles s'égaillent sur les dunes ou dans le pré communal, et le soir rentrent sagement. De temps en temps, l'une d'elle manque à l'appel et l'on entend une femme se lamenter : « Ma Pen-du est tombée de la falaise ». Ce sont encore les femmes qui salent le poisson pour la provision d'hiver et pour « la viande de Carême ».

Dans l'île règne une fraternité conventuelle, les gens s'appellent « mon frère, ma sœur » car tout le monde est un peu parent. C'est pourquoi les disputes sont rares et vite arrangées. D'ailleurs les Houatais ont confiance entre eux ; comme en Norvège on vit sans loquet sur la porte et il n'y a jamais ni vol, ni rixe.

Les homards triés, les bateaux lustrés, les maisons peintes et repeintes — on connaît le souci de propreté de tous les marins bretons — les casiers rapetassés, les cordages épissés, les hommes, le dos aux murettes, le regard perdu sur un coin de mer, échangeront dans le soir qui tombe de rares paroles. Le temps, le métier les souvenirs de guerre, ou de conscription dans la marine de l'Etat, sont les seuls sujets sans cesse rabâchés sur ces forums abrités par la ronde des maisons, et que le velum aux couleurs changeantes de la mer, stylise comme un décor de théâtre antique. Les femmes ne sont pas bavardes, car l'île ne formant qu'une seule famille, la seule boutique du bourg étant la coopérative des sœurs de Locmaria, le champ des investigations est assez restreint.

A Hoedic, qui mérita un jour d'être comparée à la République de Platon, la vie est peut-être encore plus fruste ; mais ce n'est plus le temps où l'île n'ayant pas d'église, les Hoedicais suivaient la messe grâce au drapeau, qui d'Houat leur indiquait les principales phases de la cérémonie : on l'abaissait à l'Evangile et à l'Élévation.

Les hommes pêchent le homard, les femmes cultivent la terre. Mais à Hoedic il n'y a ni voiture ni même de boulanger ; le pain vient du continent, deux fois seulement par semaine, à la meilleure saison.

Hoedic, terre du passé, Houat, parfumée et fleurie, restent avec quelques coins perdus de la vieille péninsule armoricaine, un des rares endroits où l'on retrouve intact, clair et vivant le visage de la Bretagne.

Au début de 1951, une violente tempête a détruit la digue du port d'Houat. C'eût pu être la misère, le naufrage, l'abandon tout au moins de ce radeau de pierre, mais dans ce malheur on a pu voir que Houat n'était plus ignorée, car il a suffi d'un mot en premier dans le « Figaro » pour que toute la presse le répète en écho, et que toute la France réponde au S.O.S. de Houat, cette communauté patriarcale et fraternelle, au péril de la mer.



BELLE-ILE-EN-MER

Le bateau qui assure le service entre Quiberon et Belle-Ile, par delà les récifs de la Teignouse, s'appelle *Le Guedel*. Ce fut le second nom de l'île, d'abord nommée « Vindilis », puis « Er-Guer-veur », le Grand-Camp. On dirait aujourd'hui le centre « des personnes déplacées », d'où les Brittones furent répartis sur l'Armorique. « Belle-Ile » ne fut trouvé qu'après l'an mille par la fantaisie d'un scribe, plus sensible à la propriété d'un beau domaine, dont Alain de Cornouaille avait frustré les moines de Redon, pour le donner à ceux de Quimperlé, qu'au charme romantique du site.

Pourtant, tout le monde est d'accord pour convenir que Belle-Ile mérite son nom, que par une sorte de pléonasmе, on a fait suivre d'« en mer », par opposition à Belle-Ile-en-Terre, en forêt de Coatannoaz.

« La plus belle », c'est vrai, nous assure Claude Dervenn dans son *Morbihan*, la plus grande, offrant deux visages contrastés : la côte Sauvage, la côte Heureuse. « Quelques bois de pins, quelques bouquets d'arbres près d'une ferme, un moulin, la frise de toits d'un village, c'est tout ce que révèle le plateau. Peu de choses, mais qui prennent une valeur, un relief singulier sous l'immensité du ciel. Et soudain, un vallon s'enfonce, descend, tourne entre les pentes de fougères et de lande, devient tapis d'herbe fine, pré humide, où galopent les poulains retraite ravissante entre de vieux ormes roussis. Il semble qu'on soit loin dans les terres...

« Un détour et la mer apparaît comme au fond d'un théâtre. Tantôt une conque arrondie, une sorte de chambre d'amour, ouverte sur le courant bleu de Quiberon. Tantôt une crique étroite, la flaque de Goulphar et de Locmaria. Mais de l'un ou de l'autre, toujours la falaise schisteuse, tragique, déchiquetée, coupée à vif sur la mer. »

Berceau de la race bretonne, à l'image de la bannette de Moïse, Belle-Ile n'a pourtant rien de spécifiquement breton dans sa nature, son aspect et même sa flore.

On peut herboriser ici plus de deux cents plantes qu'on ne retrouvera qu'en Languedoc, en Provence, voire même en Italie, en Grèce ou en Afrique.

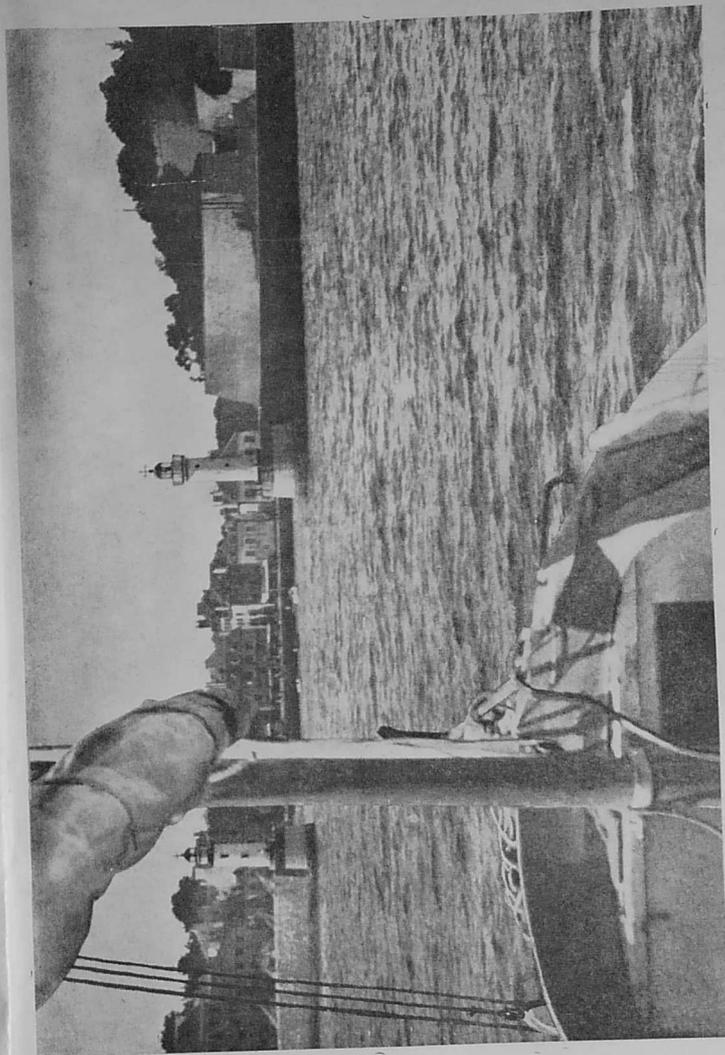
La végétation dépend beaucoup plus du climat que du sol et dans son histoire de Belle-Ile, le Père Le Gallen, un missionnaire revenu vivre à Sauzon, son pays natal, dont il fut maire, nous assure que « *sous le rapport des limites de la végétation identique, le climat de Belle-Ile est dans les mêmes conditions que celui des bords de la Méditerranée* ».

Selon des mémoires très anciens et d'ailleurs contestés, Belle-Ile aurait été autrefois une grande forêt ; ses immenses champs de blé lui donnent aujourd'hui l'allure, en certains points, d'une petite Beauce. Un plan de reboisement est prévu qui implantant ici des arbres du golfe de Gascogne et d'autres, modifierait tout à fait l'aspect de l'île et enrichissant sa parure, ajouterait à son originalité.

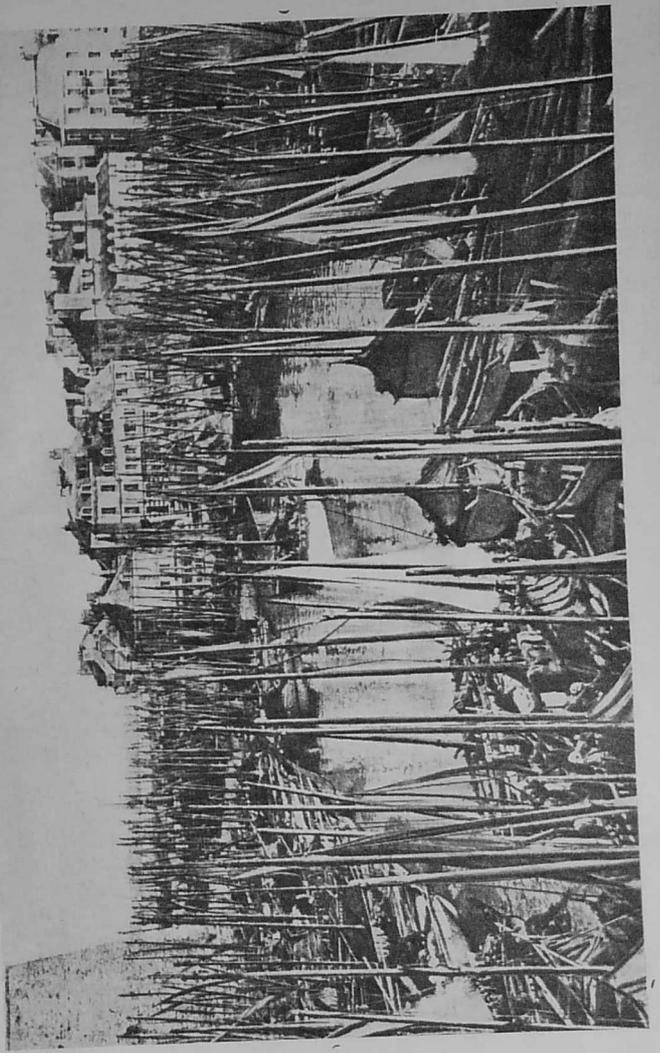
Si géologiquement Belle-Ile diffère déjà de la Bretagne, c'est aussi un monde à part avec ses classes distinctes de marins, de paysans et de commerçants.

Fut-ce pour cela, en dehors des données stratégiques, que les Anglais la convoitèrent si longtemps, l'occupèrent deux ans, de 1761 à 1763, y tracèrent des chemins, y bâtirent un palais de gouverneur, qui demeure « Crafort », Belle-Ile s'apparenterait quelque peu à Jersey et à Guernesey. Devant la désaffection que lui porte ses insulaires — au cours de ce dernier siècle, Belle-Ile a perdu la moitié de sa population réduite à moins de six mille — et devant la difficulté qu'on éprouve à trouver un équilibre entre une agriculture pas assez évoluée et une industrie de la pêche trop peu organisée, on en arrive d'ailleurs à regretter que Belle-Ile n'ait pas davantage accentué cette ressemblance avec Jersey et Guernesey. Car avec ses quatre paroisses, Le Palais, Sauzon, Bangor, Locmaria, elle a tout le charme un peu médiéval des îles anglo-normandes elle présente avec ses grottes et ses vallons les mêmes richesses touristiques et l'on se prend à déplorer qu'elle n'ait pas tenté les mêmes riches cultures, dont les jardins du Palais sont là pour encourager l'essai.

On ne peut pas dire que rien n'ait été fait pour le tourisme ; le *Guedel* assure la traversée jusqu'à trois fois par jour du 1^{er} juillet au 15 septembre avec des allures de



→
Belle-Ile - Le Palais - L'entrée du port
Les sardiniers au temps de la splendeur



petit paquebot et l'*Emile-Solacroup* lui vient en renfort. De toutes les îles éloignées de la côte, elle fournit l'occasion du voyage en mer, qui convient le mieux aux passagers non encore amarines et on est assuré de trouver à l'arrivée bon gîte et bonne table.

Belle-Ile vaut mieux que d'être connue par ses souvenirs de forteresse, où moisirent Louis Blanc et Bianqui ou par la présence d'une maison d'éducation surveillée, qui évoque à tort aujourd'hui, une réputation de baigne pour mauvais garçons.

« Le vallon s'arrondissait en s'élargissant et faisait un coude sur lui-même. Nous montâmes sur une butte pour découvrir au delà, mais l'horizon vite s'arrêtait, enclos par une autre colline, ou bien étendait de nouvelles plaines. Cependant, nous primes courage et continuâmes à avancer tout en pensant à ces voyageurs abandonnés dans les îles, qui grimpent sur les promontoires pour apercevoir quelques voiles venant à eux. »

Ainsi par les champs et les grèves, Gustave Flaubert s'amusait à jouer les Robinsons en découvrant Belle-Ile.

Ne craignez rien ; à aucun moment vous ne serez perdus à Belle-Ile. Du Palais, à l'allure de petite capitale, heureuse, à l'abri des remparts de Vauban, vous trouverez de bons vieux taxis brinqueballants, mais dont les chauffeurs sont d'excellents guides, pour vous emmener par de bonnes routes du château Fouquet à Sauzon, le bourg marin aux maisons blanches, marquées comme pour la Pâque juive de la saignée rouge des géraniums et des fuschias. De ce village biblique, on vous emmènera sans doute vers la pointe des Poulains, où plane cette fois, sur les ailes de l'*Aiglon*, le souvenir de Sarah Bernhardt. Les héritiers de la grande artiste ont eu tort de vouloir enclore ce souvenir derrière de vilains murs, que les Allemands ont encore alourdis et enlaidis au cours de cinq années d'occupation.

De s'asseoir dans le fauteuil taillé à même le rocher où la grande tragédienne aimait s'isoler ne serait pas une compensation suffisante à cette annexion insupportable, s'il n'y avait le soleil pour pocher sur l'eau avec des poignées d'algues, des verts et des bleus, dont on ne trouvera jamais le secret.

A l'Apothicaire, une grotte a deux issues, on vous contera l'histoire de jeunes mariés enlevés sous les yeux de leur belle, au troisième jour de noces. Encore qu'il faille

se méfier des lames imprévues et brutales, qui peuvent balayer le chenal, l'arche où nichent les grand oiseaux est si haute, si imposante qu'elle n'a pas besoin de cette littérature de fleurs d'oranger pour étonner et émouvoir.

Les grottes, dont l'Apothicaire — ainsi nommée parce qu'avant qu'on puisse y avoir accès par un escalier taillé en pleine roche, au siècle dernier les oiseaux y nichaient, bien rangés comme des flacons larmant dans l'officine de l'apothicaire, ancêtre pittoresque et un peu alchimiste de nos modernes pharmaciens — et celle de Port-Coton, écroulée il y a deux cents ans célèbre par son écho, sont toujours la grande curiosité de Belle-Ile, qui ne manque point pourtant d'autres attraits.

C'est dans l'une de ces grottes du côté de Locmaria, qu'Alexandre Dumas emmène Porthos, l'un de ses mousquetaires, pour lui trouver une fin digne de lui, sous un éboulement de rochers titanesques.

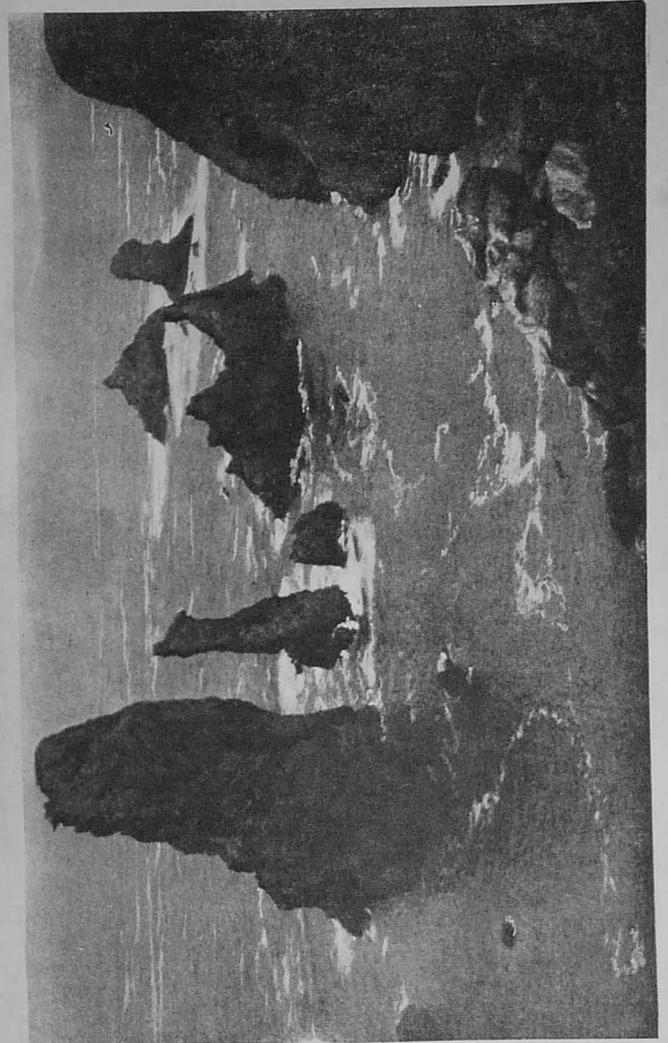
« La grotte s'étendait l'espace d'à peu près deux cents toises, jusqu'à un petit talus dominant une crique. Jadis temple des divinités celtiques, alors que Belle-Ile s'appelait encore Colonèse, cette grotte avait vu s'accomplir plus d'un sacrifice humain dans ses mystérieuses profondeurs. On pénétrait dans le premier entonnoir de cette caverne par une pente assez douce au-dessus de laquelle des roches entassées formaient une arcade basse ; l'intérieur se divisait en plusieurs compartiments, qui se commandaient l'un l'autre et se dominaient, moyennant quelques degrés raboteux, rompus, soudés dans d'énormes piliers naturels. »

Après une lutte épique qui rappelle sur un autre plan celle de Gilliat contre la pieuvre au large de Guernesey, le puissant Porthos à la fin du sixième volume d'aventures célèbres (le vicomte de Bragelonne), meurt écrasé.

« Les mains crispées un instant, les bras raidis par un dernier effort plièrent, les épaules tendues s'affaissèrent déchirées et la roche continua à baisser graduellement... Après quoi, l'œil s'obscurcit et se ferma, le visage devint pâle, la main blanchit et le titan se coucha en poussant un dernier soupir... Avec lui s'affaissa la roche que même dans son agonie il avait soutenue encore... Plus rien, le géant dormait de l'éternel sommeil, dans le sépulcre que Dieu avait fait à sa taille... »

Sinon Dieu, Alexandre Dumas le père.

Entre toutes les îles, Belle-Ile a beaucoup tenté les litté-



→
Belle-Ile - Les aiguilles de Port-Coton

rateurs. Les peintres aussi ; on se souvient encore de Courbet, qui travaillait par tous les temps et devait attacher son chevalet par des cordes à des galets quand la tempête soufflait trop fort. On se souvient aussi de Claude Monet et de Clairin qui faisaient partie de la petite cour de Sarah Bernhardt. Les cinéastes aussi ont commencé à tourner autour de Belle-Ile, et il est regrettable qu'un essai malheureux les ait quelque peu détourné de ces décors magnifiques, difficiles à imiter en carton-pâte. Arletty y a même trouvé une chaumière.

L'histoire ici est encore plus fournie que la littérature. Deux tumuli avec les deux principaux menhirs que tout le monde de l'île désigne sous le nom de Jean et Jeanne, sont là pour témoigner qu'elle fut habitée dès l'âge de bronze. Quand Gaulois, Romains et Bretons, moines de Redon et de Quimperlé s'en furent disputer tour à tour la possession, elle tomba dans le patrimoine des Gondi.

Albert de Gondi, duc de Retz, devint marquis de Belle-Ile, bâtit un château, établit des colons dans l'île qu'il fit exempter d'impôts. Plus tard, Henri de Gondi y trouva asile ainsi que Jean-François de Gondi, cardinal de Retz, qui évadé de la prison de Nantes, vint s'y réfugier avant de passer en Espagne.

Ruinés, les Gondi vendirent vers la fin du xvii^e siècle leur marquisat à Fouquet. Le célèbre financier fit de Belle-Ile une place forte avant de songer à s'en faire un refuge pour lui-même, mais son arrestation ne lui permit pas de pousser plus avant son projet. D'abord rattachée à la couronne l'île fut rendue à la veuve de Fouquet.

Plus tard, Vauban fortifia Belle-Ile, menacée par les invasions anglaises et hollandaises. En 1761 une grande bataille se déroula dans l'île entre Anglais et Français. Les fortifications furent inutiles, puisque après quelques revers, les Anglais s'en rendirent maîtres. Pendant deux ans, ils y feront peser une occupation, bienveillante puisqu'on leur doit les routes et plusieurs constructions de l'île.

En 1801, Belle-Ile, avec Cadoudal, faillit devenir une base d'insurrection, mais la conspiration fut éventée et l'envoyé de Cadoudal fusillé.

Un des souvenirs les plus chers aux Bellilois est celui des Acadiens. Des colons bretons et normands s'étaient établis depuis le début du xvii^e siècle en Acadie (actuellement Nouvelle Ecosse et New-Brunswick) au Canada. Après la

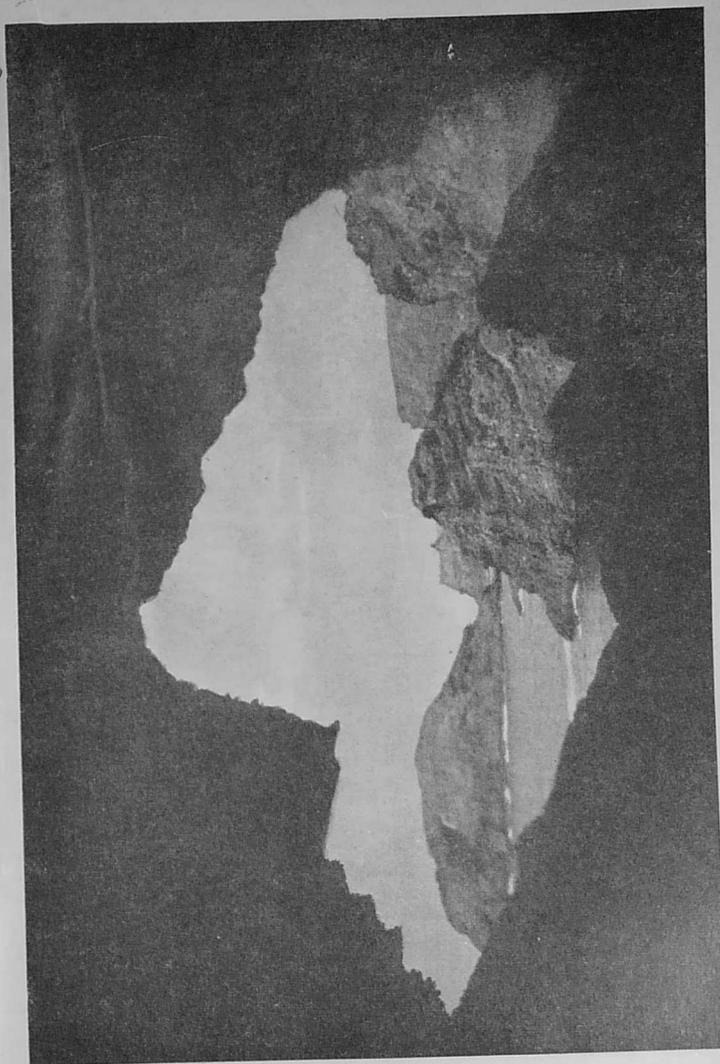
guerre de succession d'Espagne, l'Acadie fut livrée à l'Angleterre. Foncièrement catholique et de cœur demeurée française, la population acadienne rejeta le protestantisme qu'on voulait lui imposer et refusa d'aller combattre, dans les rangs anglais, leurs frères canadiens. Durant plus d'un demi-siècle, les Anglais persécutèrent les Acadiens qui préférèrent la spoliation et l'exil plutôt que de se soumettre. En septembre 1755, les Acadiens furent embarqués au hasard et déportés dans toutes les colonies anglaises. Déportation inhumaine et sans ménagement ; les maris étaient séparés de leur femme, les parents de leurs enfants. Aucune pitié. La paix rétablie, un groupe de ces exilés fut ramené à Belle-Ile. Les Etats de Bretagne leur donnèrent des terres et l'abbé Le Loutre, vicaire général de Québec qui s'occupait d'eux, obtint du Roi à Versailles la construction de soixante-dix-huit maisons une par famille, ainsi que quatre cent livres et du cheptel pour parer aux premiers besoins.

La plupart des anciennes familles de Belle-Ile s'honorent d'avoir dans leur ascendance une origine acadienne, garantie d'honneur, de fidélité à leur foi, de loyauté envers leur patrie.

Une des époques la plus heureuse pour Belle-Ile fut celle qui précéda la guerre de 1914. Il y avait alors près de douze mille habitants. De nombreuses et importantes usines de conserve travaillaient à plein rendement. Le port du Palais était le plus fréquenté par la flotille sardinière du Finistère et du Morbihan ainsi que par les thoniers. Une voilerie, plusieurs corderies, deux chantiers de construction de navires assuraient du travail aux insulaires. Les marins, revenant de Terre-Neuve, ne manquaient pas d'y séjourner plusieurs jours, en attendant les instructions de leurs armateurs. Il y avait au Palais un important détachement des Douanes, un autre de l'Intendance militaire ; de l'artillerie de forteresse et un bataillon d'infanterie du 62^e de Lorient. Les bateaux-pilotes avaient leur base à Belle-Ile. Le Palais était vraiment une petite capitale. L'animation était grande et le commerce florissant.

La campagne avait des débouchés plus faciles et de l'Europe entière on venait acheter les chevaux réputés de Belle-Ile.

Après 1919, tout changea et tout en restant un pays riche de sa pêche, de son élevage, de ses industries, Belle-Ile perdit de son importance et l'émigration commença. L'agri-



→
Belle-Ile - La grotte de l'Apothicaire

culture, nous l'avons dit, n'évolua pas assez rapidement. Mais si l'inquiétude persiste une volonté demeure et des améliorations, déjà, ont été obtenues.

C'est sur la route de Bangor à Port-Kerel, jolie plage de sable fin, que se trouvent les grottes du Talus ; un escalier mène le touriste vers leur entrée ; un long tunnel avec des ouvertures sur la mer conduit au Cirque de Port-Domois.

Pour se remettre de cette descente, il n'est que de s'engager dans la verdoyante vallée de Port-Hallan et se diriger vers Port-Lanou ; un « Niagara » miniature, cascade de 12 mètres de haut, se déverse là dans un réservoir dû encore à Vauban.

Une impression plus nette de Belle-Ile est donnée par une promenade le long de la côte depuis Goulphar jusqu'à Port-Doullan. La falaise déchiquetée est coupée de criques dorées, où le soleil étincelle sur le mica des roches. Devant la plage de Port-Coton, un chaos titanesque semble avoir été jeté là par quelque géant en colère.

Mais, dans Belle-Ile il y a bien d'autres promenades, bien d'autres merveilles que ne vous montrent pas les guides, en une seule fois. Il y a de nombreuses excursions à faire, car si l'île n'a que 25 kilomètres de long, il n'en faut pas compter moins de 50 pour en faire le tour. Ce n'est pas en un jour que Belle-Ile mérite d'être découverte, mais jour après jour par des promenades à pied.

On n'aura d'ailleurs jamais fini, car il y a le soleil qui s'amuse à vous aveugler, comme un gamin avec une glace ; il y a la mer aux tons changeants, qui tantôt murmure d'une voix ensorceleuse, tantôt gronde coléreuse, accompagnée par le vent aux rauques mugissements, si puissant qu'il éparpille l'écume loin au-dessus des terres, où il la disperse comme neige dans la tempête. Le soleil, la mer le vent, les trois grands magiciens, qui, abrités derrière les grandes orgues de la falaise, font de ce bloc plat et schisteux de Belle-Ile, un théâtre merveilleux de la nature, à la mesure des divinités et des ombres qui se cachent au fond des grottes mystérieuses.

« Maître des énormes rochers, votre séjour, Eurus, qu'Eole se prélassa dans ce palais et règne dans la prison où les vents sont captifs. »

Et que Belle-Ile si accueillante aux transhumances, continue d'être un havre sûr pour les hommes, comme pour l'âme bretonne, « grand oiseau gris couleur d'automne. »

GROIX

*Qu'elle est belle mon île, au sein de l'Atlantique,
Comme un vaisseau ;
C'est Groix, la perle de l'Armorique,
Reine des eaux.*

Ainsi chantaient, poètes comme lui, au temps de Jean-Pierre Calloc'h, marin comme eux, les pêcheurs groisillons à leur arrivée à Groix, au retour des côtes espagnoles, ou des bancs de la Petite-Sole.

Enizer-Groach ou Inizen er Groes, on se chamaille entre Bretons pour savoir si c'est l'île de la sorcière ou l'île de la fée. Mais fée ou sorcière, tout le monde convient qu'elle est très belle.

Comme les yeux des filles de Keltia.

C'était, paraît-il, autrefois une des hautes nefs pour nymphes bocagères, de la vaste forêt qui s'étendait au delà de l'actuelle presqu'île de Quiberon et dont le centre se trouvait au lieu dit du phare de la Teignouse.

Aujourd'hui, Groix, comme une forteresse, s'étend dans une simplicité de lignes, que ne brise aucune frondaison.

Mon île se dresse noire, au milieu de la mer verte.

Sur la falaise s'allonge la campagne onduleuse, quadrillée de prairies, rayée par les sillons étroits. Ils sont trente-six villages aux maisons blanches, aux toits d'ardoises cimentés à cause des jours de grandes tempêtes et qui s'agrippent à la falaise, ou s'étaient le long des sentiers.

Une côte déchiquetée, abrupte, creusée de ravins, hérissée de récifs aigus, enlace avec sollicitude de rians vallons.
« L'herbe y est d'une douceur de velours, un filet d'eau

glisse parmi les menthes et les sauges, avec un chuchotement discret. La pente aboutit à une crique de sable multicolore, au fond d'un fjord encanté. Il semble que l'Atlantique se soit plu à sculpter un abri pour quelque Océanide éprise de silence et de repos. » Ainsi Anatole Le Braz décrit le vallon du port Saint-Nicolas, mais sa description est juste pour l'ensemble.

Sur la lande couverte d'ajoncs se dresse, par endroit la masse élancée ou trapue d'un menhir moussu. Au sommet d'une butte, Port-Tudy, serré autour de son clocher, est le centre d'une étoile dont les treize branches mènent vers les hameaux d'alentour.

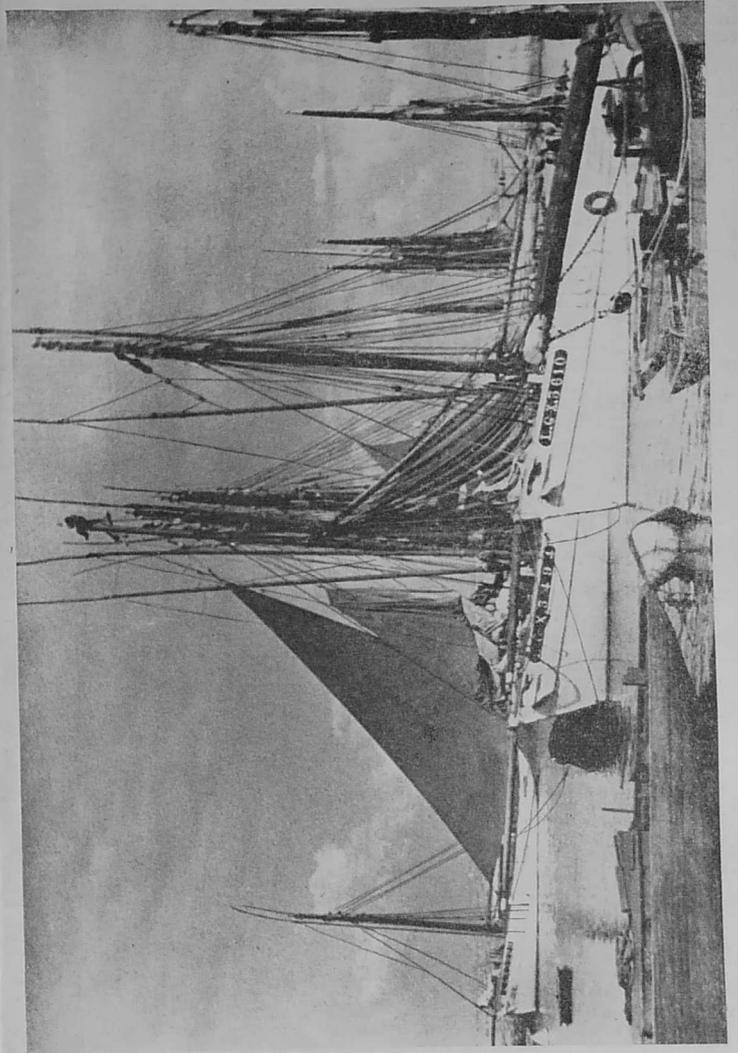
Autrefois, il pouvait être dangereux de se marier à Groix, non que les Groisillonnes soient laides ou méchantes, bien au contraire, ce sont les plus jolies Bretonnes avec leur type aristocratique, mais l'un ou l'autre des mariés risquait fort de devenir veuf le soir même de ses noces. La coutume voulait, en effet, que mariés et invités se rendissent sur la falaise, à un endroit appelé « le Trou du Tonnerre ». Pour prouver sa hardiesse et sa souplesse, chacun sautait à pied joint la crevasse ; celui qui par malheur manquait son coup, tombait dans un précipice où il était sûr de se briser les os.

Si les Groisillonnes ont la réputation d'être particulièrement belles, il est encore une autre qualité qu'on ne peut leur retirer, le courage. L'héroïne de Groix est Jeanne Kersalio, surnommée « la fille courageuse », du nom de son canot. Elle fut la seule femme à accompagner son père et son frère à la pêche ; après avoir couru ainsi les côtes d'Espagne et d'Angleterre, elle eut elle-même sa barque et, telle une amazone des mers, elle pêchait la sardine pour subvenir aux besoins de sa famille.

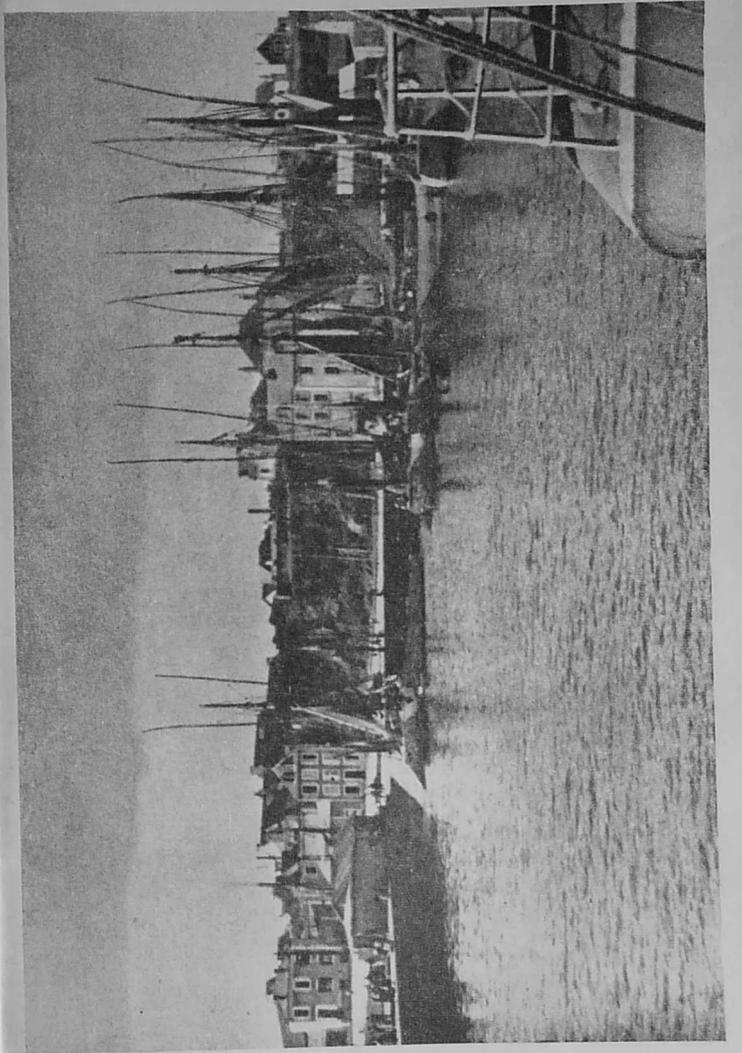
Le dimanche, les Groisillonnes revêtent encore le costume de l'île, robe de velours noir et tablier à fleurs. Une coiffe légère et ailée, telle une mouette, est posée sur leurs cheveux d'ébène.

Quant aux marins de Groix, dont la grande spécialité est la pêche au thon, ce sont de véritables seigneurs de la mer. Chaque année, avec les premiers feux de la Saint-Jean, la flottille multicolore des dundees, secouée d'un long frémissement, cingle vers des horizons jamais atteints.

De chaque côté du mât, deux tangons, longues perches souples et flexibles, laissent glisser dans la vague leur ligne aux multiples hameçons, appâtées avec des feuilles de maïs,



→
Les thoniers de Groix
île de Groix - Le bassin



dont le thon est très friand. Une sonnette fixée à l'autre extrémité de la ligne, prévient le pêcheur dès que la bête a mordu. On la laisse se fatiguer, sans souci de ses soubresauts violents. Puis, torpille bleu d'acier, elle est hissée à bord et éventrée.

En dehors de la pêche thonière, on arme pour le chalut et pour la pêche à la sardine, métier rude et pénible.

*Il vente, il vente
C'est le vent de la mer qui nous tourmente !*

chantent dans une vieille complainte les marins de Groix. Pourtant le pêcheur n'aime que cette mer si dure avec lui et si avare parfois de ses trésors. Le marin groisillon n'accepterait guère de faire un autre métier ; à terre, le dos appuyé à la murette de sa maison, c'est sur la mer que se fixe son regard ; il songe à sa prochaine campagne, mais laisse aux deux seuls fermiers de l'île, qui ne sont même pas de Groix, et aux femmes le soin d'écraser les mottes.

Sept villes de Grèce se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère. Groix, dans un de ses villages plein de lumière et de couleurs, a su éveiller la vocation du plus grand poète breton, Jean-Pierre Calloc'h, barde Bleimor, que son émouvante prière du guetteur signala à l'attention du monde littéraire, alors qu'il n'était encore qu'un aspirant, après une enfance sans joie, une adolescence pieuse et une jeunesse comme pion dans les boîtes à bachot.

*« Je suis le grand Veilleur, debout sur la tranchée.
Je sais ce que je suis et ce que je fais.
L'Ame de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs.
C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit.
Pour être ici, j'ai abandonné ma maison, mes parents.
Plus haut est le devoir auquel je suis attaché.
Ni fils ! Ni frère ! Je suis le guetteur sombre et muet.
Au fond de l'Est, je suis le rocher breton.
Pourtant plus d'une fois, il m'advient de soupirer.
« Comment sont-ils là-bas ?
Hélas ! ils sont pauvres, malades peut-être.
Mon Dieu ! ayez pitié de la maison qui est la mienne.
Car je n'ai rien au monde que ceux qui pleurent là... »
Maintenant, dors ô ma patrie ! ma main est sur mon
arme.*

*Je connais le métier, je suis homme, je suis fort.
Le morceau de France qui est sous ma garde, jamais ils
ne l'auront !...*

*Mon Dieu, mon Dieu, je suis le Veilleur tout seul.
Ma patrie compte sur moi et je ne suis qu'argile.
Accordez-moi seulement la force que je demande.
Je m'en remets à vous et à votre mère Marie. »*

Après notre doux et virgilien Brizeux, avec son tendre poème de Marie, celui-ci apportait un chant plus âpre et tonnait comme un prophète.

« Or la mil neuf cent quatorzième année après la naissance du Christ dans l'étable.

« Comme la tête du Pauvre tout à coup à la fenêtre des mondains, livrés aux danses déréglées.

« Comme les trois paroles sur le mur, au temps du grand souper de Balthazar.

« Comme une lune de deuil et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage.

Au-dessus des horizons méprisables de la Catin Europe.

La Face sanglante de la guerre.

Et devant l'astre terrible reculèrent tous les astres culbutés jusqu'au fond des nuits.

*.....
Je vois, je vois !*

Le fouet de Dieu sur les épaules de l'humanité.

Ils auront leur content cette année, le loup, le corbeau et les vers : la chair chrétienne est à bon marché.

Cette année-ci le blé sera beau : la terre a bu le sang de l'homme. »

Dans le cimetière, sous un tombeau surmonté d'une croix celtique, parmi les tombes des Tristan et des Tonnerre, sous la lanterne des morts dort le Grand Guetteur, frappé d'une balle, par un matin de Pâques fleuries de 1917.

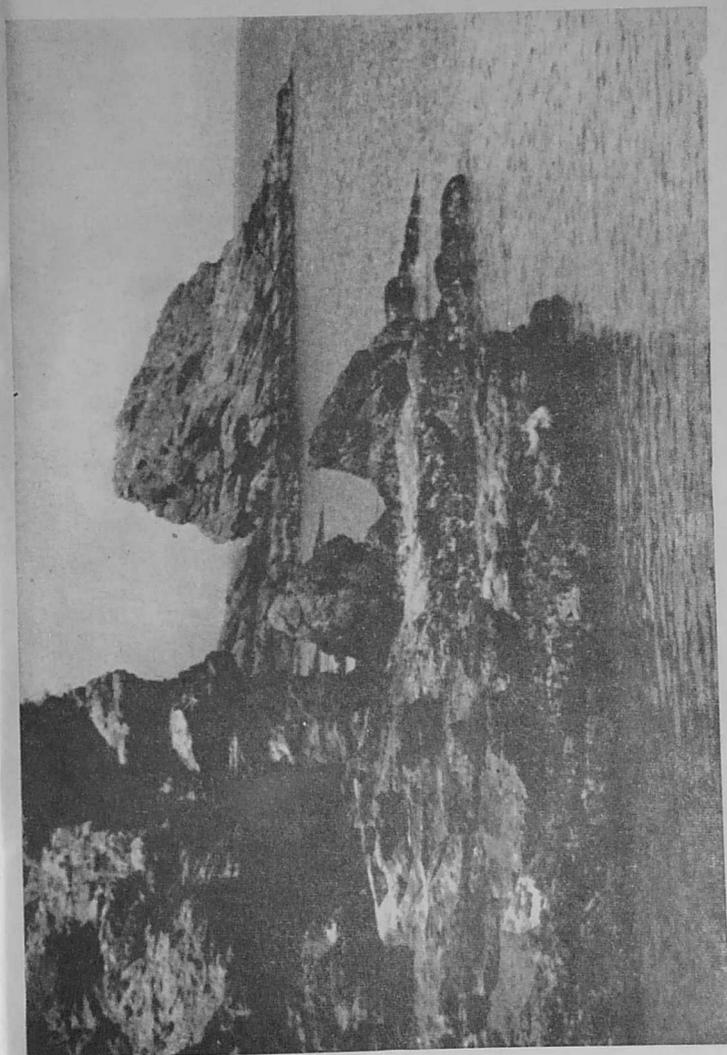
Il est revenu dormir dans l'île qu'il n'avait jamais oubliée et dont la nostalgie le poursuivait jusqu'à Paris.

« O mon île, perdue au milieu de la mer,

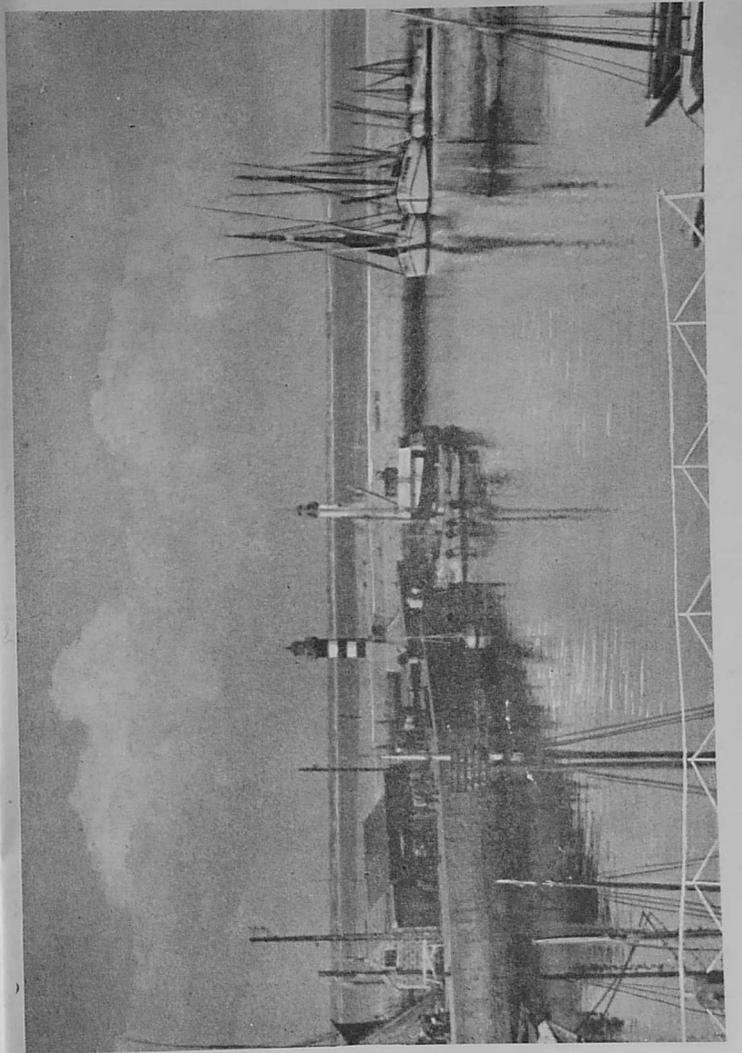
Quand atterrirai-je dans tes ports accueillants ?

Quand ma Patrie, reconnaitrai-je le feu de tes phares si clairs dans le sombre de la nuit ?

Quand reviendrai-je ? »



→
Île de Groix - Rochers
L'entrée du port



Un monument dans l'île, qui très longtemps le méconnut, doit commémorer le souvenir de celui qui a dit :

« *Le nom des immolés, la terre d'Armor les gardera.* »

Groix peut être fière d'un autre héros national, l'abbé Uzel, recteur de l'île en 1696, à l'époque des invasions anglaises et hollandaises. Ce curé était un rude gaillard. Un jour, la vigie signale l'arrivée de bateaux hollandais. Pas un homme dans l'île ; ils sont tous enrôlés dans la marine de roi. Notre recteur ne perd pas la tête ; sur le point le plus élevé de l'île, il fait disposer les femmes vêtues des casaques rouges de leur mari, coiffées d'algues marines, avec des bâtons en guise de fusils ; les vieillards, sur les vaches et les bœufs de l'île, armés de crochets, faisaient de magnifiques dragons ; des ribots pour faire le beurre, étaient censés représenter des canons. L'ennemi, croyant l'île défendue par des dragons royaux et des artificiers, fit immédiatement demi-tour.

Le curé ne fut jamais récompensé, car la paperasserie florissait déjà. Le ministre de la marine écrivit bien au gouvernement de l'île, pour savoir si les faits étaient exacts et pour demander des renseignements sur le recteur, « s'il était savant et homme de bonnes mœurs », mais cela n'alla jamais plus loin. Plus tard, ce même curé « bombardé » le ministre de lettres, pour obtenir poudre, fusils et balles, mais on ne lui répondit jamais, sauf une fois, pour lui demander de faire passer les bestiaux et habitants de Groix sur le continent, pour éviter qu'ils servissent « de rafraîchissement » (*sic*) à l'ennemi.

Une légende veut faire de Groix une île aux trésors ; on rapporte dans un livre, « L'Aumônier des Corsaires » qu'un capitaine corsaire, ramenant des Indes des lingots d'or, les jeta à la mer, dans un trou profond de la côte groisillonne, pour éviter que le roi de France en prélevât une partie.

Ce trésor n'a jamais été retrouvé. Aussi ce n'est certainement qu'une légende, mais ce serait très agréable si elle était vraie. Pensez donc, une « île au trésor » en Bretagne ; on n'irait plus à la recherche de celui, si introuvable, des fameuses îles Cocos mais dans les rochers de Groix on chercherait l'éclat métallique du fabuleux trésor des Corsaires ».

Un dicton a sa place pour Groix : « Qui voit Groix,

voit sa joie ». Ce dicton on le retrouve dans les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, auteur de « Paul et Virginie ».

Les navigateurs de jadis qui rentraient des mers lointaines après trois ou quatre ans d'absence et sans instruments bien précis d'orientation maritime, cherchaient toujours les abords de Groix et quand l'île était reconnue sur les chemins du retour, c'était déjà fête à bord et joie. De là est resté le dicton : « Qui voit Groix, voit sa joie. »

Et c'est bien vrai. Groix, si belle, si calme, est bien l'île de la joie.

Quand ses bateaux, qu'Anatole Le Braz compare aux « felouques » de Syrie, partent, toutes voiles hissées, sur la mer où scintillent les flaques rouges du soleil levant, ou bien quand, sur la jetée, la foule est rassemblée pour la « bénédiction de la mer », on pense aux vers de J.-P. Calloc'h sur la « perle de l'Armorique », joyau serti sur les flots bleus de l'Atlantique.

*« Etoile claire qui brille
Au front de la France. »*



PETITES ILES

L'ARCHIPEL DES GLÉNANS

Était-ce parce qu'une légende raconte qu'une vieille fée y vécut, qui attirait les plus solides et les plus entreprenants marins pour en faire ses amants d'une nuit, avant de les changer en poisson et de les mettre au vivier, en réserve pour le menu du prochain festin de noces, mais les Glénans n'étaient plus qu'un paradis secret à peu près désert et délaissé, en dehors du passage rapide de quelques touristes d'été.

Mais voici que des jeunes, à la fois épris de la mer, amateurs de sports et de pleine nature et pour avoir été — les fondateurs du moins — des volontaires de la Libération, soucieux de ménager des contacts utiles, ont décidé d'établir sur Drenneg, une des neuf îles de l'archipel, un centre nautique d'entraînement à la navigation à voile.

Justement parce que des jeunes veulent s'en servir comme d'un « no man land's » pour préparer la nouvelle Europe, peut-être nous en voudrait-on de rayer de la carte cet archipel qui servait plutôt, jusque-là, de base d'essais et de tir pour la marine de guerre.

Cet archipel renferme neuf îles ou îlots d'inégale étendue dont six seulement sont de quelque rapport : le Drenneg, un îlot couvert de ronces ; le Giotec, îlot herbu ; le Loc'h, étang ou mare stagnante ; le Quignenec, îlot planté d'ail ; Saint-Nicolas, invoqué par les marins à l'île Penfret. Les trois autres îlots sont de grands rochers recouverts seulement de plantes marines et habités par les cormorans.

Autrefois ces îles, paraît-il, n'en formaient qu'une seule, reliées qu'elles étaient l'une à l'autre et abordables, à pied

sec, à marée basse, grâce à une chaussée établie de l'une à l'autre et qui partait de la pointe de Moustierlin en Fouesnant, en passant par l'île aux Moutons et les rochers de la Jument.

La présence de dolmens, de menhirs et de sépultures anciennes témoigne que ces îles furent habitées dès les temps historiques. On les trouve mentionnées sur les cartes marines, dressées au ^{xiv}^e siècle sous le nom, tantôt de Grana ou de Granan. Les marins y descendaient pour ramasser des patelles et des bernicles, et l'on y venait l'été moissonner tout ce qui y poussait.

Les moines de Loctudy en furent les premiers propriétaires et Fouquet, le fameux intendant que nous avons déjà trouvé à Belle-Ile, chercha à échanger son château de Coalcanton, en Melgven, contre la propriété de l'archipel.

Les corsaires et pirates en firent de bonne heure leur refuge et les Anglais en expulsaient les Concarnois et le marquis de Kerjean dut, vers 1648, en déloger les Espagnols.

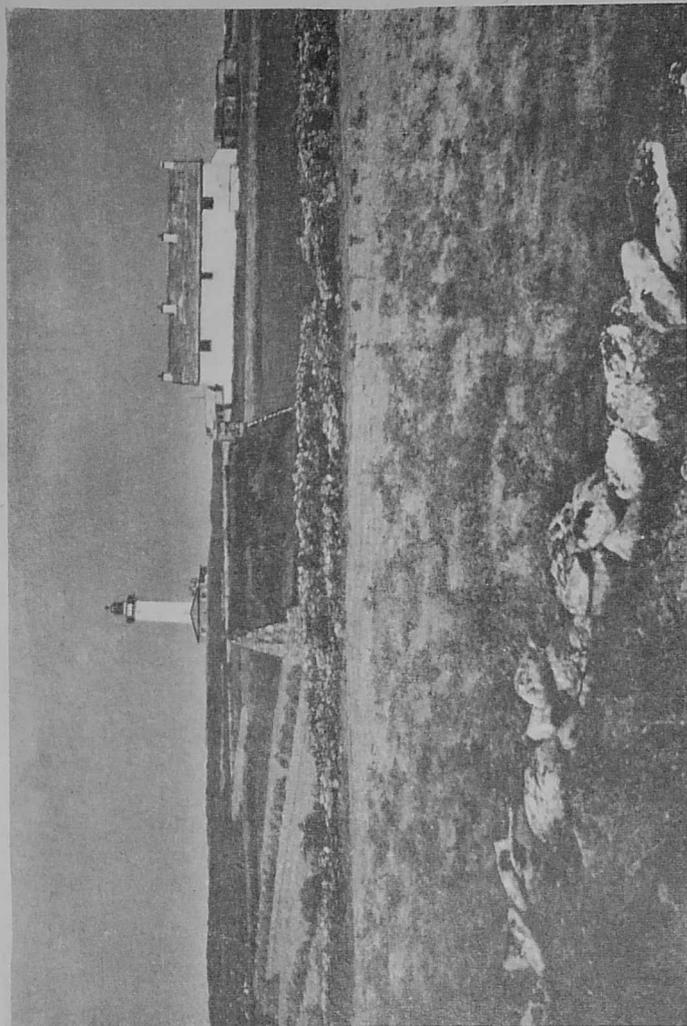
En 1871, un ancien officier de marine, M. du Marc'hallach se fit ermite à l'île du Loc'h, avant de devenir vicaire général de l'évêque de Quimper.

Aujourd'hui, ce sont de jeunes sportifs, épris d'idéal, à la recherche d'une humanité plus large et plus fraternelle, qui en ont fait le lieu de leur délassément et de leurs méditations.

*Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame.
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.*



→
Les Glénans - Ile Penfred - Le phare



SEIN

Après trois heures de traversée, au départ d'Audierne, à travers les houles du Raz, on arrive à Sein sans presque avoir aperçu l'île, à moins qu'une ondée n'ayant lavé les toits aux ardoises serties de chaux, le soleil n'y ravive le vieil or du lichen. Auparavant, on dirait d'une carcasse de bateau que le flot achèverait de ronger.

Une terre pourtant une pierre plutôt, longue au plus de douze cents mètres sur huit cents mètres de large au plus et quarante mètres dans la partie la plus rétrécie :

*Si basse qu'on dirait un radeau
Entourée d'un millier de récifs à fleur d'eau.*

Dernière épave, assure la légende, du Royaume d'Is englouti dans la baie d'Audierne, grignotée, entamée, particulièrement attaquée par le suroît, tandis qu'à l'est les courants menacent son port.

Mais du radeau, Sein n'a que le mouillage et la précarité. Pour la forme elle aurait plutôt celle d'une gigantesque faucille ébréchée et mordue par le sel marin, jusqu'à n'être plus par endroit qu'une mince ligne dentelée que frange tantôt l'écume, tantôt la ceinture verte des algues.

Avant d'aller s'ébrouer et s'alléger contre la cale, l'« Enez-Sun » qu'on appelle ici le courrier, se faufile entre un culot de granit imposant, couronné par la blanche pyramide de Nerroth et un pittoresque éboulis de roches, le Kadok, les Tourterelles, le Canol et le Men-Brial, où s'accroche tel un cabri sur une corniche, la lanterne du port. Derrière les rochers, sur un petit monticule, se dresse l'église trapue et sans clocher, construite par *la force de Dieu et à la sueur du peuple*, dont c'est là la maison « notre maison », affirme une inscription. Elle a remplacé depuis le

début de ce siècle, le bâtiment vétuste qui servait à la fois de presbytère et d'église.

Le village se range au coude à coude derrière une puissante digue dont on se flatte qu'elle mesurait autant, à un mètre près, que le paquebot *Normandie*. Elle fut construite sous le Second Empire, quand l'île était déjà un grand village communautaire, grâce à trois mille journées de prestations fournies par tous les gens valides.

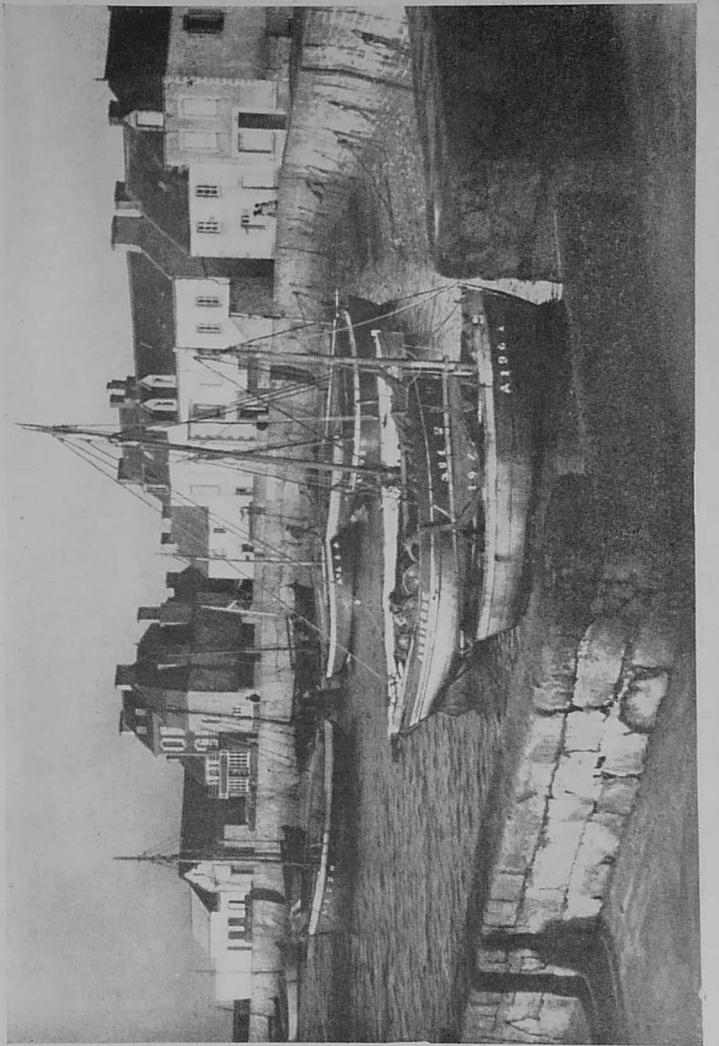
Lestés de galets, les casiers à homards s'entassaient sur le quai près des voiles rouges séchant au soleil. Les maisons sont basses à un seul étage, plaquant sur la façade blanche, leur linteau de sombre granit, souvent orné d'un millésime déjà ancien. Autour des maisons, court la ronde des rues étroites, où l'on a du mal à marcher deux de front ; il suffit, dit-on qu'elles soient assez larges pour y rouler une barrique de vin. Les rues Abbé-Leborgne et Jacques-de-Thézac venant des quais, mènent à l'église, entre deux menhirs accolés, dit les « Causeuses » et les ruines d'un moulin.

Durant l'occupation, les Allemands exigèrent que l'on plaçât des plaques pour rappeler les noms des ruelles, car ils ne s'y retrouvaient pas parmi ces Guilcher et ces Milliner. On vit alors apparaître les appellations pittoresques et pleines d'humour : rue du Coq-Hardi, rue Monte-au-Ciel. Après le départ de l'occupant, le terre-plein devant le port, devint la place du Général-de-Gaule. Avec lui, et après saint Corentin et saint Guénolé, il n'y a guère que deux hommes célèbres à se partager le privilège de patronner une rue, Fernand Crouton, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, chargé du phare de l'île, qui donna à Sein le meilleur de lui-même, et l'abbé Leborgne, doux et bon pasteur des houles, à qui l'on doit l'actuelle église.

Au delà des rues quelques murets faits de pierres sèches, puis des cailloux, du sable, des coquillages lisses et roulés comme des grêlons. Ici la lande est plutôt une dune à l'herbe rase. Ni frondaisons, ni broussailles. Les seuls arbres de l'île sont deux troènes dans le jardin du curé, dont les fleurs blanches parfument les alentours, et une vigne qui, savamment taillée, va produire du raisin. La dune est comme boursouflée par les cratères lunaires des « jardins » : jardin est peut-être un bien grand mot pour ces petits carrés, entourés d'un muret de pierres et de galets, dont le plus grand a dix mètres carrés de surface et où une terre



→
Ile de Sein - Contre-jour
Langoustiers dans le port



mince et anémiée nourrit des tiges d'orge et des pommes de terre, dont pour récolter un sac il faudra ensemer plusieurs « champs » ; on les mangera l'hiver, avec la provision de poisson séché et salé.

A moins que parfois le flux ne s'infilte, pas le moindre ruisseau, pas de source d'eau douce ; seulement quelques puits d'eau saumâtre, et l'eau des toits que l'on recueille dans des barriques plantées debout, une paroi défoncée. Pas d'électricité ; le ravitaillement n'est pas toujours assuré ; la vie demeure presque aussi précaire qu'au temps de François Le Du. Le progrès n'a amené que les conserves et les apéritifs, à peine le Butagaz, mais tout de même les moteurs pour les barques.

Autant qu'à Ouessant où les hommes naviguent au Commerce, c'est là que sont les « veuves ». Mariées en blanc, les jeunes épousées dès le lendemain de la cérémonie, prennent le vêtement noir de deuil et pour toute la vie : robe noire, avec parfois la fantaisie d'un col blanc, seule note claire dans cet ensemble sombre, châle noir, coiffe noire relevée sur la tête en forme de huit. Quand elles seront pour de bon en deuil, elles laisseront tombants les lacets et les pans de la capeline. Les cheveux aussi sont noirs, coiffés en sobres bandeaux, les figures graves sans sourire, et le teint bronzé rappelle l'ascendance orientale des iliens.

Pendant que la femme s'échine sur les champs caillouteux, l'homme guide sa barque trapue, comme Ariane guidait Thésée, à travers le labyrinthe, entre les écueils dangereux qu'il repère et identifie rien qu'au bruit de l'eau contre la roche. C'est là qu'il lève avec un peu de chance, homards langoustes et crabes, car l'île est si lointaine qu'on ne peut guère expédier et vendre que les crustacés.

Son mouchoir de champ retourné, la femme mène sa vache « pie-noire » paître sur la dune, ou va cueillir du goémon qu'elle met à sécher en veillottes, avant de le brûler pour en extraire la soude.

Existence monotone et harassante, que les Sénans acceptent sans récriminer et ils sont si discrets qu'on finirait bien par les oublier, s'ils n'avaient eu récemment l'occasion de se mettre en colère. Reléguée au bout du monde, Sein avait un privilège qu'elle tenait de Louis XIV, celui de ne pas payer d'impôts. La taxe sur les chiens et la vente du sel que la mairie se réservait suffisaient à équilibrer le budget.

Mais les commerçants se sont mis à vendre du sel, et le secrétaire de mairie qui est aussi l'instituteur a autre chose à faire qu'à tenir épicerie. La guerre et ses conséquences avaient mis à mal les finances de l'île et il s'avérait nécessaire de recharger les routes, de réparer l'école et de construire un citerne. On établit une taxe locale sur les vins et spiritueux. Mais la taxe sur les boissons déclencha la taxe sur le chiffre d'affaires, qu'accepta une partie du conseil municipal. Démission, élections, pluies de feuilles d'impôts, saisies, oppositions aux saisies, refus de payer. Le conseil interdépartemental de Préfecture a déclaré licites les impôts établis pour l'île de Sein. L'affaire en est là. Les Sénans s'étaient révoltés au xvii^e siècle pour avoir un recteur ; ils sont prêts à recommencer pour ne pas avoir de percepteur.

D'un bon roman « Un recteur de l'île de Sein » on a tiré un film, tourné sur les fortifs de Paris et que les îliens ont jugé offensant. On a ergoté sur des questions théologiques, sans se soucier autrement d'une méconnaissance totale de l'âme sénane, ignorance aggravée par une discordance entre la vérité historique et l'adaptation très fantaisiste et quelque peu bouffe qu'on en a faite.

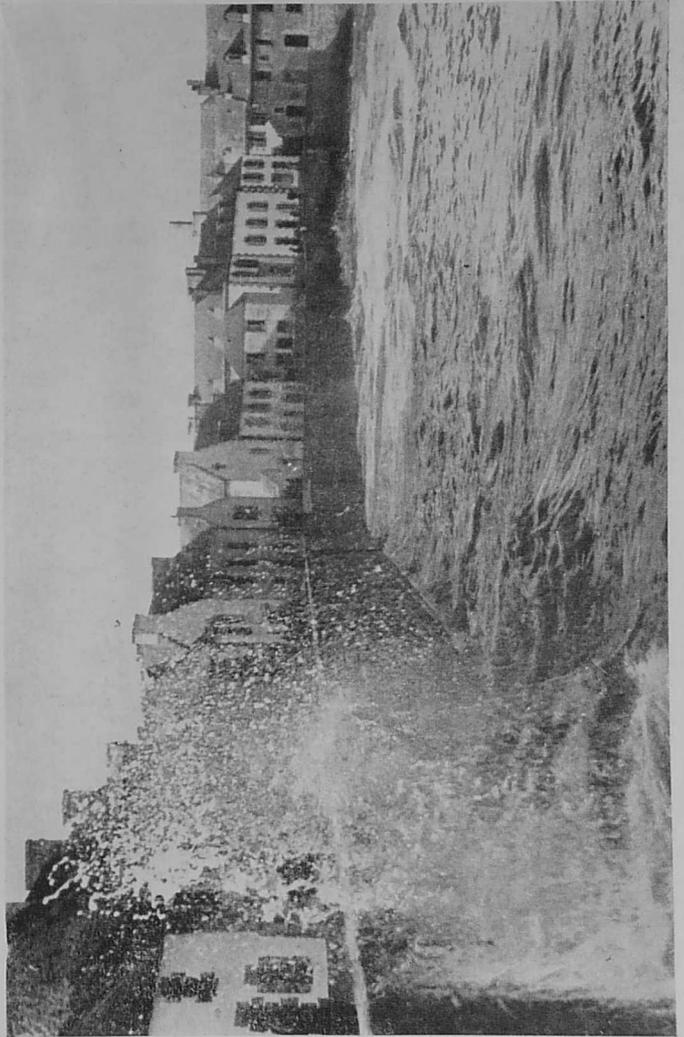
Mauvaise « histoire juive » quand dans l'église privée de prêtre, Thomas Guilcher ne trouve d'autre geste de piété à accomplir qu'une quête burlesque, alors que sa charge de sacristain avait dû l'habituer à quêter chaque dimanche pour les défunts en répétant gravement en guise de merci : « Dieu pardonne aux âmes ».

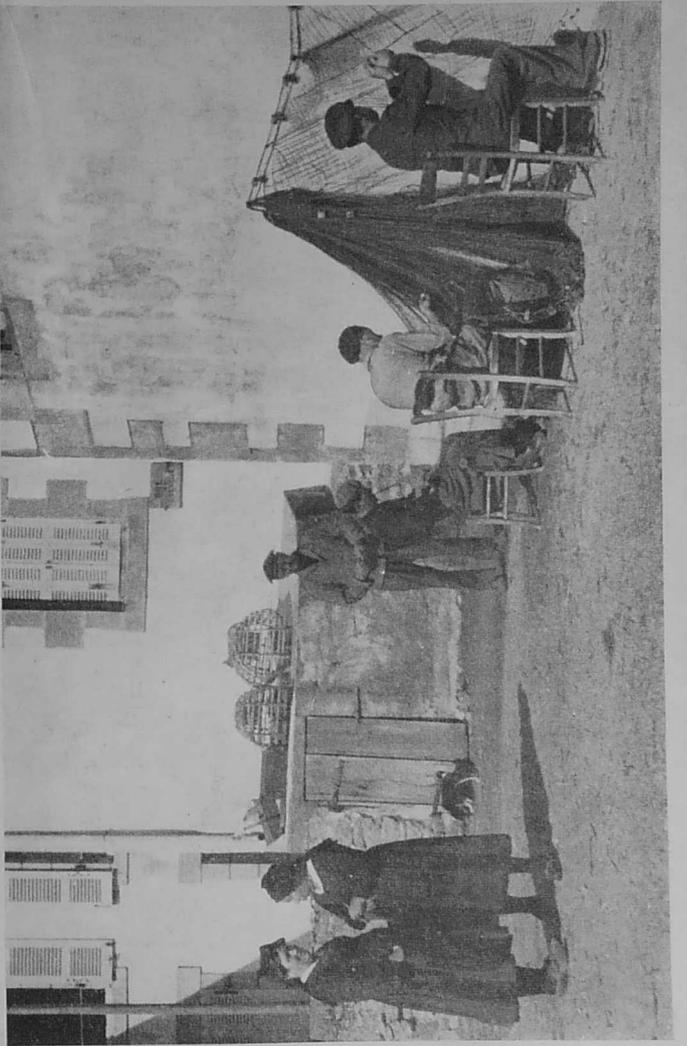
A Sein, l'île des Sept Sommeils druidiques, refuge de légende celtique, le sentiment religieux fut-il parfois entaché de paganisme est, avec le culte des morts, le sentiment le plus instinctif et le plus profond. Il nous souvient d'avoir logé dans une chambre qui était une véritable chapelle mortuaire, avec les photos des disparus entourées de chapelets à gros grains de bois, de couronne et des branches de buis béni à toutes les croix.

Sans respect humain, les yeux mi-clos, sous leur coiffe noires, les îliennes, quand l'*Enez-Sun*, arborant le pavillon rouge et or des courriers, franchit le raz de Sein entonnent un cantique en breton de vingt-deux couplets :

*Notre-Dame des Trépassés
Devant vous sont les Trépassés*

→
Île de Sein - Grosse mer
Ravaudage des filets





*Sur nos bateaux, sur nos navires,
Levez les mains pour les bénir.*

Simple et familier comme une complainte le cantique poursuit :

*Un marin à moitié noyé
A la roche s'est cramponné
Le bras droit tendu vers Jésus*

S'il se trouve à bord quelque doyen de l'île ou un prêtre on récite tout de suite après l'*Angelus*, et l'on psalmodie le *De Profundis*. C'est ici, parmi la houle frangée d'écume comme un drap mortuaire avec des glands d'argent, le plus grand cimetière de l'île. Il y en a trois autres, l'ancien, étroit dortoir mortuaire en plein bourg, enclos entre les maisons, dont on déterre maintenant les morts, et où la loi exigera qu'on fasse pousser deux moissons, avant de construire une mairie ; le nouveau, le plus grand champ de l'île après le remembrement, derrière la poste ; et, dans l'anse du Laber, celui des cholériques, deux bouts de terrain en friche, entourés de murettes, bordant la mer, avec pour tombeaux des blocs bruts arrachés au cœur même du rocher.

Pas un Guilcher, pas un Milliner, un Menou ou un Porsmoger qui n'ait dans la baie des Trépassés, sous la lanterne de la Vieille, un parent ou un frère, dont les os blanchis vont se polissant comme des galets.

*Par cinq brasses de fond ton père est couché
Ses os deviendront du corail
Et des perles ce qu'étaient ses yeux.*

Le temps de l'épouvante est pourtant passé. Maintenant que le moteur a suppléé à la voile, les accidents sont rares et les fiers marins s'enans arrachent le plus souvent aux flots les marins en péril.

Ainsi en va-t-il de Sein, qui de sa légende de Thulé des brumes et des tempêtes, est entré d'un seul coup dans l'histoire, comme le phare de la Résistance française, sur le chemin de l'honneur et de la victoire.

Sein, qui est une des cinq communes de France à avoir reçu la Croix de la Libération, possède maintenant son blason. Il est d'azur au besant d'argent, chargé d'une moucheture d'hermine, de sable accompagnés de trois

homards d'or posés en perle, les pinces vers l'abîme, l'écu posé sur un phare de sable maçonné d'argent, chargé en chef de l'inscription aussi d'argent : Sein à la lanterne d'or, rayonnant de quatre éclats au même deux à droite, deux à gauche, l'écu soutenu par deux mâts, avec leurs voiles d'argent dont les cordages retiennent un listel aussi d'argent, brochant sur la base du phare et chargé de l'inscription bretonne de sable :

A *Sklerijenn kargit hor speredou* (De lumière emplissez nos esprits).

Les trois décorations sont appendues au listel : Croix de la Libération à la pointe de l'écu, Croix de guerre 1939 à droite, Médaille de la Résistance à gauche.

Les Français n'avaient guère connu Sein qu'à travers les ragots : brûlot de pierre au péril de la mer, refuge de naufrageurs, pour le moins de pilliers d'épaves d'un autre temps, d'un autre monde. Voici une histoire toute récente qui est rigoureusement exacte. Une touriste à peine débarquée sur l'île s'enquiert en grand mystère auprès d'une ilienne : « Est-il vrai, ma brave femme, que les hommes ici sont polygames ? » L'ilienne, qui ignore le sens du mot et qui croit à une nouvelle calamité s'adresse au premier pêcheur en vue : « Paraît maintenant qu'on est polygame ; qu'est-ce que c'est encore que ça ? » Le marin qui ne manquait pas d'esprit rassura la touriste curieuse avec une ironie souriante : « Dieu les en garde, Madame, en tout cas pas plus ici qu'ailleurs, car vous nous êtes témoin que ce serait une grave erreur ».

Les Britanniques eux ont une curiosité plus saine et plus discrète. Il est vrai que beaucoup d'agents de l'Intelligence Service sont venus en missions dans les brisants du phare d'Armen, pilotés par des marins de Sein et au cœur même de l'île, infestée par les douaniers et les soldats allemands. Ils peuvent s'estimer cousins des iliens, puisque des 144 pêcheurs qui avaient gagné l'Angleterre dès le 24 juin, sur la *Velléda*, le *Corbeau-des-Mers*, la *Rouanez-Armor*, la *Rouanez-an-Peoch* et la *Marie-Stella*, si une dizaine sont morts et figurent au martyrologe des 31 victimes de la mer, cinq sont restés en Angleterre mariés à des Anglaises, un autre encore est en Amérique, trois autres ont épousé des Britanniques avant de rentrer en France. L'un d'eux est dans l'île même ; sa jeune femme de Glasgow n'est pas ici une « mouligen », c'est-à-dire une étrangère ; tout Sein

→

Ile de Sein - Vers les Amériques



l'appelle maintenant Margaret et l'a adoptée. On qualifie même avec orgueil Margaret de consul britannique. Les parents de la jeune écossaise, presque des bourgeois, sont venus voir leur fille devenue femme de pêcheur et toute l'île leur a fait fête. On parle aussi avec fierté de celui-là qui ne savait pas signer, comme on dit ici avec l'accent, et qui a épousé une institutrice d'outre-Manche. L'ilien qui a fait un assez riche mariage en Amérique, a tenu à ce que sa vieille maman aille lui rendre visite. Il lui a même proposé d'effectuer le voyage en avion.

— J'aurais trop peur de chavirer, protestait la brave Tin-Tin et comme elle est de forte corpulence, elle ajoutait non sans humour : Faudrait alors que la femme à F... F... (qui est à peu près de la même taille) vienne avec moi, pour faire le contre-poids à bâbord.

Sans avoir beaucoup fait de traversées jusqu'au continent, à plus de 65 ans elle s'est embarquée sur *l'Île-de-France*, à destination de New-York.

La vieille maman a fait le voyage et on a pu voir la coiffe de Sein sur la Cinquième Avenue, car ce n'est plus le temps où les femmes n'avaient jamais quitté l'île, ni vu chevaux, arbres, autos ou chemin de fer.

C'est tout Sein, cette fidélité au rocher natal, qui condamne la désertion, mais n'exclut pas le goût de l'aventure et des lointains voyages. Les autres rescapés de la grande odyssee ilienne sont simplement revenus à leur barque, et à leurs casiers.

Bien avant l'épopée senane à travers la Résistance française, la solidarité des gens de mer avait habitué les iliens au risque et à la gloire. Trois légions d'honneur dans l'île pour faits de sauvetage : Ambroise Menou en 1925, François Hervis en 1932, Pierre Menou en 1951.

Créée en 1867 par la Société Centrale des Naufragés, la station de Sein, équipée aujourd'hui de façon moderne, avec un canot à moteur nanti de la radio, installé sur chariot monté sur rail, livra ses premières batailles contre les tempêtes du Raz de Sein avec des canots à rames ; de 1868 à 1898 avec la *Sainte-Marie* ; de 1898 à 1901, avec le canot *Amiral-Lalande* ; de 1901 à 1932, avec le canot *Amiral-Banera* ; de 1932 à 1950, avec le canot *Amiral-Touchard* à moteur à essence ; depuis 1950, un canot à moteur Diesel est en service, et par les vies qu'ils ont arrachées aux flots les sauveteurs de Sein comptent parmi les plus émérites.

La mer, par contre, continue son travail de sape et déjà l'île a connu de grands dangers. En 1929 un raz de marée terrifiant faillit l'engloutir. La population de l'île, fuyant ses maisons et ses rues inondées se réfugia dans l'église, point culminant. Le calme revenu personne ne songea à fuir, bien que le rapport des Ponts et Chaussées eut conclu à l'abandon de ce dangereux radeau ; mais les îliens tiennent plus qu'à leur vie, à leur âpre patrie faite d'eau et de fonds poisonneux. Ils ne veulent pas abandonner non plus le lopin de terre, la maisonnette et le bateau qui constituent toute leur richesse. Et ils maintiennent

Luttant sur ce radeau funèbre dans la brume.

Quel charme ensorceleur peut donc avoir cette île déshéritée que le flot menace incessamment et que peut-être il reprendra dans un jour de furie ?

Près du phare de Guiveur, on peut voir à marée basse les fondations d'une agglomération disparue, le Guiveur, village noyé, tel une nouvelle Is. Les vieux murs apparaissent alors, couverts d'une perruque de mousses et de goémon. Sein, lui-même n'est qu'un douar au milieu du désert bleu des flots, un douar au péril de la mer.

Pourtant, en juin 1940, cela parut être, selon la parole même de Charles de Gaulle, la moitié de la France.



MOLÈNE

Sur la route d'Ouessant, après l'escale du Conquet, au sortir du chenal du Four, l'île de Molène est une étape. De Molène, on commence à découvrir « Enez Eussa ». Mais la quiète île des moulins fut toujours quelque peu éclipsée par sa célèbre voisine, réputée « Ile de l'Épouvante » et plus chère aux littérateurs qu'aux navigateurs eux-mêmes.

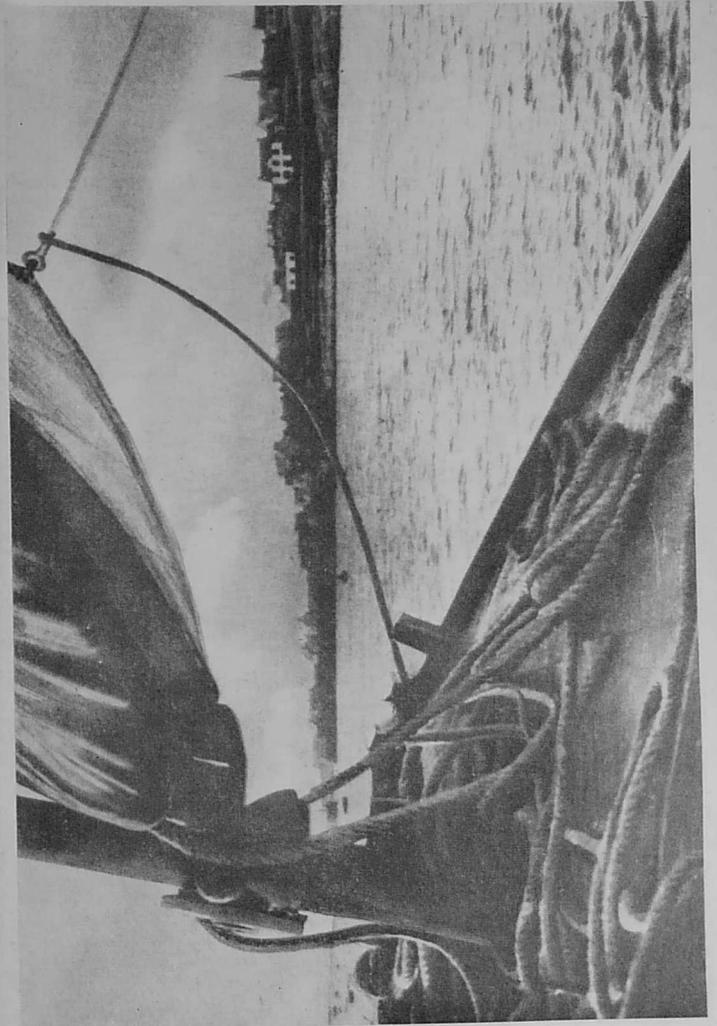
Molène développe en amphitéâtre une masse de maisons, qui donnent, vues ainsi, l'aspect d'une grande ville ; mais lorsqu'on aborde, on se rend compte que ce n'est qu'un humble village de pêcheurs, aux maisons basses et blanches, qui montent à l'assaut de la colline mordue par un maigre gazon. L'île, d'un ovale presque parfait, mesure à peine un kilomètre de long. Le village est propre et agréable ; l'église est surmontée d'un joli clocher à jour. Une horloge à quatre faces orne la tour ; il arriva autrefois, par un jour de tempête, que les aiguilles allèrent se promener dans la mer. Le cimetière dort à l'ombre du clocher. C'est là que reposent les vingt-neuf passagers du *Drummont-Castle*, qui, le 16 juin 1896, s'éventra dans la nuit sur les « Pierres-Vertes ». Les Molénais mirent tant de dévouement à repêcher les corps précipités à l'eau en frac ou en robe du soir, pour les ramener en terre bénie, leur femme tant de piété et de tendresse à ensevelir dans des berceaux de fleurs, les enfants surpris en chemise de nuit, durant leur sommeil, que le monde entier parla avec admiration de leur noblesse, de leur courage autant que de leur désespérance de n'avoir pu sauver les naufragés. Les Britanniques eux, furent si émus et si reconnaissants qu'ils laissèrent à l'île la garde des victimes. Le cimetière a pris nom de « Cimetière des Anglais ». Ce sont aussi les Britanniques qui firent don de l'horloge de l'église et d'une citerne vaste comme un court de tennis.

Longtemps le patron du *Coleman*, le canot de sauvetage de Molène, fut l'homme le plus décoré de France. Sur les couvertures de cahier d'écolier, on le représentait, son chandail couvert de plaques et de médailles, un véritable panneau de numismate. C'était devenu une sorte de héros de légende, qu'on proposait en exemple de civisme et de courage aux enfants de France. Ils sont nombreux à Molène ces héros ; c'est Delarue, qui ayant déjà un palmarès de quatre cents sauvetages, répondait fièrement à ceux qui voulaient l'empêcher de sauter à la lame, sur une barque un peu pourrie : « Par Dieu, qu'il y ait un seul chrétien en danger et je sortirai quand même ! » C'est celui qui ramenait au port un équipage épuisé par 24 heures de lutte contre la tempête, pour repartir attaché à la barre, trempé, ruisselant avec une bordée fraîche.

Ils étaient tous pareils à ce fameux « Piqueur », ce puissant roi de la mer à la carrure athlétique, mais aux yeux d'enfant, qui vient de découvrir au large d'Ouessant un véritable vivier à homards. Il n'en veut point aux Douar-nenistes et aux Camaretois qui viennent exploiter sa découverte. La mer est à tout le monde, mais lui seul, « le Piqueur » est assuré de passer partout où vient se briser la lame. Ah ! Il en a donné des émotions aux guetteurs de sémaphore et aux gardiens de phare, à se lover avec sa barque dans le chaos dantesque des rochers de la pointe du Pern. Mais on sait qu'il s'en tire toujours. On dit de lui là-bas : « C'est un lion ».

C'est le type même de Molène, car à l'encontre des Ouessantais, qui sont des navigateurs et des marins du Commerce, les Molénais sont des pêcheurs, des caseyeurs, qui passent leur temps à fouiller leur plateau rocheux et leurs prairies sous-marines. Les pêcheurs, sous leur veste rouge ressemblent à ces Vikings, qui firent souche dans les îles bretonnes.

Les femmes tiennent propres et avenantes les maisonnettes blanches au dedans comme au dehors et cultivent la terre. Les champs sont en petits carrés, entourés de muretins de pierres sèches. Certains n'ont pas plus de quatre mètres de côté, tant la propriété est morcelée. Là poussent des pommes de terre vigoureuses et des orges maladifs. C'est aussi la grande fête, lors des marées d'équinoxe, de s'en aller, le râteau ou la fourche en mains, arracher à la mer sa



→
Arrivée à l'île Molène

chevelure emmêlée, laminaires, « kalkouns » et « bezin » rouge dont rafole le bétail.

Molène est une des rares îles bretonnes qui bénéficie des largesses de la fée électricité, grâce à une petite centrale que dirige une femme, car ici les hommes ne veulent guère apprendre d'autre métier que celui de pêcheur. Depuis 1938, la clairvoyance des édiles molénais a donné à Molène l'avantage sur Ouessant d'être électrifié, ce qui fait un peu enrager les Ouessantins, au grand plaisir, sans méchanceté, des Molénais.

Grâce à leur centrale et à l'eau de leur citerne, les Molénais, gens heureux et sans histoire, continueront à mener une vie austère mais agréable sur leur kilomètre carré de paradis secret au milieu de l'Atlantique. Les breloques décrochées par eux, au creux des vagues, dans l'écume des tempêtes leur en donne bien le droit.

En plus de son Ledenez, son prolongement qui reste sa propriété personnelle dont la location constitue tout son budget, Molène commande à Trielin, la Trifourchue, à Quéménès, Beniguet, l'île bénie, à Bannec, dont un rocher s'appelle le château des Molénais, à Bannalec, terre à genêts, à Morgol, défendue par une roche à visage.

Sorte de gué pour géant avec Molène entre Ouessant et la Pointe Saint-Mathieu, ce ne sont que des récifs herbeux frangés de goémon.

Pour le cueillir, des hommes, des enfants, des femmes même, viennent s'y installer pour la saison et logent dans des baraques.

Avec pour horloge le rythme des marées, ils fournissent un travail harassant.

Dans son bureau, le fils — un fonctionnaire avec retraite — se souvient des récits de son père qui est allé faire « le Pigouiller » là-bas : Racler les algues dans la nuit, la pluie et le vent, en porter des brancardées dans un sable qui s'entrouvre à chaque pas, faire et refaire les mulots qui séchent. Ça vaut bien un coup de gnole de temps en temps pour se donner du cœur au boulot.

Il ne pense plus à son cousin, à son ancien copain de classe qui est encore goémonnier et qui à Béniguet ou à Quéménès continue à faire le même travail. Le progrès n'a amené que des chevaux (pas de routes, alors pas de voitures), les conserves, des baraques de bois, au lieu des huttes de varech !

D'histoire ces îles n'en ont pas. A Quéméné, toutefois, régnait il n'y a pas encore très longtemps, une sorte d'amazone marine, qui recrutait ses écuyers parmi les mauvais sujets, ceux qui portent la casquette visière baissée sur les yeux et n'aiment point rencontrer les gendarmes. Elle les régentaient ferme, les faisant trimer dur toute la semaine et le dimanche leur versait force libations de vin rouge et de rhum. Si bien que le lundi matin elle avait récupéré tous les salaires versés le samedi soir. Elle avait découvert le principe du circuit fermé. Ce n'était au fond qu'une maîtresse femme qui voulait que son île rapportât comme une bonne ferme.

A la fin du XIX^e siècle le propriétaire de Keller, située à l'ouest d'Ouessant, voulut vendre son île aux Allemands. On poussa les hauts cris, les journaux s'emparèrent de l'affaire, on parla même d'en saisir les tribunaux... L'oubli, comme la marée, revient chaque jour détruire nos châteaux qu'ils soient d'Espagne ou de sable.

Que dire sur ces îles ? Peu de choses car, comme l'herbe fine, jolie et fleurie de l'île d'Erch devient dure, sèche et stérile, transplantée sur le continent, la vie et les propos des Pigouillers se transforment, dans les livres en un réalisme banal.

Vous pouvez cependant aller cueillir les fleurs... là-bas.



OUessant

Quand on aborde à Ouessant, il faut prendre soin de se dépouiller de toute littérature ; celle-ci fut-elle probe et exacte comme dans la « Mer » de Kellerman, elle paraîtrait aujourd'hui désuète et dépassée. Pour beaucoup de gens, Ouessant c'est « l'île de l'épouvante », le « Bout du Monde ». On a voulu en faire le Temple du soleil, la Grotte des Filles de la pluie, alors qu'« Enez-Eussa », c'est une île qui ressemble beaucoup à nos stations de la Côte d'Emeraude.

L'*Enez-Eussa*, le courrier régulier, vous amène à Ouessant, au milieu des récifs et des courants de Fromveur. Une fois passée Molène, sur une mer écumante, c'est un chaos de roches éparses ; les bouées marquant la position des écueils sous-marins, vont et viennent comme un balancier déréglé ; l'étrave hésite au sommet de la crête, avant de plonger dans la vallée liquide, pour remonter dans un jaillissement d'écume qui couvre d'embruns.

Devant vous s'étale la côte d'Ouessant, depuis le Stiff à l'est, jusqu'à la pointe de Port-Goret, falaise abrupte à l'ouest qui vient se noyer dans la mer, en un troupeau éparpillé de noirs récifs. Au sommet de cette falaise, le phare de Créach', le plus puissant du monde, dresse sa masse blanche zébrée de noir. L'île, au relief assez plat, s'enfle et s'allonge très loin dans l'étendue jaune de sa lande, sans une maison, sans un arbre, jusqu'aux rudes assises de pierres que vient battre le flot. Des siècles de tempêtes, ont creusé, déchiré, entaillé la côte, en une forêt de lames aigues, de gouffres profonds. Tranchant sur le bleu de la mer et l'ocre de la falaise, une ceinture d'écume blanche entoure l'île.

Enfin le navire s'engage dans le chenal, au bout duquel

s'ouvre la baie, que ferme Lampaul, la capitale de l'île. C'est ici la terre la plus occidentale de France, face au grand large. Une rivière traverse le bourg ; sur la rive gauche passe un chemin bordé de maisons ; sur la rive droite, le village lui-même étalé autour de son église.

Sur la grand'place du bourg, l'église aux murs verdis dresse vers le ciel son clocher de dentelle ; tout autour, les maisons blanches garnies de touffes de fleurs ; ce sont les demeures les plus cossues du pays ; avec leur perron blanc, elles ont l'aspect de riantes villas. Dans le bourg, le long des ruelles, les maisons sont plus humbles, grises, mais trapues et carrées comme pour mieux résister aux assauts de la tempête ; beaucoup sont entourés d'un muret.

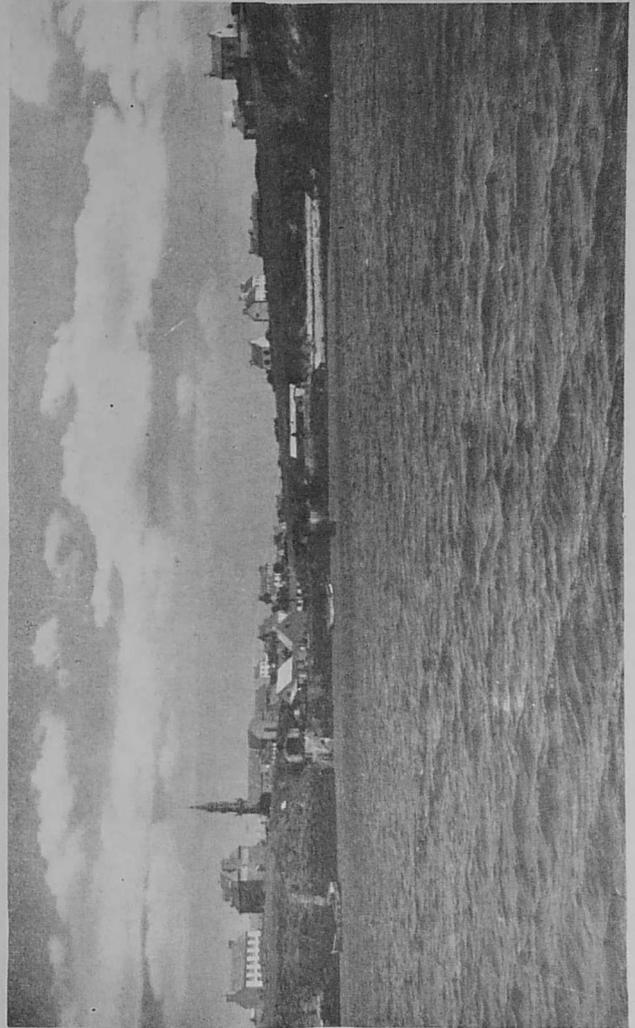
Une croix blanche sur un socle de granit, marque la sortie du bourg ; encore quelques demeures éparpillées, entourées de leur jardin et c'est la lande. Le sentier s'efface et se perd ; le sol se recouvre d'un manteau d'herbe pelé, tout en creux et bosses, aux traitres fondrières cachées sous un gazon plus vert et plus tendre ; le goémon en tas craquants sèche au soleil, dégageant une odeur de marée et d'iode. Parfois sur l'herbe jaunie et courte fleurit un tapis d'humbles petites fleurs. Le cri des mouettes et des corbijos se perd dans le fracas de la mer qui se brise sur les récifs.

De temps à autre, sur la lande, dressés sur leurs monticules, les petits moulins, aux planches noircies, tendent des bras étoilés, désespérément immobiles pour la plupart. Selon l'humeur du vent, quelques-uns tournent par à-coup ; brusquement, avec un ronronnement un peu grinçant, ils se mettent à décrire un cercle de plus en plus rapide, s'arrêtent, hésitent et repartent pour s'arrêter à nouveau.

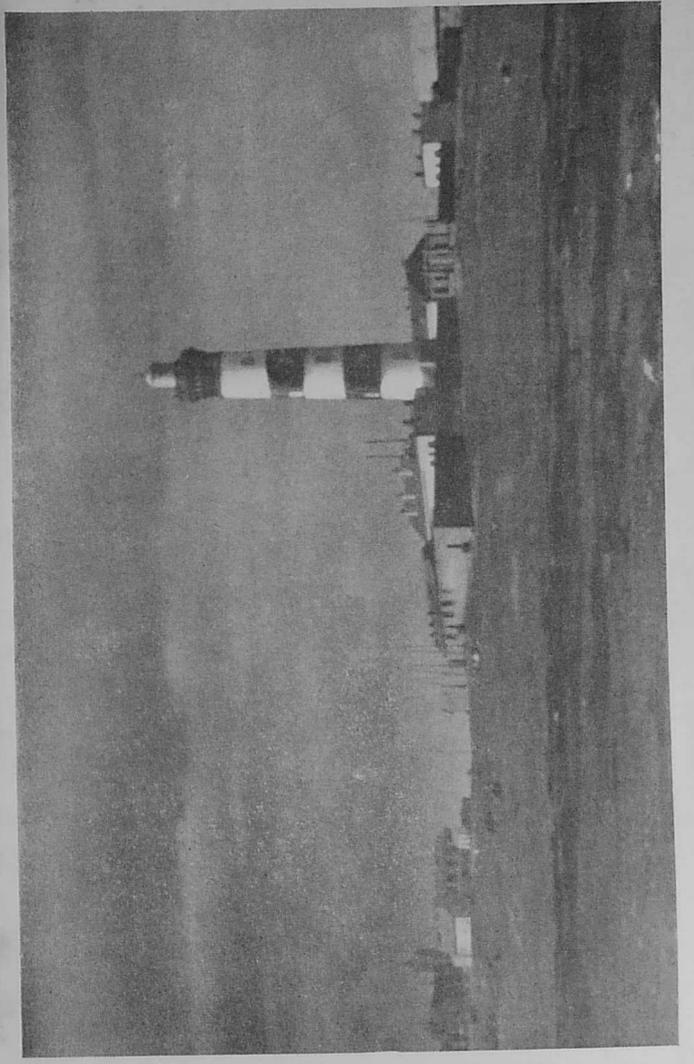
Et dans cette île qui est presque un univers, on imagine être transporté sur les polders hollandais, mais la mer est toujours là, que contemplant des rochers à qui le flot érodant s'est plu à donner figure humaine.

Par endroits, les champs remplacent la lande, autour de Lampaul ; champs minuscules où mûrissent de maigres moissons, petits prés arrachés au roc, où broutent un cheval et quelques vaches. Les femmes aux jupes courtes que le vent plaque, dressent les meuletons de foin.

Le touriste qui vient à Ouessant attiré par le pittoresque des costumes bretons, en est pour ses frais. La dernière guerre a achevé de contingenter le costume des iliennes, au point de le faire réserver pour les seules grandes fêtes



→
Ouessant - Lampaul
Le phare du Créach



carillonnées et les grands mariages. Seules les anciennes usent leur costume tout au long de la semaine et continuent de porter sous la coiffe plate à l'italienne les cheveux à la turque. Encore prennent-elle la précaution de les natter les jours ordinaires pour ne les porter flottants que sur le châle à franges du dimanche. Elles portent alors la grande robe noire à bande de velours et le tablier de soie, le corsage ajusté, recouvert du châle piqué d'épingles sur un liseré blanc. Les iliennes ont les yeux sombres en amande, yeux de braise et nez aquilin des Florentins, ce qui a permis d'avancer qu'elles descendent d'un groupe d'émigrés florentins venus dans l'île au xv^e siècle.

Leur costume noir si austère leur a valu le nom de veuves, surtout que Ouessant paraît bien souvent au long de l'année une île sans hommes, de sorte qu'une consœur parisienne crut pouvoir titrer son reportage : *Douze cent veuves dans une île de l'Atlantique mènent une vie de moyen âge... mais elles portent des bas nylons*. L'article était de la même encre et de la même fantaisie. Les femmes, il est vrai, sont souvent seules et s'il y a moins de veuves aujourd'hui, c'est que la navigation est plus certaine, depuis que les paquebots sillonnent les mers sur des itinéraires connus et avec un horaire de chemin de fer.

A part quelques rares commerçants ou artisans et quelques petits fonctionnaires, tels les gardiens de phare, dont certains restent claustrés en mer dans un donjon de granit, un mois pour dix jours à terre, les hommes « naviguent » au Commerce ou dans la « Royale », c'est-à-dire sur les paquebots, les cargos ou sur les navires de guerre de la marine nationale. Les seuls pêcheurs de l'île sont les retraités, qui ne s'éloignent guère à plus de trois milles du Youch'Koz, ce dogue tapi dans l'écume pour défendre la porte d'azur de la baie de Lampaul.

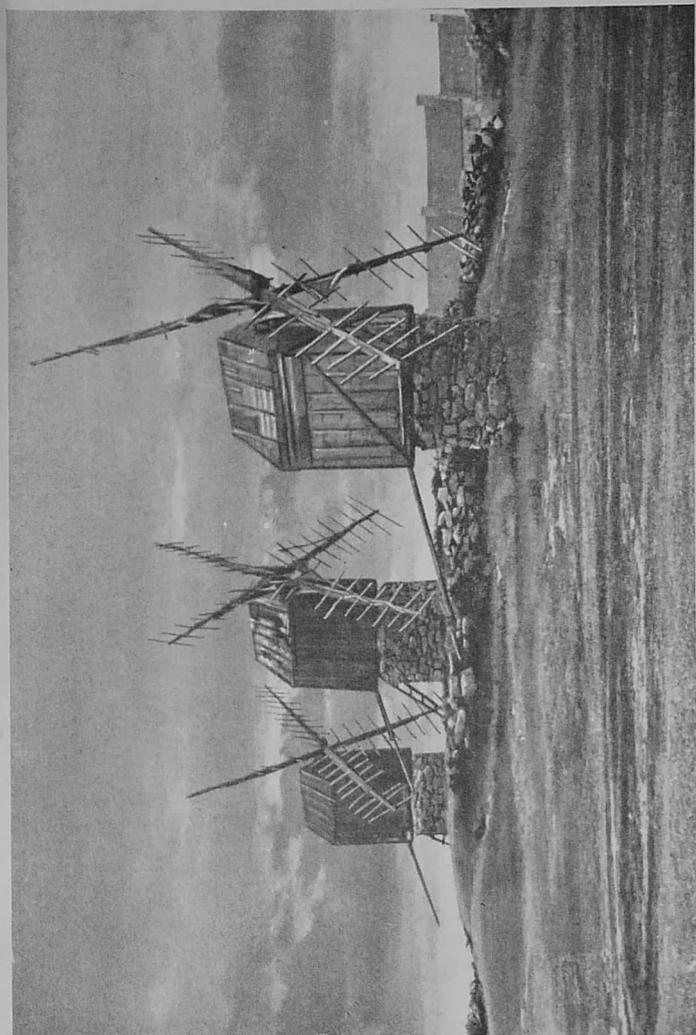
En dehors de ce havre naturel, enserré entre les pattes de homard de l'île, Ouessant ne dispose pas d'un véritable port de pêche. Dès que la houle frange un peu l'écueil, dès que se lève le vent ou que flotte une charpie de brouillard, il est dangereux de doubler la pointe de Port-Goret ou la pointe du Pern. Même l'*Enez-Eussa*, le courrier, doit prendre son mouillage dans la baie du Stiff, plus facile d'accès et aux eaux plus calmes, à l'abri des falaises escarpées, qui font paraître Ouessant comme une inexpugnable forteresse. Mais de l'autre côté, vers Creach' et la pointe de Pern, c'est

le grand large, la route des paquebots, dont on aperçoit les fumées et les feux ; cela suffit sans doute pour attirer les hommes ; l'île n'est qu'une passerelle jetée sur l'aventure. Et ce sera le lot des femmes d'attendre seules dans l'île, en cultivant leur champ grand comme un jardin.

Des femmes, il en est ici de célèbres, telle Rose Héré qui s'illustra lors du naufrage du *Vesper*, un navire anglais qui portait du vin, à la fin de 1903. Les romanciers ont fait de Rose une des plus aguichantes parmi les « filles de la pluie » ; c'était plus simplement une modeste servante, robuste, dure à la peine, touchant déjà la quarantaine. Un matin, vers cinq heures elle ramassait du goémon sur la plage de Postoun, quand elle entendit des appels sur la mer ; fouillant la brume qui faisait l'obscurité plus épaisse, elle vit surgir une embarcation à 100 mètres de la côte, dérivant vers les écueils terribles du Runiou. Rose cria le danger ; comme les hommes de la baleinière ne l'entendaient pas, elle essaya par force gestes de leur faire comprendre le risque qu'ils couraient et de les guider à travers les brisants qu'elle connaissait comme les meubles de sa maison ; les naufragés ne comprenant pas sa mimique, eurent l'idée de lui jeter un filin ; Rose Héré l'attacha à un rocher, et sans savoir nager elle entra dans l'eau. S'agrippant à ce câble, ballottée par la lame elle parvint jusqu'au canot désarmé où on la hissa à la gaffe. Trempeée, transie, assise près de l'homme de barre dont le langage lui était inconnu, deux heures durant, elle guida au geste l'embarcation, à travers les brisants du Runiou, à la Pouldru, à la Poulivarn et affrontant le terrible Fromveur, cependant que la baleinière fissurée prenait l'eau. Quand le bourg s'éveilla quatorze marins anglais rescapés débarquaient à la cale de Pen-ar-Roc'h, sous la conduite de Rose Héré.

La presse du monde entier en fit une héroïne. On la combla de médailles et de diplômes, on lui construisit une maison avec sur la façade une plaque de marbre rappelant son haut fait. Elle finit, vers 1945, veuve un peu fée carabosse, mais toujours étonnée du bruit que l'on avait fait autour d'elle. Amazone des filles de la pluie ? Non ! Une simple femme pleine de bon sens et courageuse comme toutes les Ouessantines.

Les hommes d'Ouessant sont si tôt épris de la mer, si envoutés et si mal à l'aise à terre, cette terre fut-elle un radeau de landes et de rocs, que c'était autrefois les femmes



→
Ouessant - Vieux moulins à vent

qui devaient les demander en mariage selon un protocole qui ne semblait pas avoir beaucoup changé depuis le Paradis terrestre.

Au jeune homme sur lequel elle avait jeté son dévolu, la jeune fille se rendait offrir des fruits ou quelques friandises. S'il faisait le geste d'accepter, il était « amarré », comme on dit en terme de marine. Il pouvait alors habiter sous le toit de sa fiancée, en attendant de passer à la mairie et à l'église, et aussi de s'apercevoir s'il avait eu tort ou raison de « croquer la pomme ».

Maintenant que l'*Enez-Eussa* apporte des fruits frais deux fois par semaine, qu'offrent à plein cageots les boutiques de l'île, on minaude et on se marie comme partout ailleurs, en prenant soin d'inviter, même si le repas doit être modeste, toute la parenté, qui est toujours nombreuse ; toute la jeunesse de l'île prend part au bal la veille et le jour de la noce. Le terme péjoratif de « mouligen » demeure pour toute « étrangère », épousée sur le continent, et amenée dans l'île, mais aujourd'hui, les Ouessantines franchissent volontiers le Fromveur pour suivre un mari ou un fonctionnaire de la Grande Terre. Les vacances les ramèneront, fières de la marmaille dépavée, dans l'île natale qu'elles n'ont jamais maudite, ni même oubliée.

De toutes ses coutumes pittoresques, Ouessant, ponton avancé vers les îles bienheureuses d'Occident, de la Mythologie des Celtes n'a gardé que la plus pieuse coutume, la cérémonie de la *Proëlla*, mais c'est Broëlla qu'il faudrait écrire, de *Bro* (pays) et *elez* ou *ela* (rapatriement).

Quand un pêcheur a disparu, depuis une semaine dans les courants du Fromveur, quand le maire ou le syndic est allé porter dans un foyer le pénible message télégraphique de la mort au loin d'un navigateur ou d'un soldat, tandis qu'un glas d'honneur alerte l'île et que les voisins s'en vont de maisons en maisons « prier de la proëlla », le plus proche voisin se met en quête du sacristain qui lui remet une petite croix de cire blanche et la croix de la paroisse. La croix d'argent des enterrements est placée dans la maison en deuil, près de la fenêtre ouverte, de telle sorte qu'on puisse en passant l'apercevoir de l'extérieur. La croix de cire, la proëlla est placée au milieu de la grande table, sur deux coiffes blanches croisées, ou bien sur un petit autel, au centre d'une chapelle ardente. Les pleureuses patenôtrières l'entourent, la famille se réunit, la parenté accourt.

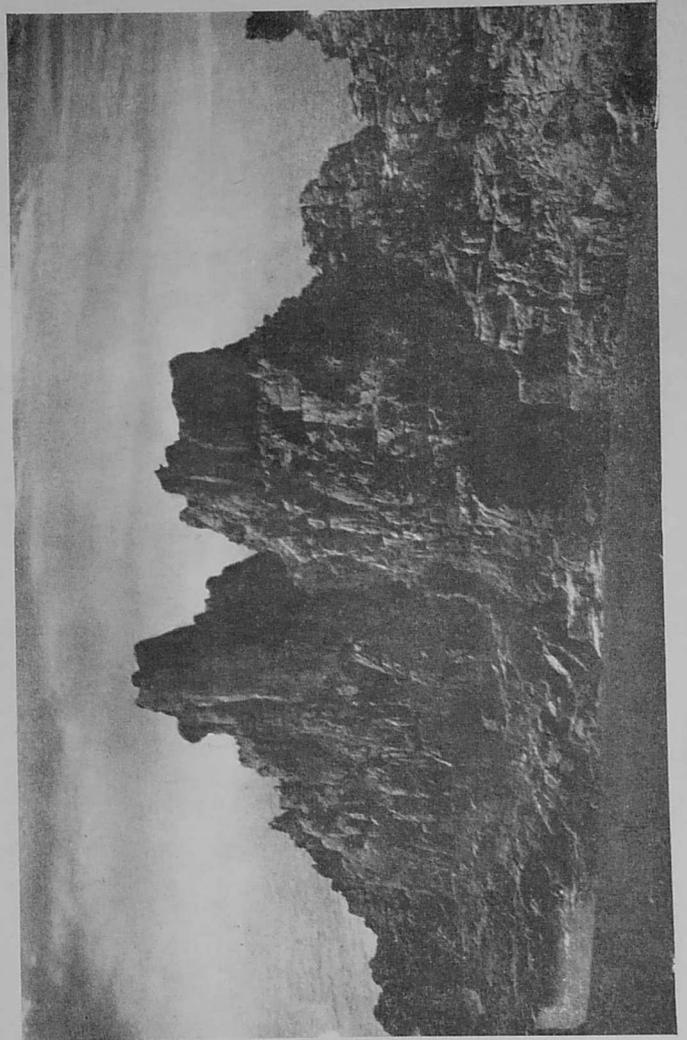
Au jour fixé pour les obsèques, le clergé arrive au domicile mortuaire, comme pour une levée de corps, avec ce complément de solennité que la cérémonie sera célébrée au milieu de la matinée, alors que la coutume est d'enterrer l'après-midi. Dans le cortège pour l'église, le plus ancien parent du défunt marchant derrière le clergé, porte avec une piété d'officiant la petite croix de cire blanche sur cette sorte de corporal qu'est la coiffe des femmes. L'office se chante dans un parfum d'encens, comme si le cadavre, qui en ce moment roule parmi les goémons verts, dans quelque profondeur abyssale, était là, emboîté sous le catafalque. Mais le cortège ne descendra pas la nef, sous les regards de l'assistance au chant triomphal de l'*In Paradisum* ; côté Evangile, dans la chapelle de Saint-Joseph, près d'un buste aux mains suppliantes, qui semblent s'arracher à de hautes flammes rouges, sous le regard attendri d'un ange pleureur, est une petite urne de marbre noir avec une torsade de suaire ; c'est là qu'on vient glisser la petite croix de cire blanche, portant inscrite à l'encre l'identité du défunt, un peu comme un dernier message dans la boîte aux lettres de l'au-delà.

On attendra une grande solennité comme clôture de Mission, retour de Mission, Jubilé, pour transférer au cimetière les proëllas sous le petit monument de granit qui porte sur une face cette inscription : « *Ici nous déposons les croix de proëlla, en mémoire de nos marins qui meurent loin de leur pays, dans les guerres, les maladies et les naufrages.* »

De l'autre côté cette seule exclamation au milieu de la pierre : « *Hélas* ».

Sur cette terre consacrée au soleil où les phares et l'église sont construits des dolmens, cromlechs et pierres du temple des prêtresses Balligènes, le sentiment religieux reste très vif, à peine veiné de quelques rémanences païennes, pour ce qui est du culte des morts.

L'île, qu'une mauvaise légende prétend, en généralisant à tort, avoir été pervertie par une garnison de troupes coloniales, limogées par mesure disciplinaire, resta durant toute l'occupation allemande intransigeante et fière. Les nazis quittèrent l'île en hâte, car ils pressentaient l'encerclement de Brest ; mais quelques deux douzaines d'occupants autrichiens ou nazis mal convaincus, peu désireux de rejoindre les autres allèrent se camoufler dans les escarpements de Pen-ar-Roch. Pensant avoir oublié des trainards, les Allemands virèrent de bord et voulurent reve-



→
Ouessant - Les Rochers

nir dans l'île. Durant ce temps le garde champêtre, seul représentant de la force armée dans cette île, était allé rassembler les transfuges. Il ne leur avait promis la vie sauve et la liberté que s'ils apportaient leur contribution et leurs armes à la défense d'Ouessant. Il les fit déployer en tirailleurs sur le glacis devant le calvaire de Lampaul : « A genoux les Allemands, ordonna-t-il d'une voix assurée de « bosco », et jurez devant Dieu que vous combattrez loyalement pour la défense de l'île qui vous a accordé refuge ». A cette pointe extrême de l'Occident, si improvisée qu'elle fut, cette reddition ne manquait point de panache. Surpris d'être accueillis par des rafales de mitrailleuses, tirées par des soldats qui portaient leur uniforme et n'y comprenant rien, les nazis rebroussèrent chemin, sans insister.

Ouessant, vigie du vieux monde, qui regardant monter

*...dans un ciel ignoré
du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles,*

vit si souvent défilé devant elle, parmi les voilures blanches ou à la proue haute des navires, la gloire bretonne et française des décisives victoires et des généreuses expéditions, venait, par ce fait d'arme, de se venger seule de la profanation qu'elle avait eu à subir.

Et la croix lumineuse de Creach' pourrait à nouveau indiquer leur route aux navires de tous les pays du monde naviguant pour des œuvres de paix et le bonheur des hommes.



ILE CALLOT

Une île, Callot ? Non même pas.

Une presqu'île ? Non plus, les géographes sont pointilleux dans leurs définitions.

Mettons une demi-île que la mer en se retirant deux fois par jour permet de gagner à pied sec.

Ce ne fut dans des temps qui ne sont guère reculés qu'un maigre rocher, long de deux kilomètres, où ne poussaient que du goémon et des mouettes.

C'est pour récolter le goémon que la flotte japonaise (à Carantec on nomme ainsi les goémonniers de Plouguerneau), débarqua à Callot. Ils s'installaient dans de petits abris qui ne résistaient pas aux rudesses de l'hiver breton et aux coups de boutoir du vent de mer, et qu'il fallait rebâtir chaque année, au printemps.

Un pigouiller, plus hardi que les autres, construisit sa maison, une vraie maison en pierres. Son exemple fut suivi et maintenant il y a une centaine d'habitants tous descendant des goémonniers de Plouguerneau, appartenant à une douzaine de familles et habitant les quinze ou vingt maisons de l'île.

Parce qu'un Breton l'emporta en 513 sur les pirates Danois, il y a une chapelle grimpée sur une bosse qui fait figure de Montagne ; les Carantécois y viennent en procession le lundi de la Pentecôte et le jour du 15 août. Il y a aussi une école minuscule avec un tout petit préau, des fleurs et du gazon, un véritable jouet d'enfants en somme, un « débit hygiénique » pour les touristes qui se risquent à venir respirer l'air des îles.

Que verra-t-il d'ailleurs ce touriste, en dehors des jardins avec leurs bosquets nains d'artichauts et leurs bouquets de choux-fleurs ? D'innombrables petites plages de sables

voluptueusement blotties entre deux rochers, des semis de rocs en collerette d'écume que l'on aperçoit au détour d'un chemin, et surtout un magnifique coup d'œil sur Saint-Pol de Léon et ses trois clochers, l'estuaire de la Penzé et celui du Dossen d'où émerge le Château du Taureau enfin sur Carantec et ses villas enfouies dans le vert des frondaisons.

S'il veut rêver, notre passant pourra se croire sur une île déserte où aucun autre humain n'aura débarqué. Il pourra aussi dédaigner ces gens du Continent qui ne connaissent pas la joie d'être bercés par le chant des flots qui viennent s'abattre sur le rivage. Il pourra humer, à pleins poumons l'air salin et pourra enfin rentrer, s'il a le mal de mer, notre fier ilien, à pied sec vers Carantec et son hôtel douillet.

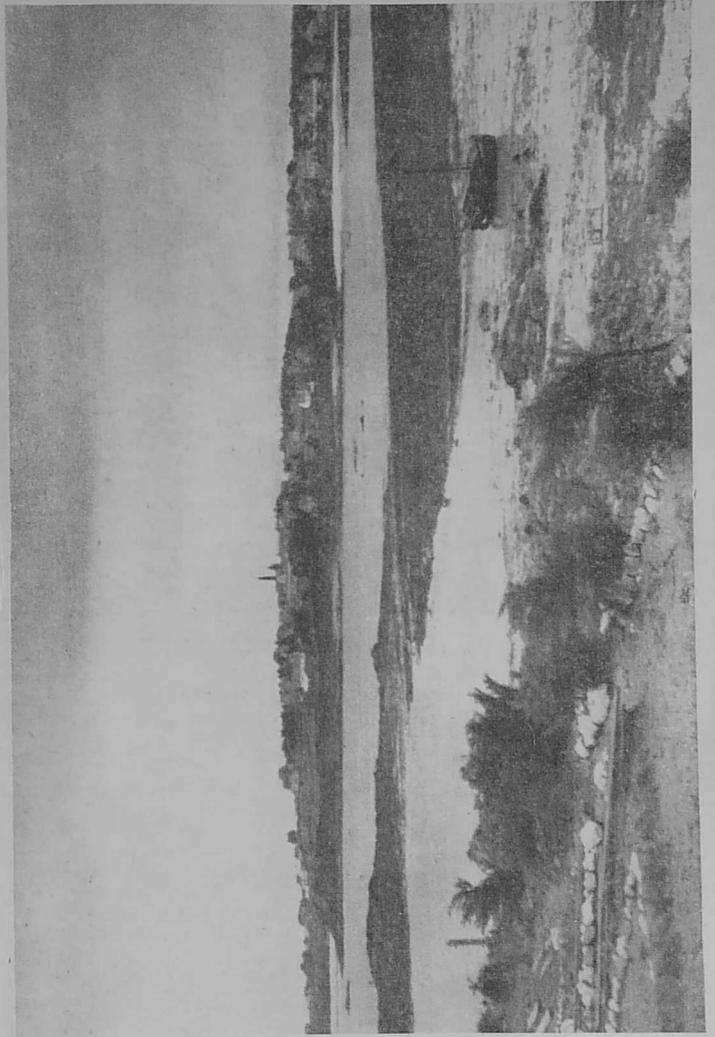
Mais le véritable amateur de solitude pourra venir s'y reposer comme dans un de ces parcs qui sont nécessaires dans les grandes villes, pour oublier le bruit.

Ceinturée par des petits îlots nommés : l'île aux Dames, l'île Verte, l'île Noire, Ricart, Beg lem qui servent de perchoir aux oiseaux de mer Callot, île sans l'être, point marquée sur les cartes, à qui les guides ne consacrent que quelques lignes, qu'aucun poète n'aura chantée, a belle allure à marée haute dans le soleil couchant : « Elle flotte à fleur d'eau, a-t-on écrit sur ses assises rouillées, grumeleuses et déchiquetées, comme un vieux crocodile digérant ».

Qu'il plaise à la mer qui, comme un rapace insatiable, ne cesse de la miner, de la ronger, de la grignoter, oui, qu'il lui plaise de nous la conserver longtemps encore...



→
Carantec - Vue sur l'île Callot



L'ILE DE BATZ

Lovée sur la mer, face à Roscoff, l'île de Batz ressemble à un gigantesque squalo se chauffant le ventre au soleil, sur le sable tiède et crissant d'une plage. La traversée qui dure une demi-heure se fait sur une gabarre ; mais pour peu que la mer découvre assez, il faut en faire la moitié en sautant d'une pierre sur l'autre, et gare au varech, plus traître que la glace. Gardez-vous aussi de faire comme ce Parisien qui, nanti d'un billet pour Batz, aux guichets de la gare Montparnasse, se retrouva au Croisic. Si le Bourg-de-Batz est près de La Baule, l'île de Batz est, elle, dans le Finistère.

Le village est situé en façade sur l'anse, qu'une longue jetée transforme en port ; il est entouré d'une couronne de coteaux nus et rocheux. Sur les landes, les giroflées de Mahon poussent à l'état sauvage. Au creux des petits vallons se nichent les tamaris rabougris. Les maisons du village, blanches au toit bleu, se serrent les unes contre les autres comme un troupeau de moutons. Et le phare, tour blanche à la lanterne brillante, semble un berger veillant sur lui.

La légende affirme qu'il y eut jadis dans l'île un dragon qui exerçait des ravages terribles. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Pol Aurélien, venant d'Ouessant arriva à Batz pour y exercer son ministère. Le comte Guytur, gouverneur de l'île, supplia le saint de délivrer le pays de ce monstre horrible. Pol y consentit ; avec un gentilhomme du canton de Cleder, qui lui servait de guide, il se dirigea, vêtu de ses ornements sacerdotaux vers l'autre de la bête. Arrivé là, il lui ordonna de sortir. Le dragon ne se fit pas prier ; mais son accueil fut assez peu engageant : roulant des yeux furibonds, crachant le feu, comme tout dragon qui se respecte, il avança vers les deux téméraires. C'est ce que Pol attendait ; sans se laisser intimider par la fureur de

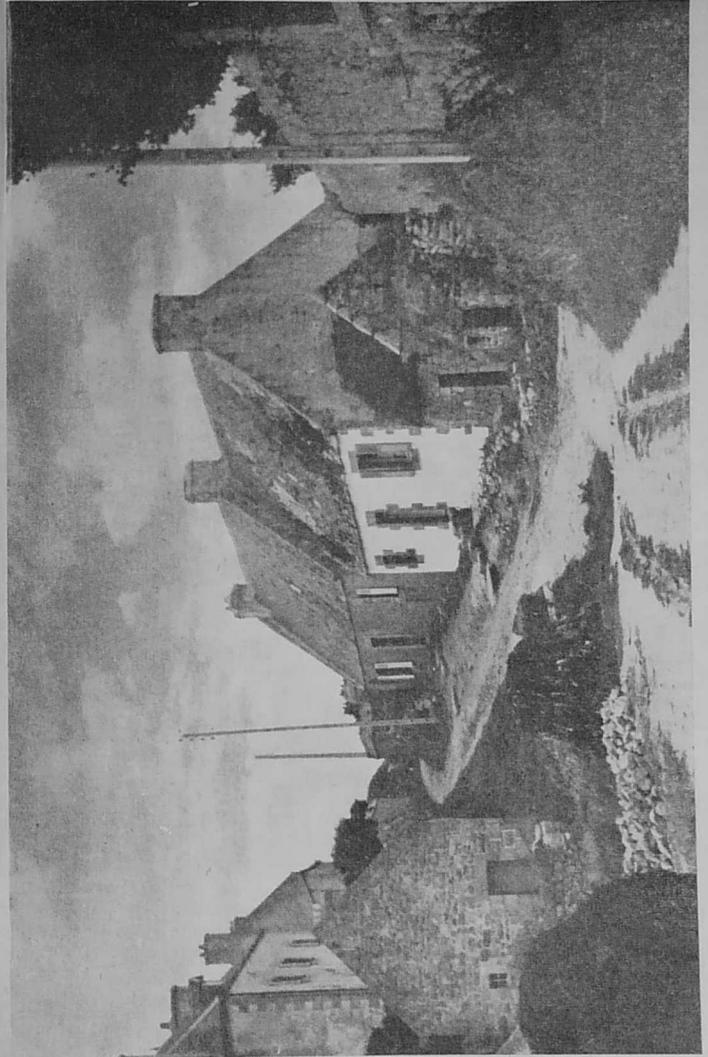
l'animal, il lui entoura le cou de son étole. Aussitôt le dragon se calma ; mené par cette laisse improvisée, il suivit docilement le saint et poussa la complaisance jusqu'à disparaître dans la mer. On montre encore au nord de l'île, à l'endroit qui porte le nom de « Toul ar Serpent », le Trou du serpent, la griffe du dragon dans la pierre. Les deux héros furent récompensés. Le gentilhomme reçut, entre autres le privilège, pour lui et ses descendants, d'aller à l'église l'épée au côté, le dimanche suivant l'octave des fêtes de saint Pierre et saint Paul. Quant à Pol, il reçut de nombreux présents, dont un palais, qu'il transforma en monastère. Mais il ne se borna pas à ce premier miracle ; c'est lui qui fit jaillir une source dans l'île ; il guérit trois aveugles, deux muets et un paralytique. Après sa mort il fut enterré à Saint-Pol-de-Léon.

Une étole ayant réellement appartenu à saint Pol Aurélien se porte toujours en procession et sert pour « évangéliser » les enfants contre la peur, tandis qu'une cloche de l'abbatiale est à Saint-Pol-de-Léon. Mais la grande dévotion des gens de Batz est pour sainte Anne.

Le sanctuaire de la céleste Mam-Goz, exhumé du sable, en contre-bas de la dune, à la pointe est de l'île, entre deux côtes très dissemblables, celle du nord, âpre, assaillie par une mer houleuse, l'autre au sud, toute de douceur barrant un lac tranquille, surgit, austère, silencieux et orant. Parmi les pierres nues, demantelées de l'abbatiale de Pol Aurélien, il ne reste que cette chapelle de Sainte-Anne, qui semble comme un reliquaire avec des ex-votos, des bérets de marins, des médailles militaires, des légions d'honneur et des peintures naïves de navires au milieu des tempêtes.

C'est là comme le havre pieux de l'île ; on y vient pèleriner le dimanche et pour chaque grâce à implorer, chaque absent à recommander. Le grand pardon est le 26 juillet et le dimanche dans l'octave. Rien n'est plus émouvant qu'une messe matinale parmi ces ruines, avec pour orgue la mer, pour chorale les oiseaux, cependant que les assistants se tiennent agenouillés dans la rosée, pareils à des fantômes de moines, là où était autrefois la grande nef, entre la rangée des stalles.

Devant le chœur, il y a une dalle funéraire à la mémoire d'un révérendissime père abbé. Un ilien voulut dit-on, cette pierre, pour le seuil de sa maison. Il vint avec des voisins complices, mais tous les efforts demeurèrent vains. Des



→
Les maisons de l'île de Batz

gémissements sortaient de la tombe et la pierre se faisait lourde, si lourde qu'ils s'enfuirent épouvantés.

On raconte, dans un autre genre, qu'il y avait autrefois, sur un cèdre une pancarte disant : *C'est dans les branches de cet arbre que Robinson passa la première nuit qui suivit son naufrage, afin de se soustraire à la voracité des bêtes sauvages dont l'île était infestée.* C'était, paraît-il, une galéjade des iliens. Ils ont bien raison de se venger.

Un écrivain du milieu du XIX^e siècle, Verusmer, déclarait bien que Batz était une île habitée par des gens ignorants, ne sachant pas lire, sans idée des arts les plus simples. « Leur industrie qui est très bornée, poursuivait-il, leur travail, leurs fatigues de la nuit et du jour suffisent à peine à leur subsistance. C'est au sein de cette âpre nature qu'il faut chercher l'homme approchant de l'état primitif de la société. »

Voilà comment des gens qui n'avaient sans doute jamais débarqué dans l'île, s'imaginaient les insulaires. Cette fausse littérature a contribué trop souvent à donner une idée inexacte de la Bretagne.

Si Verusmer revenait, dans un de ces groupes de touristes qui entre deux trains, vont faire timbrer leurs cartes postales, du cachet magique qui leur donnera auprès de leurs amis et connaissances la notoriété qui entoure les grands voyageurs, il se rendrait compte qu'à la différence de toutes les îles bretonnes, Batz n'est pas une île marine, plutôt une île « paysanne ».

Il faut dire qu'elle se trouve en pleine « ceinture dorée », dans le pays des primeurs. C'est une île paysanne, un jardin sur la mer. Ce sont des terriens qui ont conquis ce jardin ; autrefois, l'île ne possédait qu'un seul cheval ; aujourd'hui, les voitures sont plus nombreuses que les bateaux. Mais il reste un peu du marin dans chaque paysan, comme chaque marin demeure à moitié paysan.

Ce métissage a donné un type original : le goémonnier, car la véritable moisson de ce jardin, c'est le goémon, goémon d'épave et goémon noir, dont les mulons jalonnent la lande comme des huttes. Pour ce goémon, on se fait volontier fraudeur, braconnier, en quelque sorte. Car il y a un temps prohibé pour cette récolte ; c'est une des fortunes de l'île qu'il faut préserver.

Les seuls vrais marins sont les matelots des gabarres, qui effectuent le passage et quelques rares caseyeurs, qui accu-

sent les coupeurs de fucus de mettre en fuite le poisson. Mais tout le monde, y compris les touristes est pêcheur de crevettes. Au moment des grandes marées, quand la mer découvre beaucoup, chacun s'en va, armé de son haveneau, râcler le bas de l'eau. Naturellement cela ne va pas sans rivalités de clan et de caste, que l'on règle une fois l'an, lors des régates et des cross de la fête communale.

Batz, c'est surtout une île paysanne. Le paysan est un petit exploitant de ferme d'un ou deux hectares au plus, mais les pommes de terre donnent deux récoltes. La terre est précieuse pour tout paysan, à Batz elle l'est encore bien plus ; avec celle de Saint-Pol-de-Léon elle est la plus chère du monde. Alors qu'en général dans une île, ce sont les îliens qui désertent pour s'établir sur le continent, à Batz ce sont les paysans du continent qui sont venus s'établir dans l'île. Le véritable potager se trouve au centre, autour du sémaphore et entre le sémaphore et le phare ; les champs sont bien tracés, bien exposés, bien cultivés, tout y pousse sans châssis.

Aux deux pointes, on retrouve l'échine de pierre et de sable plus osseuse ; la terre y devient plus maigre et plus aride, et dont la sécheresse fait de la cendre. La preuve a été faite pourtant à Porz an Ilis, par un condamné à mort que la dune roussie et éventée pouvait devenir une luxuriante palmeraie.

Ce condamné à mort était un Parisien, M. Delasalle, homme du monde, mais original et aigri, car ses revenus étaient allés, pour une bonne part, se perdre dans les fonds russes. Misanthrope sans doute autant que collectionneur et artiste, il fut séduit par la beauté de l'île, la luminosité de son ciel, la douceur de son climat, l'éclat des couchers de soleil d'une splendeur toute orientale. Grand voyageur, il rêva de prendre là sa retraite définitive. Il acheta de la

découvert des sépultures druidiques, une croix mérovingienne et entreprit de construire un véritable Colisée dont l'arène serait une palmeraie. Palmiers phénix, palmiers dattiers, figuiers, grasses cactées, pourretas fleurs mexicaines, droescenas et aussi aloès, « aloès féroce ».

Touchante et aussi édifiante, la vie de l'aloès ; durant quarante ans, il reste modestement tapi, fragile, réservé, délicat, puis tout d'un coup, il se met à monter comme un cerge, jusqu' cinq mètres et au delà ; il va fleurir, mais c'est pour mourir aussitôt après, non sans qu'une nouvelle pousse ait surgi, au bout d'un long cheminement de racine.

Cette délicieuse oasis, peignée, ratissée, nette, s'abrite derrière des frondaisons bruisantes de cyprès et de troènes sur l'écran bleu de la mer. On l'appelle le Jardin Colonial, et c'est la gloire, la parure et en même temps la curiosité de l'île. Il manque bien à ce décor magnifique les vieux moulins du Rhu, du Goullen et de Castellie, qui avec leurs bras levés, clamaient bien haut l'admiration bretonne pour cette reconstitution du Paradis Terrestre.

Le dicton veut que si l'on a peine à atteindre Batz, personne n'en veut sortir. Et les retraités sont nombreux ici qui sont revenus, après une carrière très honorable, faite dans la Marine, vivre dans la maison natale exhaussée d'un étage. Au cimetière l'on peut voir le tombeau des anciens capitaines au long cours, large et chevillé comme des coffres de marine. Capitaine au long-cours, cela flambe dans le granit et dans le marbre ; il semble bien que ce soit ici encore le plus beau titre et ce don de commandement revendiqué jusque dans l'ultime appareillage, crée dans cette île comme une sorte d'aristocratie qui reste celle des coureurs des mers.

Les anciennes familles comptaient bon nombre de ces

BRÉHAT

Si la péninsule armoricaine, au bout de la terre, est à elle seule un vieux monde, plein de contrastes, de grâces variées, imprévues, attirantes et aussi de grandes harmonies, là riantes et radieuses, ici graves et solennelles, ailleurs mystérieuses et sombres, on peut admettre que Bréhat en fut la maquette, au temps de la création.

Toute la variété, tout le charme, tout le pittoresque, toutes les splendeurs de l'Argoat et de l'Armor, sont enclos dans cette île. Tous les deux cents mètres le paysage change et à chaque fois on est un peu surpris, dérouté ; on n'a pas le temps de reprendre son souffle ; on a l'impression d'avoir fait cinquante, cent kilomètres, tellement c'est différent, il y a toutes les formes de rochers, toutes les criques, toutes les grèves. Il y a des ébauches de monts, à peine des jeux de saute-mouton pour enfants de Pantagruel. Il y a des champs, des landes, ici discrètes avec des bruyères mauve-prélat, là flamboyantes avec les ajoncs d'or.

Cette maquette qu'il abandonna aux jeux de quelque archange préféré, le Créateur se plut à la teinter de rose bonbon, mais la mer, le soleil, le sel et le varech ont patiné tout cela au point qu'il n'y a que la palette d'un peintre à s'y retrouver. L'archange, lui, s'amusa à faire flotter sa Bretagne en miniature dans le courant chaud du Gulf Stream, et pour bien défendre son jouet, il planta tout autour des éclats de granit rouge.

Ce jouet abandonné baigne à quelques encablures de Paimpol et de Port-Even, dans une douceur toute méridionale.

L'île qui autrefois ne portait pas de nom, a été baptisée par saint Budoc du nom de « Breiz-Coat », Bretagne des bois, ce qui a donné en français Bréhat. La découverte de

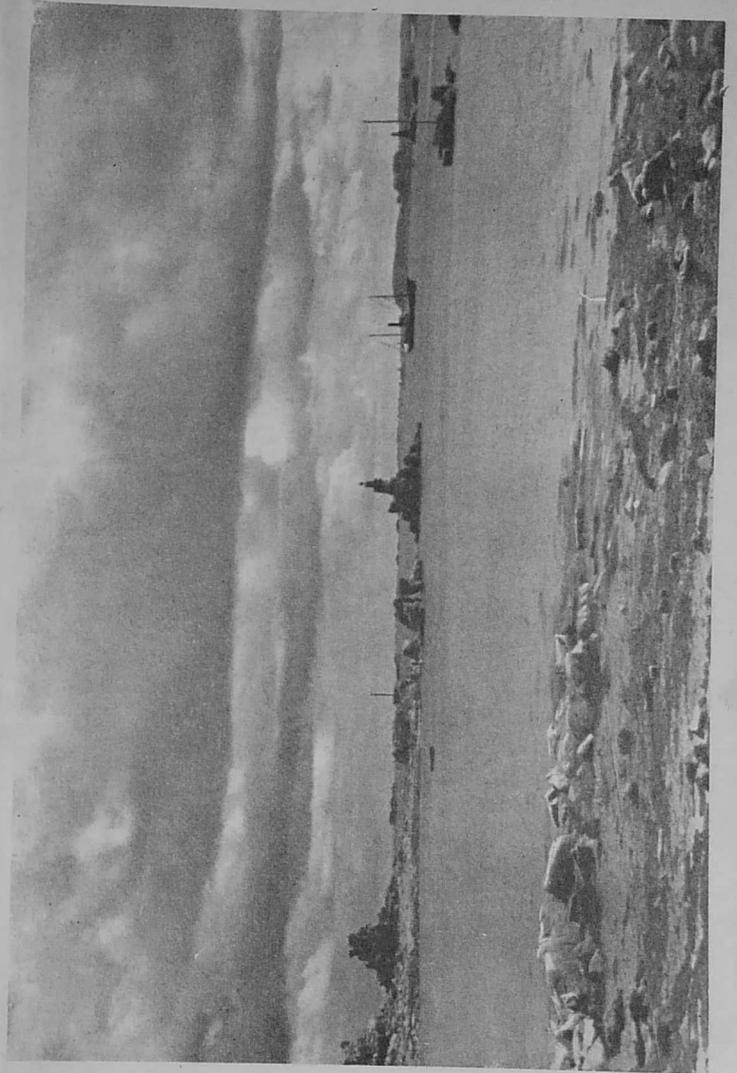
ruines gallo-romaines sur un îlot voisin l'Avret, a prouvé que Bréhat fut habitée de bonne heure. Budoc y débarqua au 5^e siècle et y établit un monastère. Puis, saint Maudez, venant d'une île voisine, apporta à son tour l'Evangile à Bréhat, contre le gré des habitants d'ailleurs, qui ne l'acceptaient guère ; aussi décidèrent-ils de se débarrasser du saint. Ils allèrent demander aide à Satan. Le diable trouva le moine, mis à la porte de toutes les maisons, couché sur un rocher (dont le nom demeure, Gwele San Maudez) et il lui dit : « Si tu peux rejoindre ton île dans une auge de pierre, je croirai que ton Dieu est le plus fort et le plus puissant ». Maudez ne se troubla pas ; il se mit en prières, puis prenant une auge, il la posa sur l'eau et y embarqua, comme dans une bonne barque. Toutes voiles au vent, l'auge porta le saint sur l'île voisine. Furieux, le diable disparut. Pourtant le miracle n'avait pas convaincu les Bréhatins. Il fallut qu'une suite de malheurs s'abattent sur l'île, pour qu'ils consentent à aller trouver Maudez et à lui demander pardon. En signe d'expiation, ils élevèrent un calvaire face à l'île Maudez, où tous les ans, jadis, ils se rendaient en procession le jour de la Trinité.

Toute la population ayant été massacrée et les défenseurs du château pendus aux ailes du moulin à vent du Nord, en 1428, par les Anglais venus assiéger Bréhat, sous les ordres d'un comte de Kent, qui périt dans la bataille, l'île resta déserte pendant plusieurs années.

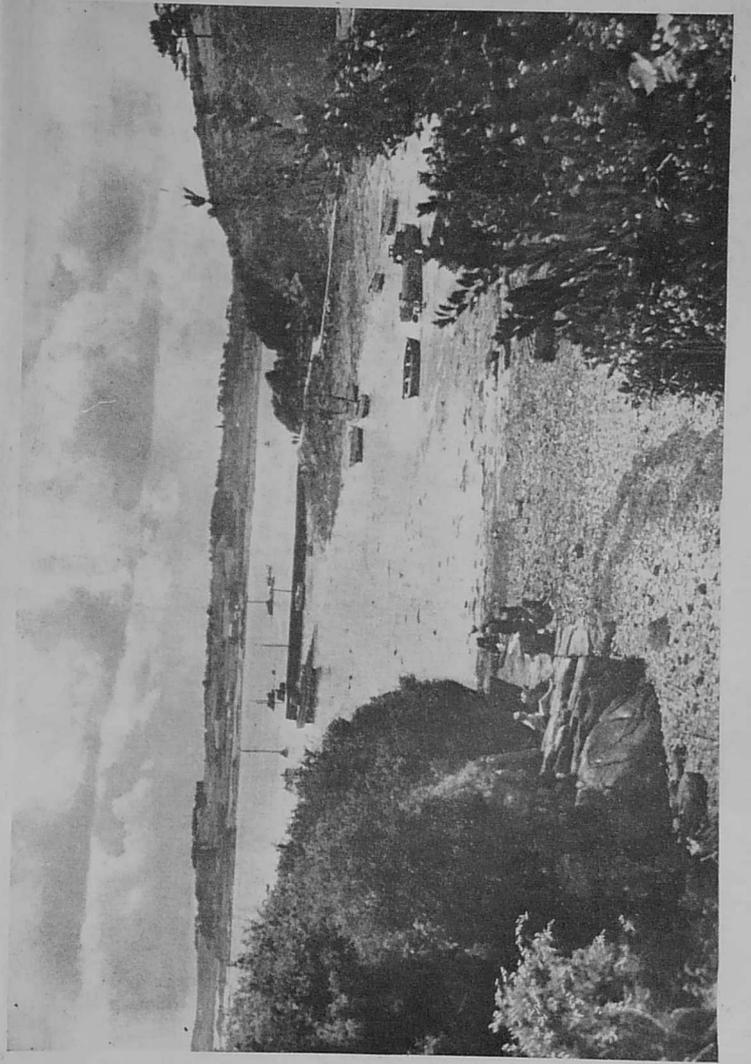
Un de Penthievre en avait fait don à l'abbaye de Beauport « *cum bobus et agricolis* » avec les bœufs et les habitants, à charge aux abbés de Beauport de fournir un desservant à Bréhat, ce qui demeura jusqu'à la Révolution.

Vers 1745, les Anglais débarquèrent par surprise, un dimanche pendant la messe et firent irruption soudainement. Mais une vieille femme qui gardait ses moutons sur la côte coupa les amarres des chaloupes et les envahisseurs furent faits prisonniers. Les Anglais se vengèrent sur l'île de Saint-Riom, à l'entrée de la baie de Paimpol, y mirent tout à sac, profanèrent la chapelle, en enguirlandant les statues avec des tripes de bestiaux.

Tout au long de l'Histoire, Bréhat fut une pépinière de marins. Un document datant de 1525, précise que depuis quarante ou cinquante ans, les Bréhatins allaient pêcher sur les grands bancs, et n'est-ce pas d'un d'eux, le corsaire Coatanlen qui permit à Christophe Colomb de découvrir



→
Bréhat - Le chenal
Le Port-Clos



l'Amérique, en lui laissant entendre qu'il avait trouvé une terre vers l'Ouest. Les corsaires de Bréhat sont aussi nombreux que célèbres : Fleury, Corrouge, Froger, Savidant. Plus tard, pendant les guerres d'Amérique et les guerres de l'Empire, Bréhat fournit des marins au commerce, des corsaires aussi, dont quelques-uns passèrent à la marine de l'Etat et s'y distinguèrent. Citons notamment les contre-amiraux Le Bozec et Cornic.

Bréhat est une petite île calme ; mais elle a failli devenir un de nos plus grands ports de guerre, en supplantant Brest. La rivière de Lézardrieux, de 14 à 15 mètres de profondeur, présente cette particularité qu'elle peut recevoir n'importe quel bateau. Vauban pensa utiliser cet avantage et établit les plans d'un port de guerre à Lézardrieux, mais l'amiral de la flotte en décida autrement, car il trouva la largeur insuffisante pour la manœuvre des navires ; le projet fut abandonné. Il fut aussi question d'aménager un bassin à flot dans la passe de la Cauche, on reprit le plan vers 1807, mais finalement le projet n'aboutit pas lui non plus.

Au lieu de cette importance stratégique qu'il n'a plus, une mauvaise réputation tendait à faire à Bréhat un nid d'espions. En 1912, on vit arriver dans l'île un juif allemand richissime. Très généreux avec les pêcheurs, les poches toujours bourrées de bonbons et de friandises pour les enfants, le « bon M. Kahn » conquiert d'emblée la sympathie des Bréhatins. Quand le 24 juillet 1914, il disparut, il fut regretté, mais à la mobilisation et par la suite, on soupçonna que ce bon M. Kahn n'était autre qu'un espion allemand.

En 1939, il y eut un autre espion, celui-là authentique, Jouanaïest qui renseignait les Allemands et dénonçait les suspects. Mais tout le reste, casemate fortins, signaux lumineux, sous-marins ravitaillés n'est que mauvaise légende.

Des légendes, le relief si tourmenté de Bréhat en a inspiré de bien plus gracieuses. Les blocs monstrueux qui défendent les abords de l'île ont des aspects, qui prennent les formes les plus bizarres. Un groupe ressemble à une armée rangée en bataille ; ces rochers ne sont autres que des bergers tombés amoureux d'une princesse venue bonjourner la fée de la pointe du Paon ; la fée, pour débarrasser la belle de ces suivants importuns, les changea en pierres.

Pors Ivern, à la pointe du Paon, présente au-dessus de la

plage, un groupe de rochers à la forme d'un dolmen, encore tout sanglant des derniers sacrifices.

A regarder mieux, on dirait comme deux hommes portant un corps ; le comte Gaélo et ses deux fils Guill et Issergert, deux mécréants qui ne ressemblaient en rien à leur père, si noble et si bon. Eux étaient si cupides et si impatients, qu'ils complotèrent un jour de faire disparaître Gaélo pour s'emparer de ses biens. Averti de leurs intentions parricides, le comte prit la fuite, mais ses fils, de connivence avec un démon, le rejoignirent et l'occirent. Le cadavre était embarrassant ; ils voulurent le jeter dans un gouffre, le trou d'enfer, mais c'est durant cette vilaine besogne qu'en châ-timent, ils furent pétrifiés. Et ils n'auront jamais fini de porter ainsi le cadavre de leur père, dont chaque flot ravive les traces sanglantes.

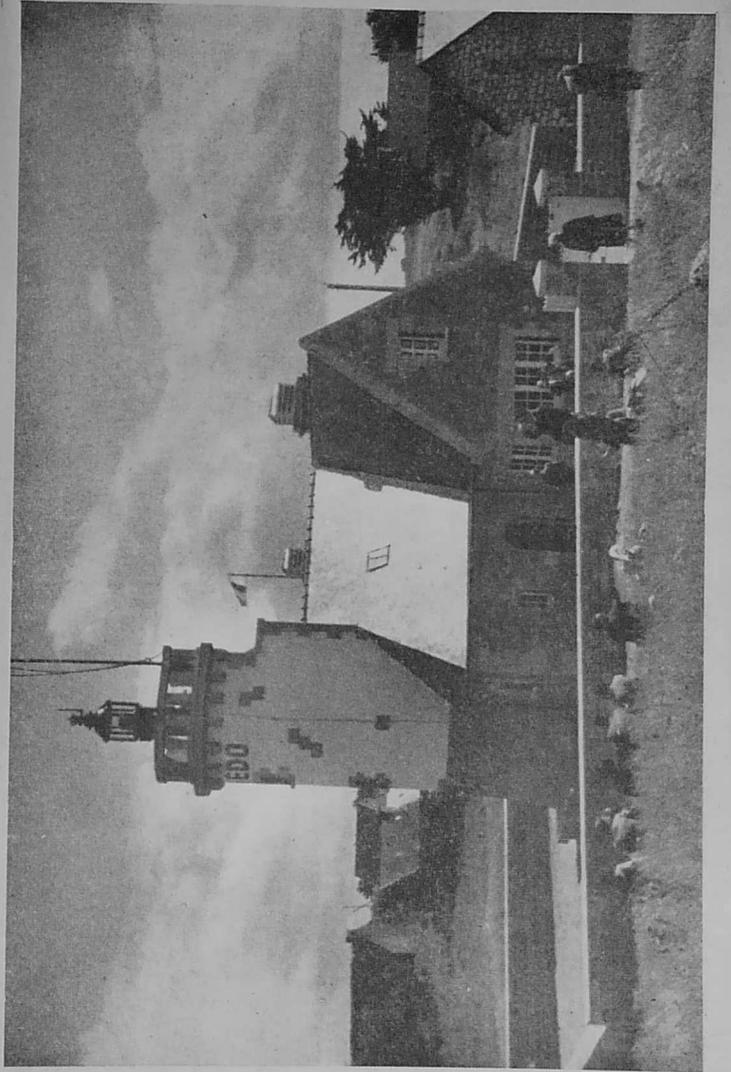
En marge de cette sombre histoire une tradition char-mante veut que les jeunes filles viennent là pour consulter l'oracle, en jetant une pierre dans le gouffre. Autant de fois la pierre rebondit sur les parois, autant d'années à attendre avant les justes noces. Si par malheur la pierre tombe sans ricocher, c'est que la jeune fille est condamnée à mourir dans l'année.

Une autre coutume pré-nuptiale se pratiquait autrefois dans l'île, sur une sorte de menhir, qu'on appelle toujours la « roche des vieilles filles ». Les catherinettes qui désespé-raient de trouver preneur, venaient graver leur nom dans le lichen, dorant la pierre, pour le cas où un garçon cherchant femme s'en fut référé à ces petites annonces. Et la mousse effaçait le nom des laissées pour compte.

Si étonnant que cela puisse paraître, tant est grand le renom de ce jardin secret sur la mer, les touristes ne s'aventurent guère dans Bréhat. Ils se contentent d'en faire le tour dans des vedettes aux noms pleins de charme, et se risquent rarement au delà de la première île. Car dans cet archipel d'îlots rocheux, il y a au moins deux îles reliées par un isthme étroit, qui est dû à Vauban (et que l'on avait baptisé Pont Vauban), Bréhat sud et Bréhat nord. Bréhat sud avec son port clos, ses auberges, son bourg intime et vieillot, ses maisons solides et profondes, ses parterres tou-jours fleuris et ses potagers ; Bréhat nord avec quelques fermes, la lande et le phare du Paon, rouge de sa légende, son chaos de rochers avancés sur le grand Léjon et les îles anglo-normandes.

→
Bréhat - Les rochers roses
Le phare de Rosé





Les Allemands avaient rasé le Paon comme le Rosédo ; on l'a reconstruit imposant et dallé comme une chapelle pour pèlerinage ; mais le Paon a perdu ses deux vestales, la mère fort âgée, la fille presque septuagénaire, et il n'y a plus qu'un feu électrique, cyclopéen, dont les œillades n'intéressent personne. Le phare à éclat du Rosédo est lui-même flambant neuf.

Le camion des Ponts et Chaussées, la goudronneuse et le concasseur ont pénétré dans l'île qui a vaillamment résisté à cette intrusion mécanique. N'entendez point tout de même que les Bréhatins ont fait parler la poudre et se sont rebellés. Non, mais il a fallu plusieurs jours aux cantonniers motorisés pour se frayer, pics et pioches en mains, un chemin entre le débarcadère et l'île du Nord. La place de l'Eglise a payé de ses vieux arbres, cette ultime résistance. Pauvre vieille place, on l'a mise dans le bitume, comme on met dans le plâtre un membre brisé ou malade. Alors voyez-vous toutes ces marelles, tous ces signes joyeux que les enfants avaient tracés dans la poussière, tous ces râclements de sabots, ces caresses des espadrilles, toutes les conversations entendues au sortir des messes, toute l'âme d'un témoin est enfouie sous une plaque d'asphalte. Convenons tout de même qu'il y a des aménagements qui s'imposent... Le progrès a du bon et le goût du pittoresque n'exige pas qu'on l'interdise ; qu'au moins Bréhat ne soit pas trop saccagée.

Si Bréhat ne garde pas le touriste, elle retient ses vrais amants, ceux qui l'ont sentie, devinée.

C'est à Bréhat, assis sur un rocher qui a gardé son nom, que Renan aimait à venir méditer. L'illustre philosophe était encore au Grand Séminaire et quand il venait à Bréhat, sa tante, M^{me} Ollivier, l'accueillait. Edmond Haraucourt y a écrit plus d'un de ses poèmes. Durant l'occupation, la grande artiste, Madeleine Renaud trouva refuge dans une solide maison de capitaine au long-cours et devait y revenir plus tard avec Jean-Louis Barrault.

On a pu dire de Bréhat que c'était l'île des médecins, c'est un peu vrai sans que cela confère pour autant la reconnaissance de vertus curatives exceptionnelles.

Les artistes sont venus les premiers, les médecins ont suivi en nombre toujours plus imposant. De 1889 à 1900, Bréhat a hébergé des colonies de peintres dont quelques-uns ont laissé un nom, tel le Suédois Josepsen dont Stockholm célébrait la mémoire il y a cinq ou six ans.

Combien d'autres pourrait-on citer qui ont « travaillé » à Bréhat : Osterlin, Dupuis, Godefroy, Monot, Matisse, d'Abbadie... et n'oublions pas le statuaire Vermare, dont les œuvres d'une facture impeccable, sensibles et de haute tenue marquent une époque, où la leçon des Grecs n'était pas oubliée.

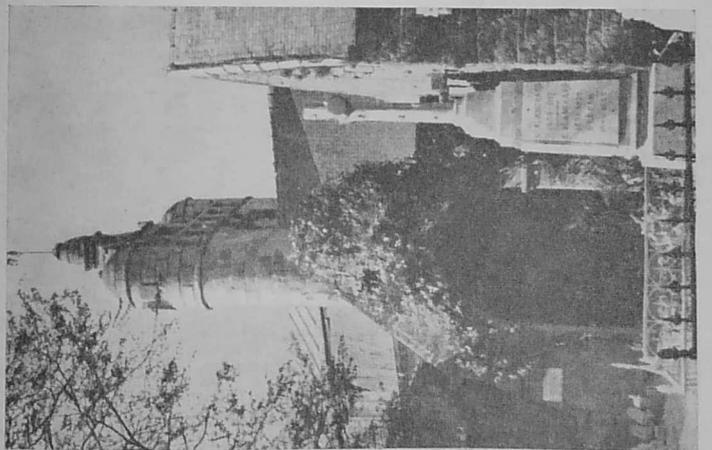
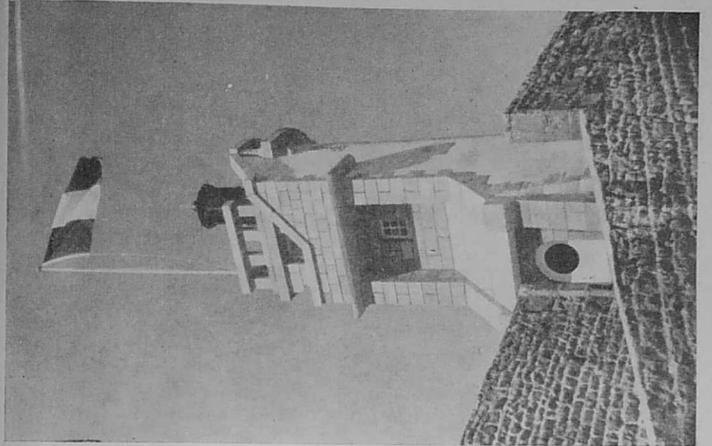
Parmi les artistes vivants, le plus connu est certainement le peintre Seevagen, un de ceux qui ont le mieux compris Bréhat, qui sait le mieux en exprimer les beautés subtiles si attachantes.

Toute une élite intellectuelle, artistes, gens de lettres, historiens, médecins reste fidèle à l'île fleurie et s'y rencontre à la belle saison, mais discrète, qui ne s'affiche point, qui ne crée point de cénacle, qui n'essaye pas de vivre en marge. Tout ce monde-là s'habille de toile à Paimpol, au naturel, sans aucune fantaisie, sans aucune retouche, va pieds nus dans des sabots l'hiver, dans des espadrilles l'été. On n'est point vraiment de Bréhat avant que les touristes à la mode de Paris ne vous aient donné du « mon brave », en vous priant de porter leurs bagages ou de les embarquer pour la pêche.

Bréhat n'est point par ailleurs typiquement bretonne, du moins serait-elle plus malouine que paimpolaise par exemple, et il est assez rare d'y entendre parler trégorrois. Le marin y cultive son champ et le fermier a sa barque de pêche, mais à Bréhat on ne peut parler d'une industrie de la pêche ni d'agriculture. Ce qui n'empêche qu'on y cueille des primeurs et qu'on peut y donner parfois de magnifiques coups de filet. Dernièrement n'est-il pas arrivé à deux iliens, un propriétaire des vedettes et au populaire « Mazout » de prendre en une seule fois pour 500.000 francs de mulets. Si, assure-t-on, Bréhat est vraiment une île de la côte d'Azur, on est loin pourtant de Marseille, l'histoire est véridique. Il ne fallut pas moins de deux vedettes chargées à ras bord, pour mener la pêche miraculeuse à Paimpol.

Mais plus que des vrais pêcheurs, les marins sont des retraités de l'Etat ou du commerce qui complètent ainsi leur pension. Ils sont pareils à ceux qui ont mis sac à terre entre Lancieux et Locquémau.

D'habitude très tranchées, de coutumes particulières, il n'en existe guère, sinon celle-ci qui semble un peu une tradition de marine, mais qui n'en est pas moins charmante. Devant la plupart des maisons de Bréhat, ou sur les murs,



on a planté un mât de pavillon. Dès que l'on reçoit un parent ou un ami, on hisse les couleurs, que l'on ne l'amènera guère qu'après l'adieu, devant l'embarcadère des vedettes. L'urbanité, entre autres qualités exquises, voilà ce qui fait le charme de Bréhat.

Sur l'une des deux chapelles qui avec les phares et les amers jalonnent l'île, et dont les jeunes mariés au sortir de l'église paroissiale vont faire tinter les cloches, il y a des inscriptions et des graffitis, qui, en dépit des initiales entrelacées et des cœurs transpercés gardent une certaine décence et un brin de correction. Dans l'une d'elle, un femme, une jeune domestique saisonnière, apparemment, avait exprimé ce souhait : « *Grand saint Michel, faites que je revienne à Bréhat, mais cette fois-ci comme patronne.* » Sans doute autant que la puissance et la considération, c'était la durée que cette jeune fille implorait du ciel. Ce souhait n'était pas si fou : voir Venise et mourir, voir Bréhat et y demeurer, pour y finir sans grande transition, dans le petit cimetière marin où les allées et venues restent familières et où les morts embaumés dans le sable salin, avec des parfums de géraniums et de giroflées, ne semblent point tant que ça retranchés des vivants.



CHAUSEY

Une île par jour ! Telle serait Chausey, si la mer ne recouvrait pas cet archipel. A marée basse, on croirait voir un gué allant de France en Angleterre. C'est une chaussée, mais une chaussée pour enfants de géants, qui en bottes de sept lieues joueraient à chat perché sur ces 365 îles entre les côtes normandes et britanniques : Chausey, les Minquiers, les Ecréhous, Jersey, Serk, Guernesey, Herm, Lihou, Aurigny.

Chausey, c'est un immense plateau sous-marin de 14 kilomètres, situé au large des côtes normandes ; mais l'ensemble de ces îles recouvertes la plupart du temps par la mer, ne sont que récifs, écueils, îlots de granit. Autrefois, il y aurait eu là une immense forêt que la mer aurait rasée et engloutie. Une preuve, c'est qu'en 1739, après une violente tempête, on trouva des arbres échoués sur les grèves.

De cet archipel, seule la grande île est habitable ; mais il y a cinquante îlots qui ne « couvrent » pas complètement. Comme c'est l'un des points où l'on constate la plus grande différence du niveau d'eau entre la marée haute et la marée basse (15 mètres à Chausey, alors que le maximum est de 20 mètres dans le détroit de Magellan), imaginez les changements de décor à vue que l'on peut avoir dans une seule journée, entre l'accostage et l'appareillage. Vous débarquez, la mer est basse, évidemment, mais il y a encore de l'eau partout, vous êtes bien dans une île. Vous entendez le bruit des vaguelettes au reflux expirant, hâtez-vous de prendre un bain : la baignoire se vide.

Quand vous aurez fini de déjeuner, vous aurez comme un mirage, la mer est partie tracer sa ligne d'horizon. C'est autour de vous comme une forêt de pierres, avec de-ci de-là des sources vives, des ruisselets, des petites mares. Les oiseaux piaillards se huchent d'un îlot à l'autre, comme les petits pâtres des coteaux bretons. Il y a des illettes avec des chapeaux d'herbe verte ou jaune, avec des sorties de bain en laminaire glauque ou en varech gaufré. Au milieu de ces

petites merveilles, il y a des rocs qui prennent des pauses pour vous effrayer ou vous séduire.

C'est le dormeur qui se bronze au soleil, sur la plage de Port-Marie. Il y a « l'éléphant » qui s'ébroue sur la plage de Port-Homard ce pendant que plus loin, « les Moines », de capuce baissé, semblent réciter le *Miserere* en revenant du Mont Saint-Michel. Parfois vous voyez les plus aventureuses du troupeau en liberté de l'unique ferme de la grande île, qui s'en vont par « le Chemin des Cygnes » pique-niquer sur quelque glacis tentateur. La lumière une lumière légère, capricante, joue avec tout cela un peu comme les gamins qui s'amuse à vous faire bligner, avec un bris de miroir.

Après avoir été une inépuisable carrière de granit, de ce beau granit qui servit à construire les grands hôtels de Granville, Londres, St-Malo et Paris, Chausey reste surtout un vivier à homard, un bon coin pour le pêcheur de bouquets, un robinson marin.

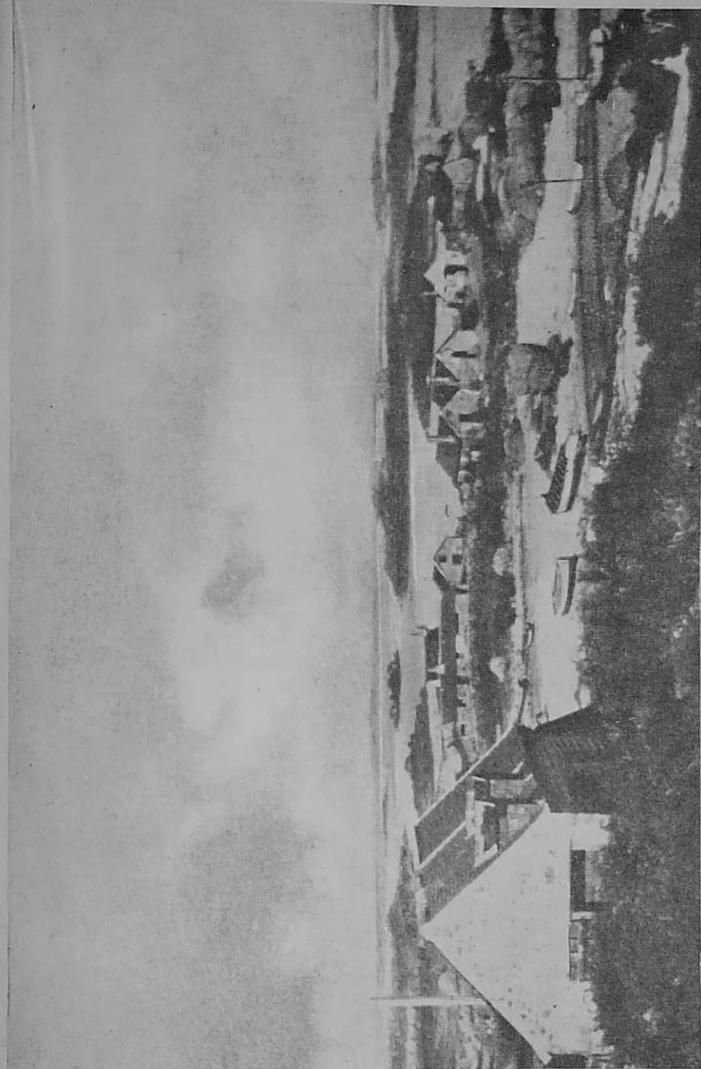
Près de 20.000 touristes abordent chaque année à Chausey. Si le dicton dit vrai : « Qui va à Chausey une fois, y revient trois cents fois », cela finira bien un jour par former une vraie procession. Pour y aller c'est la promenade en mer idéale pour les novices. Selon l'endroit d'où on part, il y a pour une heure et demi, ou trois heures de traversée. On a l'illusion de la croisière, avec au besoin une petite sensation de mal de mer. C'est la grande évasion, la journée de vraies vacances ; Chausey cela vous a un petit accent britannique ; on a l'air de s'aventurer très loin.

Et puis il y a la révélation de la mer, de la mer qui ne séduit point que les marins, mais les poètes, les amoureux les éternels pêcheurs de lune.

*O mer, coureuse de fortune,
Chercheuse d'infini par delà les grands monts,
Toi que le soleil brûle et que fleurit la lune,
Belle au front couronné de sombres goémons,
Nous savons le secret de ta tendresse brève
Et tes yeux sont pareils à ceux que nous aimons.*

Des cinquante-deux îles que la mer ne couvre jamais, une seule est habitée : la Grande île, exception faite de l'île d'Anneret, où vit, comme Paul et Virginie, dans une maison au toit rouge, un ménage de pêcheurs, sans doute des gens heureux et épris.

Sur les cinquante autres, les pêcheurs de bouquet pren-



→
Les maisons de Chausey

ment pied pour une marée, mais les fonds ont tellement été ratissés que, paraît-il, le temps des pêches miraculeuses de trois ou quatre kilos de belles crevettes roses est bien fini. Les pêcheurs professionnels se plaignent aussi que le homard se fasse plus rare, que les coquilles Saint-Jacques, comme les huitres de Cancale, larges comme un pied de cheval, aient à peu près disparu.

Mais il y a dans l'île une vraie ferme qui sent bon l'étable chaude, avec de vrais champs et de vrais potagers qui, dans les bonnes années, arrivent à ravitailler l'île en légumes frais. Près de la ferme, il y a une vieille maison enrobée de vignes vierges, comme un authentique vieux logis ; seulement cette maison s'appelle la Crabière.

Il y a aussi un château superbe que l'on appelle le « Vieux Fort ». Il tient, en effet, de l'un et de l'autre, puisque ce fut le château-fort des Matignon, gouverneurs de Chausey. Louis Renault a acheté ce château, mais dégoûté de l'auto sans doute, c'est un beau yacht blanc qu'il amenait dans l'île sans route ; sans route, mais seulement de vrais chemins creux secrets et ombreux comme des haliers.

Il y a la lande avec une mozette de bruyère ; les fougères à crosse d'évêque, des joncs pour tresser des petits paniers. Une source gazouille, près d'une vieille fontaine qui n'est point encore tout à fait tarie. Il y a un doué avec des bulles de savon. Il y a des arbres, de vrais grands arbres, très vieux, très nouveaux, des ormes, des trembles aux bras tordus à force de lutter contre la tempête.

Perchée sur la colline, il y a une vieille église de granit, dont les piliers, les voûtes supportent les voiliers votifs et contre les murs s'appuient de grandes bannières brodées, pour la procession du 15 août. Mais dans l'île on appelle modestement cette église la chapelle. Il y a une petite école avec de grandes fenêtres. Il y a un vieux presbytère avec des allées à bréviaire dans le jardin et des poiriers et des fleurs.

Il y a le coin de Basse-Normandie et le tertre de Bretagne aspecté vers Cancale. Chausey serait tout à fait un bourg de Bretagne (l'accent, le vocabulaire, le comportement sont de la région de Saint-Malo), s'il ne manquait un cimetière. Certes, on vit très vieux à Chausey ; on y meurt pourtant comme partout ailleurs, mais on ne s'y fait point enterrer.

Chausey est l'île sans cimetière. « C'est déjà assez de passer notre vie seuls et loin de tous, disent les iliens, une

fois mort, on veut aller avec tout le monde. » Alors après le service funèbre, dans la vieille église dont les cloches ne tintent plus, toute la population, une centaine d'habitants vous accompagne à la cale et, dans un solide cercueil vernissé, que l'on a fait venir du continent, on s'en va, les pieds en avant, se faire enterrer à Granville. Ainsi franchit-on le Styx à Chausey.

Un poète a dit : « On n'est point d'un pays où l'on n'a point de mort. » C'est vrai ici pour tout le monde. On n'est point de Chausey ; on y vit, c'est tout, on y campe plutôt.

On appelle les pêcheurs les Blainvillais, leur village, une couvée de petite maisons, Blainville ; les fermiers sont de Saint-Hilaire et les touristes de partout.

D'ailleurs, depuis la Révolution, Chausey n'est même plus commune ; l'île dépend de Granville, dont elle n'est en sorte que la banlieue marine.

On retrouve ici, comme dans les îles du Morbihan, le curé chef de plou. C'est un bon vieux curé sans ambition, et qui s'appelle lui-même l'ermite des îles. Il est l'instituteur ; il a d'ailleurs installé une école en plein air sous les arbres, avec des pierres dressées comme des menhirs. Il ne se contente pas d'enseigner aux filles et aux garçons l'alphabet et la règle de trois, il est encore médecin, pharmacien, infirmier, hospitalier sauveteur breton, archiviste, archéologue. Il a même publié un guide touristique de sa paroisse qui est certainement la moins enviée du diocèse.

Pourtant, quand on fait le tour de l'île sans rencontrer de cimetière, on peut s'imaginer avoir découvert le paradis terrestre. Mais c'est le lot des hommes d'être chassés toujours vers de nouveaux rivages, même pour s'y faire mettre six pieds sous terre.



ILE DE SERK

...Ces morceaux de France tombés à la mer et ramassés par l'Angleterre.

Victor Hugo.

Le touriste qui va de Jersey à Guernesey, ne manque point d'être intrigué par un chapelet d'îlots qui s'égrène à travers le Channel et qui, partant d'Aurigny, semble figurer autant de sentinelles en avant de nos côtes du Cotentin : Herm, Jéthou et Bréchou. L'étonnement grandit à la vue des sombres falaises érodées par le flot, dont la muraille abrupte de cent pieds ne laisse guère apercevoir que la tour blanche d'un phare. Une meute de rochers, véritables bouledogues écumants et grognants, défend l'accès de cette forteresse.

Derrière ce corset de rocs, la « Sargia » des anciens, l'île de Sark des Anglais, Serk, de son nom officiel français cache des charmes de riche campagne normande.

Serk, « le plus merveilleux poème de pierre qui surgisse à la surface des eaux » est « la perle des îles du canal ». C'est un petit Eden de six kilomètres de longueur sur dix-huit cent mètres de largeur, divisé en deux par la Coupée, en petit et grand Serk. Si la côte est sauvage et découpée, l'intérieur cache de délicieux vallons fleuris et ombragés. La population est soumise à un régime politique partout ailleurs disparu. Un véritable Seigneur s'y rencontre avec les mêmes prérogatives féodales que ses ancêtres du xv^e siècle.

Occupée par saint Magloire, puis devenue au dire de Rablais : « Telle que la Pénorople de Philippe en Thrace, isle des forbans, des larrons, des brigands, des meurtriers et

des assassineurs, tous extraits du propre original des basses fosses de la Conciergerie », l'île de Serk fut donnée par des lettres patentes d'Elisabeth à Hélier de Casteret, à condition qu'il paierait quarante livres pour la prise de possession, qu'il tiendrait l'île « *in capite* », c'est-à-dire directement de la couronne, ceci le 6 août 1565.

De bourg, de simple village, on n'en voit point dans l'île. Mais de-ci, de-là, à travers les haies de délicieux et pimpants cottages, aux couleurs vives et fraîches, dont on aperçoit à travers les minuscules barrières blanches, les jardins fleuris, les intérieurs soignés, les meubles confortables et les cuivres miroitants. Si un impératif « *private* » défend ces logis contre l'empiètement des touristes, le nom de la demeure est le plus souvent écrit en français. De temps à autre aussi une chaumière, une cour de ferme, mais partout la même propreté méticuleuse qui caractérise les villages côtiers.

Le chemin de la « *Colinette* » continue à grimper avec mille détours ; voici enfin une petite place où s'aligne les hôtels, les modestes succursales de banques guernesayses, les tea-rooms, les épicerie. Les commerçants sont plutôt d'origine britannique, tandis que les tenants qui forment une sorte d'aristocratie terrienne, sont descendants des émigrés normands ou bretons.

Dans l'île de magnifiques sites attirent l'intérêt du visiteur, tel le port du Moulin, les caves du Gouliot, le havre Gosselin, le creux Cuvache, le Bain de Vénus. N'est-ce pas dans ces fameuses grottes de Serk que Victor Hugo entrevit pour la première fois la pieuvre de Gilliat et des Travailleurs de la mer, mais c'est là aussi qu'il écrivit à Juliette Drouet :

*J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline
Paisible, elle croissait aux fentes d'un rocher.*

C'est une charmante et paisible féodalité qui règne dans l'île de Serk. Pas de contingentement, de barrière douanière, pas de trust, d'exploitation anonyme, peu d'égoïsme, peu d'ambition, un clocher, une terre fertile fleurie, giboyeuse, une mer poissonneuse comme le lac de Tibériade ; un vrai paradis terrestre qui n'aurait point été rançonné ; les véritables serfs sont plus loin sur le continent, là-bas où les hommes sont mécanisés.

Outre le droit de percevoir quelques taxes, le Seigneur a tout juste celui « d'aller et venir dans toute l'étendue de

l'île, sans qu'aucun habitant le puisse questionner ou inquiéter ». Encore, cette prérogative d'aller et venir sur les fonds étrangers ne confère-t-elle pas au Seigneur le droit d'y faire du tapage. Un des ancêtres de lady Hathaway, actuelle dame de Serk, en sut quelque chose, qui fut condamné à huit jours de prison par son propre Sénéchal pour s'être rendu coupable de quelques violences, à la suite de démêlés avec le pasteur français Seichan. Ne dit-on pas que le prince consort fut un jour gratifié d'une contravention par sa dame et Seigneur, pour être sorti sur la route avec un tracteur et tenté de battre quelque record de vitesse. Car à Serk, les automobiles sont prohibées et même le dimanche il est défendu de sortir avec une simple voiture à cheval, si ce n'est pour conduire un malade à l'office.

De curieux us et coutumes demeurent. Il est permis aux insulaires d'avoir autant de chiens qu'ils le veulent, mais seul le Seigneur peut avoir une chienne ; lui seul aussi a le droit d'élever des pigeons. Tout habitant qui garde feu dans l'île doit faire cadeau à la Seigneurie d'autant de poules qu'il possède de cheminées.

Comme tout royaume, Serk a son palais et son parlement. Le palais c'est la Seigneurie. Précédée d'allées ombreuses, d'un parc magnifique et de jardins à la française, c'est un manoir du XVIII^e siècle surmonté d'une tour carrée en pierres granitiques. Mais cette tour et les six canons qui l'entourent, et sur lesquels on peut lire cette inscription entièrement rassurante : « Don de Sa Majesté la Reyne Elisabeth au Seigneur de Sark A. P. 1572 », ne suffisent pas à donner à cette gentilhommière l'allure féodale, que l'on se plaît à imaginer. Point de guetteur bardé de fer, point de manants en train de battre les étangs, pas même une démocratie concierge ; une simple chaîne tendue à la hauteur d'une borne suffit à limiter l'empiètement des touristes admis à circuler librement le lundi dans le parc et les jardins. Comme dans toutes les maisons de l'île, les portes sont ouvertes ainsi que les fenêtres et il n'y a pas de « *private* » ni de « *chien méchant* ».

Sur le chemin de la Seigneurie se trouve le Parlement : une modeste bâtisse à croupeton derrière son mur de clôture. Son campanile et sa cloche de bronze verdi lui donne l'allure d'une école libre de filles en Bretagne. A l'intérieur, une salle rectangulaire, des tables de bois blanc, et un

tableau noir, tel est le Parlement, qui sert habituellement d'école de garçons.

Trois fois dans l'année, à Pâques, à la Saint-Michel et à Noël, se réunissent les cinquante-deux députés ou cheflaids. Les absences sont punies d'une amende et l'abstention aux votes n'est pas tolérée.

Comme fonctionnaires dans l'île, outre le médecin et l'instituteur, il y a le sénéchal, le greffier et le prévôt. Electives, ces charges sont honorifiques, en ce qui concerne le gouvernement. Le prévôt, lorsqu'il goûte le cidre pour empêcher qu'on le coupe d'eau, a bien droit à un pot par barrique, mais une sage réglementation a prévu : « Les sergents ne doivent pas être taverniers, mais doivent être doux, modestes et tempérants. »

C'est le sénéchal qui est le plus haut fonctionnaire de l'île. Il enregistre les lois votées par le Parlement, et à partir de ce moment le Seigneur ne peut plus exercer son veto. En outre, il rend la justice. Son pouvoir est donc à la fois législatif, exécutif et judiciaire. Une fois nommé par le Seigneur, il ne peut plus être révoqué par lui. Il y a aussi un connétable, officier de police judiciaire et administrative, puisque seul chargé d'assurer la sécurité de l'île qui ne connaît point d'autres gendarmes ; il est encore inspecteur des Ponts et Chaussées et percepteur.

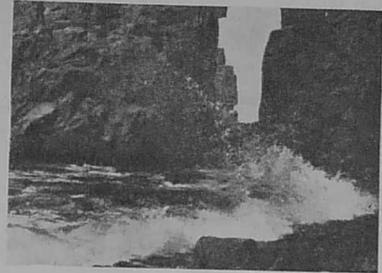
Il est vrai que son rôle est très simplifié, surtout en ce qui concerne la police, car les délits sont rares et les crimes inconnus. Serk possède bien une prison à deux cellules, mais telle la pompe à incendie de certains de nos villages, elle n'a qu'une utilité : être le sujet de bien des plaisanteries. Un jour qu'il devait écrouer une jeune fille, coupable du vol d'un mouchoir, le connétable eut bien du mal à ouvrir la porte, et quand elle fut ouverte, il ne put jamais la refermer. La jeune condamnée ayant eu peur la nuit, les femmes de Serk vinrent lui tenir compagnie avec leur tricot et lui racontèrent des histoires. Au matin, la détenue alla trouver son geôlier et lui exprimant son repentir, elle demanda la permission de s'en aller, permission qui lui fut accordée.

Un pays qui n'a que ces enfantillages pour défrayer sa chronique judiciaire est un heureux pays. Au lendemain de la Libération, les habitants de Serk eurent la velleité de réclamer le régime commun et leur rattachement à l'administration britannique, mais la sédition fut de courte durée et l'île continue d'être administrée par la sage et charmante

Sybill Hattaway, dame de Serk, vassale de la couronne britannique, mais française de cœur et ancienne élève du Couvent des Oiseaux à Paris.

Dans le cimetière de l'île, les « Carré », les « Hamon » sont nombreux. On songe à tous les Bretons, les Normands qui reposent sur cette terre d'exil ; mais peut-on appeler terre d'exil cette île eueuse de Serk, ce délicieux royaume qui attire par son mystère et retient par son charme.





Heureux qui confie au vent son voyage éperdu. Notre périple est terminé. A quelques encablures de notre vieux continent tout entier exploré, nous avons découvert des petits mondes, encore inconnus et secrets, des petits royaumes mystérieux sur qui règne la mer charmeuse et magique.

« Découvert » peut-être est beaucoup dire, pour ce qui est de ce reportage qui, arraché à la floraison éphémère du journal paraît, ainsi enclos en un recueil, comme une fleur desséchée, dont les couleurs sont ternies.

« Il y a des choses, comme dit à peu près un personnage de Conrad, ce solitaire de l'Île-Grande, une des îles de la légende arthurienne, aujourd'hui rattachée à la grande terre, qu'on ne trouve pas dans les livres. » Et qu'on ne peut y enclore la mer, le vent, la lumière et ce charme préservé, un peu farouche et toujours secret des petites îles. Si un jour vous vous sentez las sur les sentiers battus des habituels itinéraires touristiques et que vous ayez envie de répondre à l'appel des grands goélands fous, le mieux est que vous alliez vous-même

Cueillir près de la dune instable
Le lys qu'y couche un souffle amer
Et grave ces mots sur le sable
Le rêve de l'homme est semblable
Aux illusions de la mer.

IMPRIMERIE
BRETONNE
RENNES